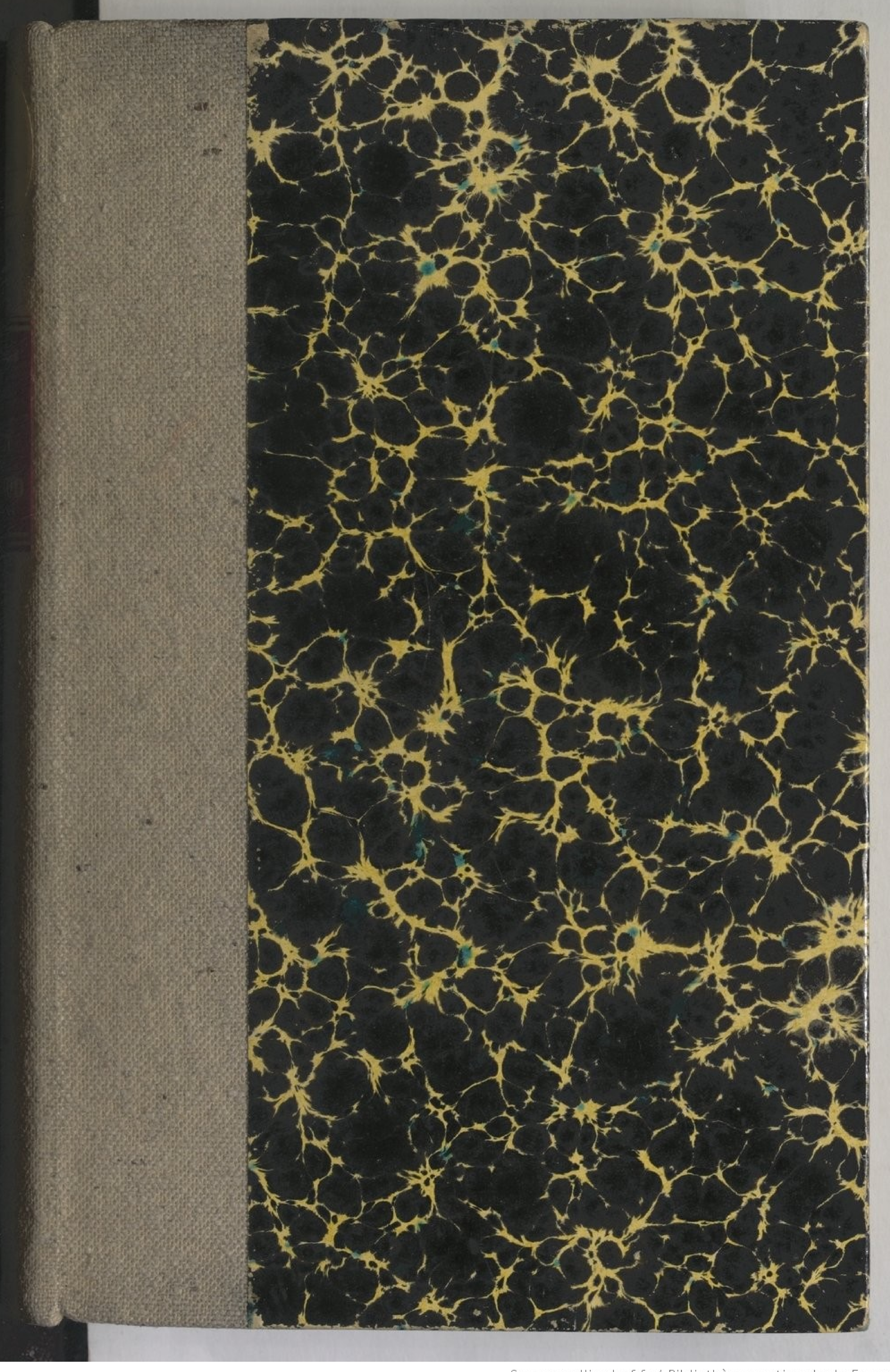
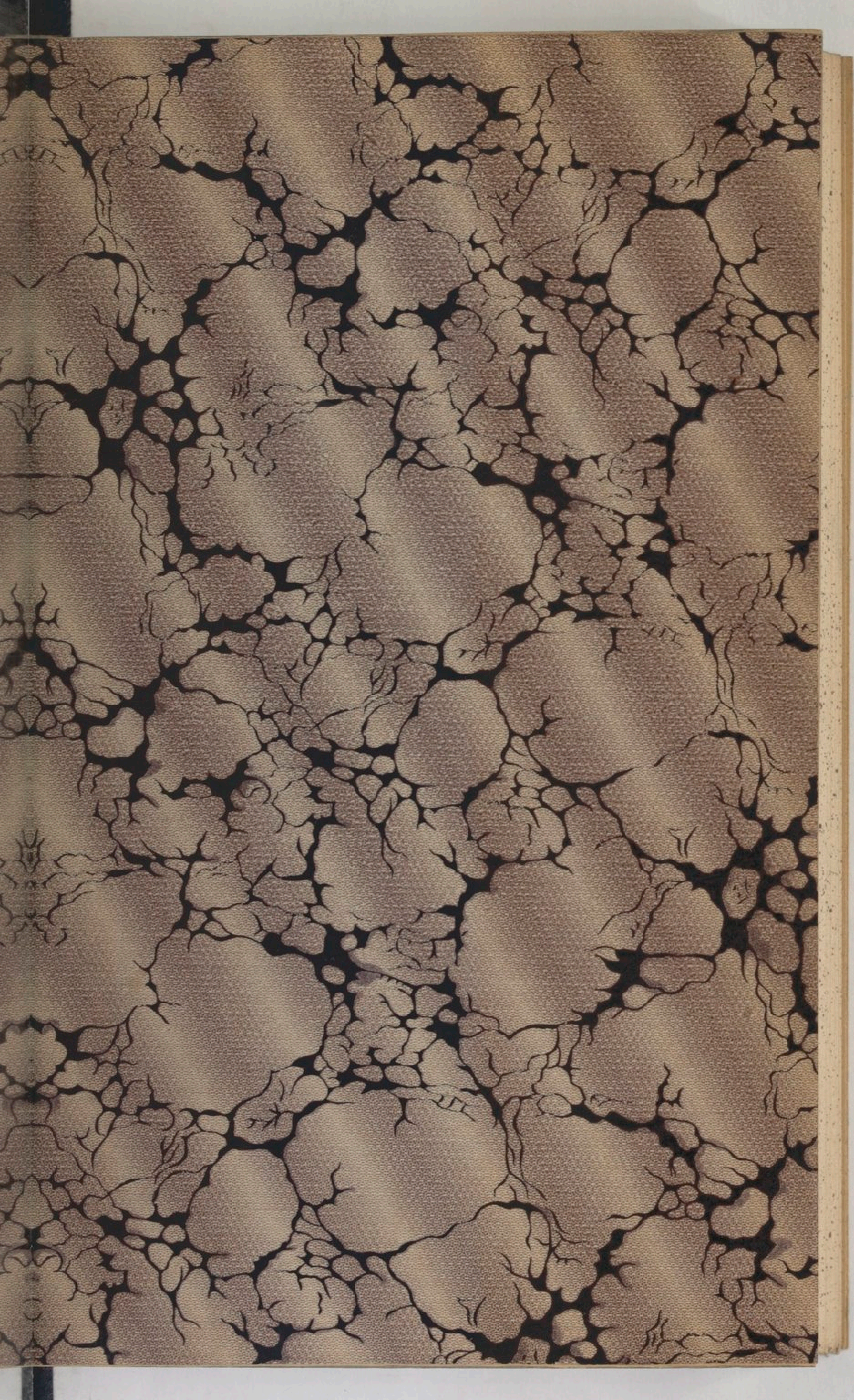
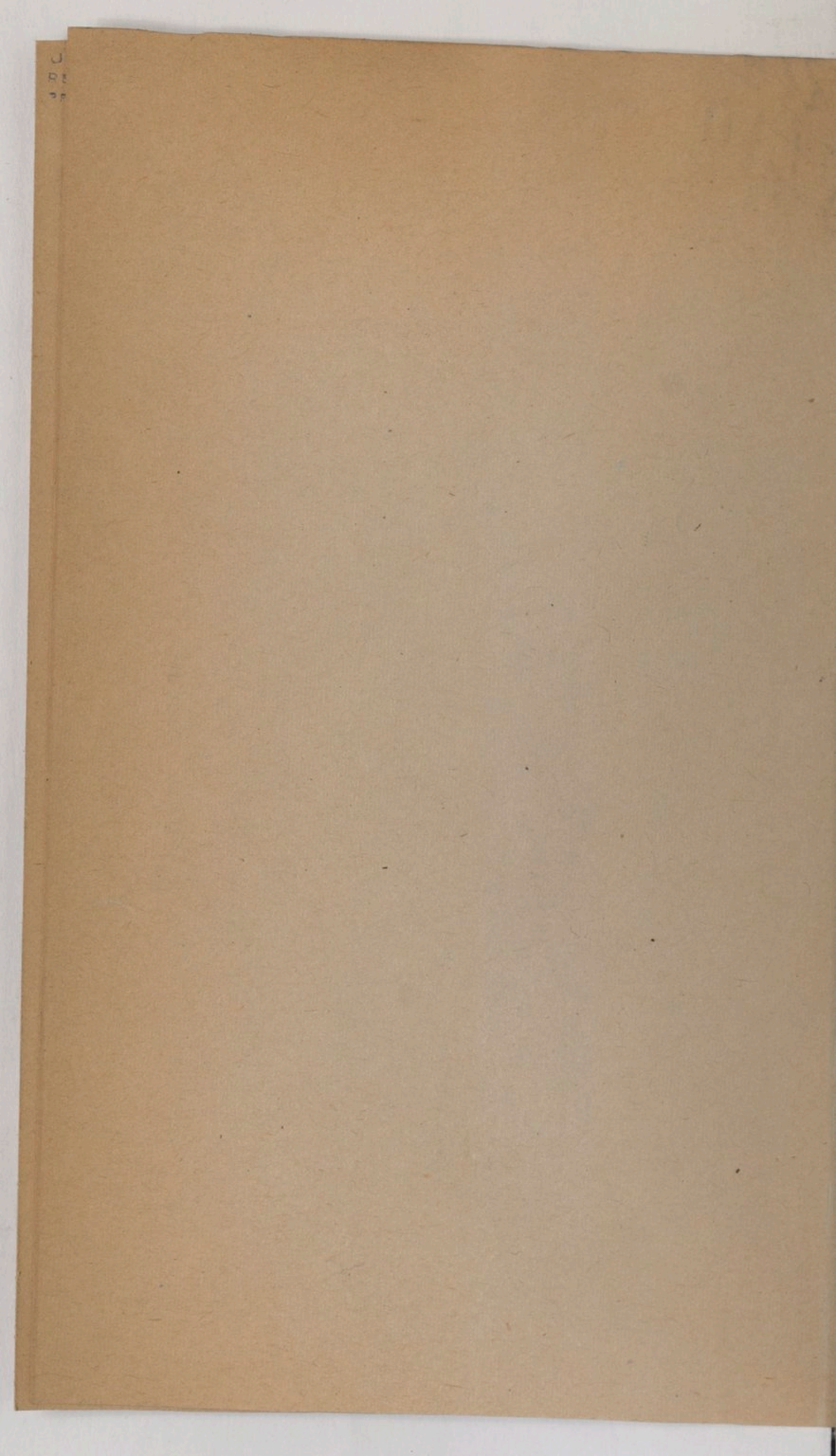
Rouget et Noiraud, par G. de La Landelle


BnF Gallica









ROUGET

ET

NOIRAUD

PAR

G. DE LA LANDELLE



PARIS

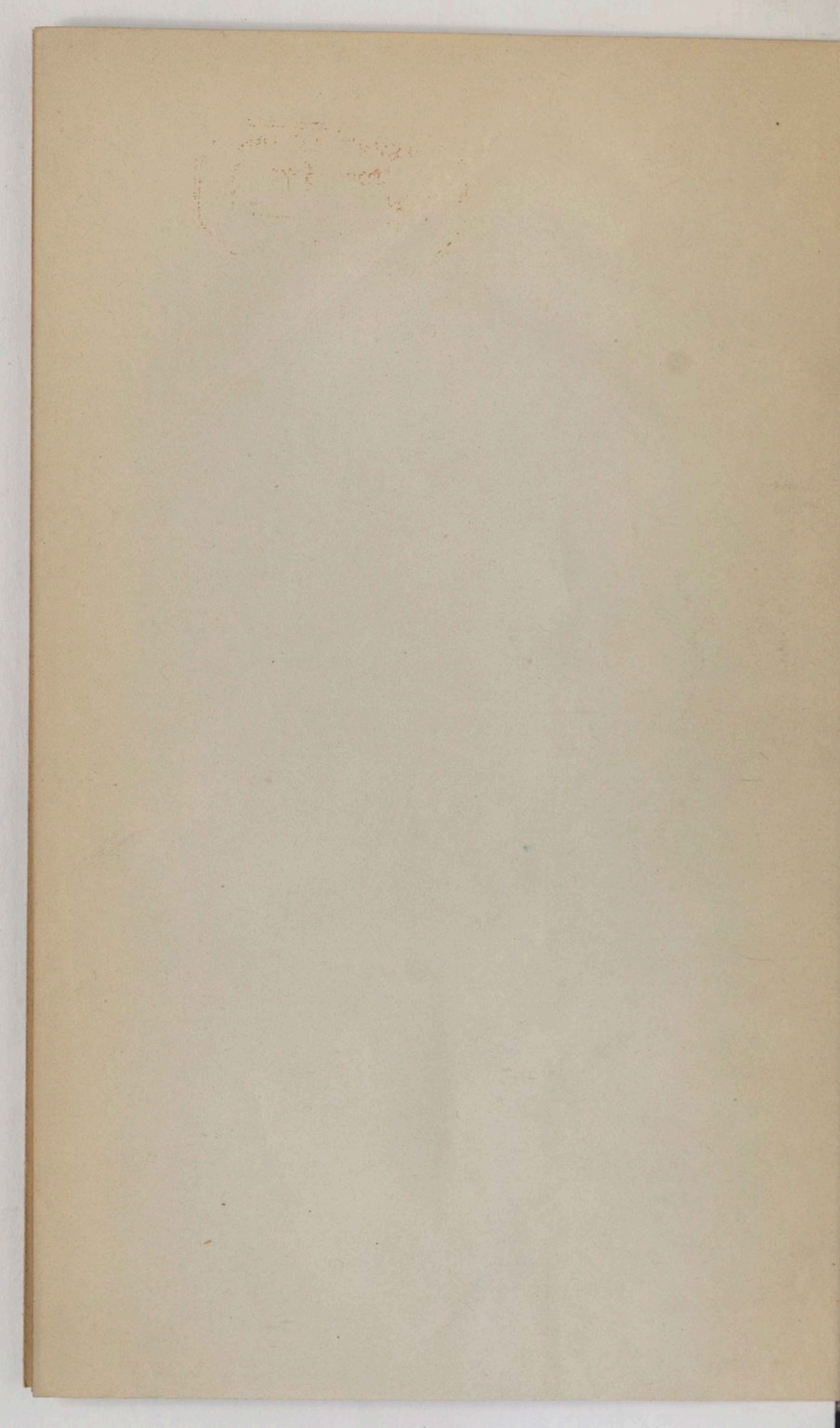
E. DENTU, ÉDITEUR,

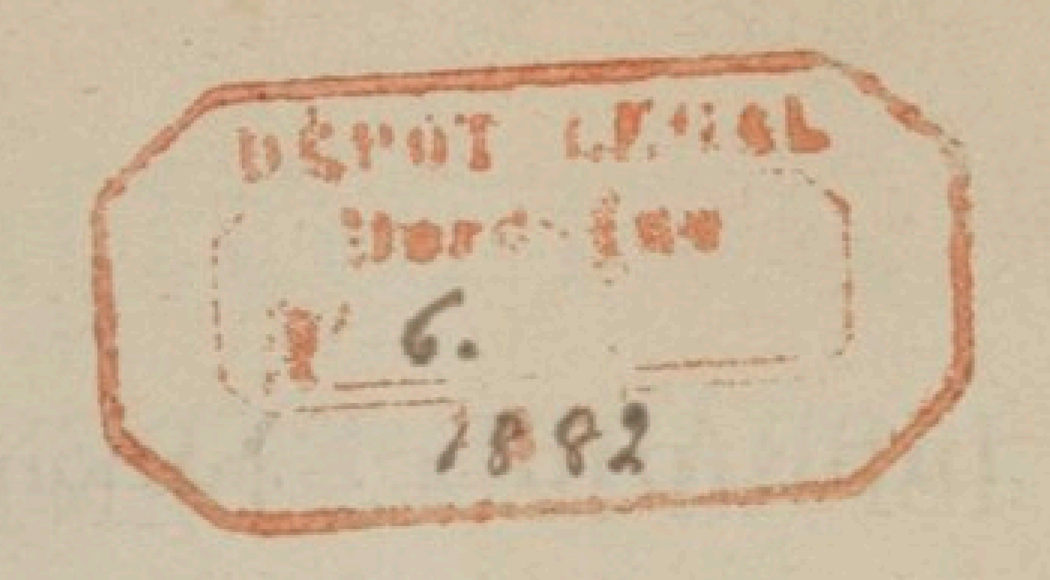
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

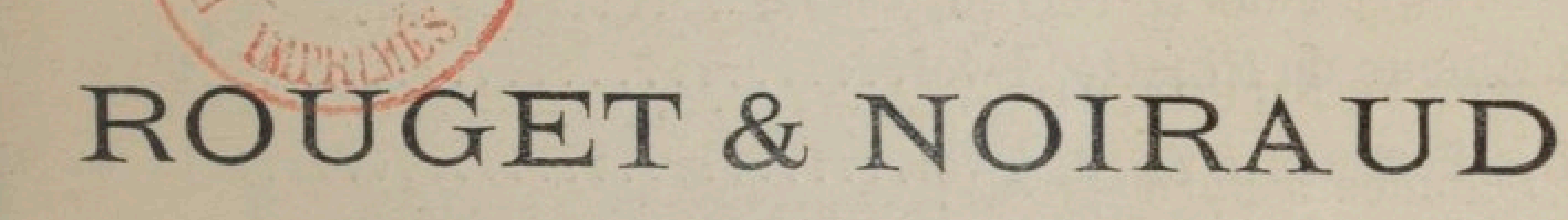
PALAIS-ROYAL, 15, 17, 19, GALERIE D'ORLÉANS.

—

1882







ROUGET & NOIRAUD

LIBRAIRIE E. DENTU, ÉDITEUR.

DU MÊME AUTEUR :

Deux Croisières, histoire d'une Légende navale, 1 vol.	3f »
Les Grandes Amours, 1 vol.	3 »
Rose Printemps, 1 vol.	3 »
La plus heureuse des Femmes, 1 vol.	3 »
Une Haine à Bord, 1 vol.	1 »
Un Corsaire sous la Terreur, 1 vol.	1 »
L'Amour de Ninette, 1 vol.	1 »
Les Femmes à Bord, 1 vol.	1 »

Poèmes et Chants marins, 1 vol.	4 »
Aviation ou Navigation aérienne, 1 vol.	2 »
Jean-Bart et son Fils, 1 vol.	3 50

ROUGET

ET

NOIRAUD

PAR

G. DE LA LANDELLE



PARIS

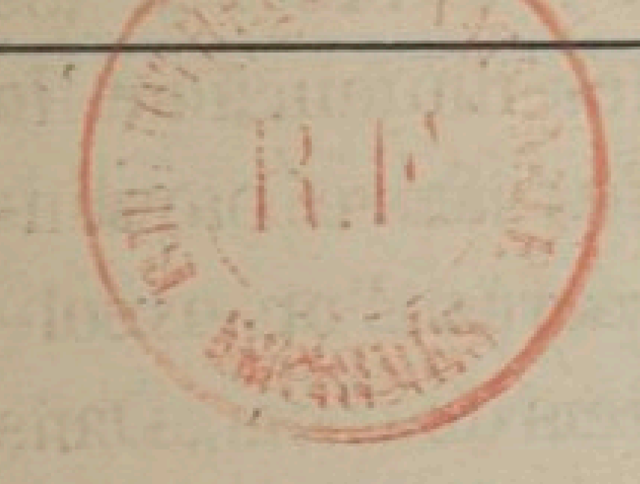
E. DENTU, ÉDITEUR,
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 15, 17, 19, GALERIE D'ORLÉANS.

—

1882



ROUGET & NOIRAUD



PROLOGUE.

I

La nuit des noces.

— Bonne affaire pour la paroisse ! M. Charles Desnoires est donc enfin marié ! disait-on au moulin Tégot, tandis qu'au château l'on dansait.

— Bonne affaire ! répétaient à l'envi le bonhomme Tégot et son fils Jacques, qui gouvernait désormais le moulin, et Martin le maçon, et les braves gens du hameau des Meules, — bref, tous ceux, grands ou petits, qui vidaient des pots de cidre à la santé des nouveaux époux.

On avait craint si longtemps que la famille Desnoires s'éteignît ; on s'était demandé tant de fois ce que deviendrait après M. Charles le domaine, dont les seigneurs avaient été de père en fils les bienfaiteurs du canton ! Mais voici que M. Charles se mariait et que la

tradition chère aux anciens allait se perpétuer à la satisfaction générale : c'était bien le cas de trinquer gaîment.

Du milieu de sombres massifs de hêtres séculaires, le château se détachait comme une gerbe de feu. Par les fenêtres ouvertes, lustres et girandoles illuminaient la pelouse où il y avait foule de curieux, paysans et paysannes. Par les fenêtres ouvertes, les accords d'un excellent orchestre tenaient en éveil les échos des bois. Dans l'avant-cour piaffaient vingt équipages, encore que les écuries fussent pleines, les remises encombrées, et que la plupart des chaises de poste fussent logées dans les auberges du bourg.

La réunion, aristocratique s'il en fut, ne se composait pas seulement des châtelains des environs et des notabilités de Castelyves, la ville voisine; on y remarquait un certain nombre d'invités venus de Paris, et entre autres les deux frères Duboscat, parents assez éloignés de la nouvelle mariée.

Malgré la multiplicité croissante de ses vastes affaires, l'aîné, qui occupait déjà un rang distingué dans la haute finance, avait voulu se complaire, en quelque sorte, dans son œuvre, car c'était par son intermédiaire qu'avait eu lieu le mariage. Duboscat le cadet, jeune lieutenant de cavalerie, s'était hâté de solliciter un congé pour prendre sa part des joies de la famille.

Des femmes charmantes, d'éblouissantes toilettes, une gaîté franche et du meilleur goût, des rafraîchissements exquis à profusion, rien ne manquait à la fête ; et

la plus douce des soirées de printemps, à la suite d'un hiver très-rude, semblait s'y être conviée : on se serait cru en plein été; aussi la fonte des neiges avait-elle rapidement grossi la rivière.

Chez le meunier Tégot, dont le moulin à vent dominait la grande lande, on avait dit, tout en causant, que de mémoire de marinier, elle n'avait jamais été si haute. Les derniers invités arrivés au château parlèrent aussi de la crue des eaux, comme d'une chose extraordinaire; mais, de part ni d'autre, on n'attacha grande importance à cette nouvelle, car il n'y avait pas encore eu d'inondation dans le pays.

Vers minuit, cependant, au moment où les amis de Tégot trinquaient pour la dernière fois, une clameur sinistre se fit entendre aux confins de la grande lande.

— La rivière déborde !... Sonnez le tocsin !... Du secours !... du secours !...

Ainsi répandait l'alarme une estafette qui traversait au grand galop le canton. Jacques Tégot se précipita hors de chez lui.

— Que faire ? demanda-t-il.

— Où demeure M. le maire ? J'ai ordre de le prévenir. Ça presse. L'eau gagne sur toute la rive gauche ; on a besoin de bras, de charrettes, de chevaux. Je cours le dire de commune en commune.

-- Eh bien! continuez votre route, je me charge d'avertir M. notre maire.

— Merci, camarade! dit le messager en piquant des deux.

Meuniers et paysans s'entre-regardaient avec stupeur, car le maire était M. Charles Desnoires, le nouveau marié.

— Il n'y a point à hésiter, mes amis ! s'écria Jacques, et M. Charles a le cœur trop grand pour hésiter non plus... Allons donc, allons troubler leur belle fête !...

Et poussant un soupir, il se dirigea rapidement vers le château, où les sons joyeux de l'orchestre avaient empêché de rien entendre. Les gais propos s'entrechoquaient aux éclats de rire veloutés ; la valse tourbillonnait dans le grand salon ; les jeunes filles admiraient l'heureuse mariée, dont elles enviaient tout bas le bonheur.

Elle, la reine du bal, s'abandonnait avec délices au bras de son époux, dont l'éloge était dans toutes les bouches. Une joie sereine brillait dans ses yeux. L'amour, qui mettait des fleurons ardents à sa couronne d'oranger, transfigurait sa beauté virginale. L'amour répandait dans ce jeune cœur ses parfums les plus doux, ses aromes les plus enivrants.

S'il ne s'était agi d'abord que de resserrer les liens de l'amitié par une alliance honorable ; si les plus parfaites convenances avaient motivé les premières démarches du financier Duboscat en faveur de son intime ami Charles Desnoires, et si Charles avait obéi à la raison en renonçant à un célibat un peu trop prolongé, depuis plus de deux mois déjà, convenances et raison avaient disparu devant la sympathie qui naquit aux

cœurs des deux fiancés. On pouvait donc maintenant applaudir à un mariage d'amour.

Les épanchements des jeunes époux n'échappaient point aux regards clairvoyants des mères et des aïeules; on souriait, on chuchotait; on s'amusait surtout. Le bonheur partageait fraternellement son empire avec le plaisir et la gaîté, mais le malheur entra.

Il entra sous la figure loyale du devoir.

Les fermiers des métairies attenantes au château, leurs femmes et leurs filles, qui, groupés à l'extérieur, jouissaient émerveillés du spectacle d'un grand bal, virent avec surprise le meunier Tégot entrer brusquement dans la salle et s'approcher du maître.

— Le bas pays est inondé, lui disait-il à demi-voix; on demande du secours. Il faudrait sonner le tocsin et partir tout de suite.

Le nouveau marié pâlit, les danses s'arrêtèrent, l'orchestre fit silence.

Dans l'avenue, dans l'avant-cour, parmi les métayers et les paysans, la rumeur funeste se propageait. Une foule de gens accouraient du bourg et des divers hameaux.

— Mesdames, dit Charles Desnoires, la rivière de Castelyves déborde. Soyez absolument sans crainte, car ici nous sommes sur la hauteur, mais les plaines sont inondées. Je suis maire des Terres-Noires et je dois diriger sur le lieu du désastre tous les secours possibles.

La nouvelle mariée jeta un cri d'effroi ; Charles posa sur son front un baiser d'adieu, et, la laissant palpitante

entre les bras de sa mère, sortit précédé par Jacques Tégot.

Du haut du perron, il commandait à ses gens. Il donnait l'ordre de sonner le tocsin, de mettre en réquisition tous les cultivateurs, ouvriers et journaliers, de seller les chevaux, d'atteler les charrettes, de se munir de planches, de cordes, d'outils, d'apprêter des vivres, du linge à pansements et des vêtements pour les inondés, et enfin de se réunir sur la place de l'Eglise, où il allait se rendre. Il envoya tout d'abord en éclaireurs quelques garçons chargés de rapporter des renseignements, et fut bientôt à cheval.

Les deux frères Duboscat et tous les invités, suivant son exemple, se tenaient prêts à l'accompagner. Dans la salle de bal, où il ne restait que des vieillards et des femmes éplorées, régnait un désordre inexprimable.

Quand les cavaliers partirent, pendant que les valets de ferme chargeaient les charrettes, à la terreur soudaine succéda un abattement profond, et tout à coup le tocsin sonna.

A sa sinistre voix de bronze répondirent successivement d'autres voix semblables qui retentirent dans le lointain.

La nuit était splendide; la brise du midi bruissait dans les feuillages couronnés d'étoiles, argentés par la lune; au ciel, pas un nuage menaçant: dans les bois un calme grave et doux.

Mais le tocsin grondait, et sur le sol poudreux retentissaient les fers des chevaux lancés au galop, et les

essieux des charrettes criaient ; les fouets, les grelots, les cris des gens de peine, rappelaient trop cruellement la grande catastrophe.

D'un mouvement spontané, les femmes, parées pour le bal, encore animées par le plaisir, tremblantes maintenant pour leurs pères, leurs frères, leurs époux, et pour les populations qu'atteignait le fléau, se mirent à genoux, implorant le ciel.

La nuit des noces s'était changée en nuit d'alarmes ; la salle de plaisir se transformait en salle de prière ; les perles et les diamants étincelaient sur les fronts en deuil ; sous le lustre allumé pour le bal, devant l'orchestre abandonné, on priait avec la ferveur douloureuse des heures de péril.

Sur la place de l'Église, Charles Desnoires ayant promptement reçu toutes les informations nécessaires, était en mesure déjà d'envoyer des secours sur les points les plus menacés. Il savait qu'à deux lieues environ au-dessus de Castelyves, la rivière, grossie par la fonte soudaine des neiges, était sortie de son lit et avait lentement couvert le pays plat de la rive gauche.

Les habitants, chassant devant eux leurs bestiaux, remontaient dans les terres sans avoir couru de dangers sérieux; mais une lieue en deçà, beaucoup plus près des Terres-Noires, le mal était incomparablement plus grave : le village de Saint-Maurin, bâti dans les profondeurs d'une vallée en contre-bas, était à demi-submergé

Les eaux, après s'être avancées par nappes horizon-

tales dans les champs d'amont, remplissant les sillons, baignant les talus, battant aux troncs des arbres, tourbillonnant dans les trous, puis recouvrant à peu près tout le sol d'où émergeaient les tertres et les broussailles comme des îlots, avaient, depuis une heure environ, rencontré en aval une pente rapide. Elles se déversaient en cascades. Sentiers, chemins, fossés, étaient déjà des torrents. Le ravin se transformait en lac; les maisons étaient envahies; les villageois, pris à l'improviste au milieu de la nuit, s'étaient réfugiés sur leurs toits en poussant des cris de désespoir.

Tandis que l'adjoint des Terres-Noires restait chargé de donner asile aux nombreux riverains qui désertaient leurs demeures, Charles donna l'ordre de se porter en masse du côté de Saint-Maurin.

Avant d'être arrivé sur les bords de la vallée, il fut saisi d'horreur. A perte de vue, dans la direction de la rivière, l'inondation couvrait la plaine. Un bruit sourd, dominé par des hurlements et des mugissements, parvint à ses oreilles. Plus on approchait, plus les clameurs de détresse étaient déchirantes. Les cris des hommes et des femmes, ceux des animaux, les craquements des arbres déracinés, les éboulements de terrain, formaient, avec le bouillonnement des eaux, le plus effoyable concert.

— Messieurs, dit Charles Desnoires, le désastre est encore plus grand que je ne le craignais. La situation exceptionnelle de Saint-Maurin en fait un réservoir; ici, nos chevaux ne seront que de peu d'utilité.

En amont de la plaine, les cavaliers pouvaient facilement prendre les inondés en croupe; les chariots attelés de bœufs transportaient des familles entières. En aval, dans le ravin, il n'y avait plus pied; les ruisseaux s'y déversaient comme dans un entonnoir.

— Où trouver des barques? demandaient quelques étrangers.

— Des barques ne sauraient venir de la rivière ici, et avant que le niveau soit fait, les plus hautes maisons auront disparu. Des radeaux donc! Hâtons-nous de fabriquer des radeaux!

Malheureusement, les premières charrettes chargées de matériaux n'étaient pas encore arrivées. D'instant en instant, le danger augmentait. Le vaste talus qui faisait face aux cavaliers n'était déjà qu'une large chute d'eau qui franchissait avec fracas les clôtures des champs, entraînant les arbustes, les terres détrempées et jusqu'aux pierres bornales. Ainsi les fonds s'exhaussaient; l'eau montait d'autant plus vite.

Sur le faîte de la maisonnette la plus encaissée, on voyait une famille entière luttant avec l'énergie du désespoir. Le père et la mère venaient de mettre leurs enfants sur le sommet des cheminées; le toit de chaume s'effondrait sous leurs pieds; ils se tenaient en équilibre sur la poutre supérieure.

Le lieutenant Duboscat se dépouilla de ses vêtements et se jeta le premier à la nage. Quelques jeunes gens intrépides, et entre autres un journalier étranger à la

commune des Terres-Noires, Pierre aux cheveux roux, le suivirent de près.

Ils eurent le bonheur d'atteindre encore à temps la famille qui allait périr. Les cavaliers, s'avançant autant que le permettait la pente rapide du terrain, recueillirent les enfants et les femmes.

Ce succès fut immédiatement suivi de l'arrivée des chariots chargés de planches et de cordes. Le meunier Tégot, Martin, les ouvriers venus des Terres-Noires, le brave Pierre le Roux, fabriquèrent à la hâte de frêles radeaux.

Charles Desnoires monta le premier, qui fut attaché à un long cordage ; mais la perche cessant de toucher au fond, le radeau dérivait.

— Des nageurs ! des nageurs ! criait-on avec effroi.

Tégot, Pierre le Roux, le lieutenant Duboscat et dix autres, se mettant à la nage, prirent à la traîne le frêle radeau. On établit un va-et-vient entre la rive et le toit de la maison la plus voisine. De là, on se porta prudemment vers la suivante. Un réseau de cordes était tendu entre les toits et facilitait les mouvements des radeaux, successivement lancés en toute hâte.

Mais les divers points d'attache n'étaient pas également solides ; l'inondation montait toujours, et la population de Saint-Maurin, éperdue de terreur, ne tenait pas compte des ordres donnés par Charles Desnoires.

Après dix sauvetages heureux, un accident effroyable eut lieu, parce que plus de cinquante personnes s'accrochèrent à la fois au même cordage. La haute che-

minée où il était amarré s'écroula sur le radeau de Charles et le coula par le fond. Hommes, femmes, enfants, disparurent. On cessa d'entendre la voix du jeune maire, à qui plus de cent inondés devaient déjà leur salut.

II

Dangers et douleurs.

Duboscat aîné, resté sur la rive, s'y occupait activement du travail des radeaux, de la manœuvre des cordages passés aux troncs des plus gros arbres et des secours à donner aux inondés. Sur la hauteur, il avait fait allumer un grand feu, autour duquel on distribuait des vêtements. Il y avait également établi une ambulance où les asphyxiés et les blessés recevaient les premiers soins, avant d'être envoyés en charrettes dans le haut pays.

Grâce à la présence d'esprit méthodique de M. Duboscat, on agissait avec autant d'ordre que de célérité. Dans la cuve tourbillonnante de Saint-Maurin, si la plus déplorable confusion suscitait aux travailleurs mille difficultés, sur la rive, du moins, la confusion cessait... Les rôles étaient distribués, les communications assurées, les divers services improvisés avec la prévoyance d'un homme pratique.

Nul, durant cette nuit funeste, ne se montra plus utile que le financier Duboscat. Il devinait tout et n'oubliait rien. Se rendant un compte exact de la marche des eaux, il expédia même plusieurs avis très-importants aux ingénieurs et chefs de corps qui, partis de Castelyves

avec des troupes, s'étaient portés en amont pour y faire un barrage.

Mais, lorsque du milieu du gouffre partit le cri terrible : « Le radeau de M. le maire vient de couler ! » lorsque cette catastrophe eut redoublé l'épouvante, M. Duboscat ne demeura pas plus longtemps à l'abri du danger. Le médecin, le curé, quelques vieux cultivateurs pouvaient le suppléer maintenant ; il sauta sur le dernier radeau, plus solidement fabriqué que tous les autres ; puis, secondé par Jacques Tégot, Martin le maçon et Pierre le Roux, il se fit haler vers le centre du bassin.

De tous côtés, on s'accrochait aux planches de salut.

— Charles ! Charles ! où es-tu ? criait Duboscat avec douleur.

Une sorte de gémissement étouffé lui répond ; il croit reconnaître la voix de son ami ; en même temps, il entrevoit un homme qui se débat par instants à la surface.

Duboscat se précipite dans le tourbillon et disparaît à son tour.

Les actes de dévouement se succèdent.

Tégot et Martin recueillent plus de dix familles.

Le lieutenant Duboscat et le journalier Pierre se signalent, entre tous, par une infatigable ardeur.

Le premier, malgré l'écroulement d'une maison dont la chute occasionne un contre-courant terrible, s'avance presque seul, recueille les naufragés, et, coupant avec sang-froid le cordage, qui, amarré au radeau

par un bout, aux ruines par l'autre, va le faire couler, il s'abandonne à la dérive, pare tous les chocs avec sa perche, et finit par prendre terre à près d'une demi-lieue sur des fonds marécageux où dix cavaliers, venant à son aide, compléteront son œuvre.

Pierre le Roux, voyant le grand radeau surchargé, l'allége de son propre poids, sauve successivement plusieurs malheureux qu'entraîne le courant ; puis, entendant des cris de désespoir sur un toit miné par les eaux, se hisse à côté des inondés avec une corde entre les dents, en fait un nouveau va-et-vient, et ramène ainsi sains et saufs plus de vingt habitants,qui, à peine sur la rive, verront leur maison s'abîmer.

Cependant Duboscat aîné a saisi par les cheveux un homme qu'il parvient, non sans avoir dix fois manqué de périr, à faire recueillir par les haleurs de radeaux.

— Est-ce Charles ? demande-t-il avec crainte.

— C'est lui ! c'est M. Desnoires !... mais grièvement blessé, complétement évanoui, donnant à peine signe de vie.

Duboscat remonte à terre, fait porter son ami auprès du feu, le ranime et seconde le médecin qui se met en devoir de le panser.

Alors le journalier Pierre apercevait une jeune fille qui coulait entraînée par un arbuste déraciné. Il n'hésite point à plonger, se sent pris par les branches, se dégage à grand'peine, remonte, atteint un radeau, replonge avec un bout de corde et, par des efforts déses-

pérés, ramène à la rive le lourd arbuste chargé de gravier et la jeune fille mourante.

Ce fut là son dernier trait de courage. Il tomba, vaincu par la fatigue, à côté de la pauvre orpheline qu'il venait d'arracher à la mort.

Elle s'appelait Pierrette ; elle lui devait la vie ; elle lui donna son amour.

Lorsque Charles Desnoires et le financier Duboscat, qui se montrèrent noblement prodigues envers les inondés, eurent donné à Pierre le Roux une petite somme en récompense de son intrépidité, le brave garçon épousa Pierrette. Mais il partit, peu après, de son village, et l'on ne sut plus de ses nouvelles aux Terres-Noires, où du reste il n'avait jamais séjourné.

Au moulin Tégot, les nobles et cruels épisodes de l'inondation devaient défrayer maintes veillées. Si l'on y parla quelquefois du vaillant Pierre aux cheveux roux, ce ne fut qu'en passant. On l'y connaissait si peu ! Tous les autres héros de Saint-Maurin étaient, au contraire, des gens du pays ou des invités de la noce. Oh ! par exemple, aucun de ceux-ci ne fut oublié. Les noms des frères Duboscat étaient prononcés avec presque autant de vénération que celui de M. Desnoires.

Dame, il était de notoriété publique que les judicieux avis expédiés aux ingénieurs par M. Duboscat aîné avaient contribué pour beaucoup à diminuer le désastre. Les indications qu'il donna servirent à faire élever dans le sens le meilleur le barrage qui, cons-

truit en grande hâte avec des gabions et des fascines par la garnison de Castelyves, avait coupé aux eaux la pente de Saint-Maurin.

Ces travaux, auxquels coopérèrent tous les cultivateurs des plaines d'amont, ayant détourné les torrents, la grande cascade cessa. Il n'en fallut pas moins près de trois semaines pour que le ravin inondé fût à sec; mais, si le barrage avait été moins bien entendu, rien n'aurait échappé à la destruction.

Le généreux élan du lieutenant Duboscat était dignement apprécié; on se complaisait à citer ses actes de dévouement. Cependant, on l'admirait moins que son frère, dont le métier, disait-on, n'était pas d'avoir du courage.

La palme, du reste, était unanimement décernée à M. Desnoires, qui avait sans hésitation délaissé sa jeune épousée pour aller braver la mort.

Quel retour que le sien! quelle scène déchirante à jamais digne de mémoire!

Les dames et les vieux parents avaient passé la nuit en alarmes et en prières. On envoyait sans cesse au bourg demander des nouvelles. Là, les charrettes se déchargeaient. On recueillait les pauvres gens de Saint-Maurin, dont une partie dut être dirigée sur le château et les métairies avoisinantes. Les rapports de ces malheureux, affolés par leurs terreurs, devaient redoubler l'effroi des hôtes de Charles Desnoires.

Quand la jeune mariée apprit que son nouvel époux, donnant l'exemple, montait en personne le premier

radeau, son sang se glaça ; une pâleur mortelle décolora son visage ; elle fut prise d'une attaque de nerfs qui mit ses jours en danger, car au moment même où elle reprenait connaissance, des cris imprudents la bouleversèrent de nouveau.

« Le radeau de M. Desnoires vient d'enfoncer ! M. le maire a péri !... »

A ces mots, trop distinctement prononcés, elle se tord dans d'affreuses convulsions ; ses yeux s'injectent ; elle a perdu la voix ; sa poitrine est oppressée par le cauchemar de la plus horrible réalité ; elle étouffe, elle se meurt.

En vain aux cris de désespoir succèdent des cris de joie ; en vain le bruit se répand que M. Charles vient d'être sauvé par son ami Duboscat, l'infortunée jeune femme n'entend plus, ne peut comprendre, et, les yeux hagards, demeure insensible comme une statue de marbre.

Vers sept heures du matin, les ingénieurs et les troupes descendirent d'amont en aval, pour occuper le territoire qui domine la vallée de Saint-Maurin. Une digue semi-circulaire protégeait, enfin, ce ravin presque entièrement submergé, dont la population devait son salut à la courageuse initiative du maire des Terres-Noires.

Les frères Duboscat, abandonnant le théâtre de leurs exploits, ramenaient leur digne ami au château. On le portait sur un brancard, car il n'aurait pu, sans d'horribles douleurs, être reconduit en voiture. Un

bandeau couvrait son front; il était brisé dans tous les membres, contusionné, affaibli par d'abondantes saignées, incapable de soulever la main, mais calme, souriant, fier d'avoir noblement accompli ses devoirs.

Il ignorait encore ce que souffrait celle dont l'amour remplissait son cœur. Ses yeux brillaient d'un éclat inaccoutumé ; il palpitait à l'espoir de la revoir belle, gracieuse et tendre. Il avait agi, lui ; il ne songeait pas aux terreurs de l'attente ; elle avait attendu, elle avait frémi, elle était foudroyée.

— Le voici ! sauvé ! blessé, mais vivant !... Ma fille, ma sœur, mon amie !... Le voici ; calme-toi ! reviens à toi ! Entends-nous !

Elle n'entendait pas ; haletante, tremblant nerveusement, crispée, plongée dans une stupeur indescriptible, elle ne reconnaissait les voix de sa mère, de ses sœurs, ni de ses amies.

Mais au bas du perron, où l'on pose le brancard, son nom a été murmuré par celui qu'elle aime. Elle entend, se lève frémissante, ne peut être retenue et se précipite échevelée au-devant de lui :

— Charles ! Charles !... sauvé ! .. vivant !... blessé !... mourant encore !

Elle lui tend les bras, pousse un cri déchirant et retombe inanimée entre les bras de sa mère.

Charles fondit en larmes.

On les transporta tous deux dans la chambre nuptiale.

Quelques heures plus tard, la voix du bien-aimé avait ranimé la jeune épouse. Elle était à son chevet, elle avait recouvré la force de lui prodiguer ses soins. L'espérance rassérénait son cœur : aucune des blessures n'avait de caractère alarmant.

Charles se rétablit en peu de jours.

On sait assez qu'en province les retours de noces se succèdent et se prolongent de castel en manoir. Alarmes et douleurs furent suivies de fêtes nouvelles, que ne troublèrent plus aucuns incidents fâcheux.

Charles en fut doublement le héros : comme nouveau marié, comme principal sauveteur des inondés de Saint-Maurin.

Sa générosité envers les victimes, les sages mesures qu'il avait su prendre, son initiative dans des circonstances sans précédents en ce pays, son abnégation alors qu'il avait le plus légitime des motifs pour ne point payer de sa personne, son sang-froid, son ardeur, les dangers qu'il avait courus, que de motifs d'intérêt ! que de sujets de louanges exaltées !

Sa modestie en souffrit, sans doute, mais combien sa jeune femme en était fière !

Déjà leur mariage était un mariage d'amour ; à cet amour s'ajoutait un sentiment d'estime, d'admiration, de noble et légitime orgueil. Plus on avait tremblé, gémi, souffert, plus on était heureux.

Les beaux mois de paix et d'amour qui fleurirent pour les nouveaux époux devaient se prolonger dans les douceurs d'une inaltérable tendresse. Et pourtant

les vœux des bonnes gens du canton ne se réalisaient point. Ils avaient applaudi au mariage du seigneur châtelain, dans l'espoir que son nom et sa race se perpétueraient pour le bonheur du canton.

Ce désir général s'était accru en raison même des vertus déployées par M. Desnoires lors de l'inondation. Il s'était montré, tour à tour, si brave, si sage, si charitable, si généreux !

— Mais, hélas ! se disait-on en Terres-Noires, depuis les confins du bourg jusqu'au hameau des Meules, et surtout au moulin Tégot, — le saisissement de Madame avait profondément altéré sa santé. Jeune fille, elle était robuste ; depuis la catastrophe, elle était maladive. Les médecins prétendaient que le mal était sans remède. Quel dommage !

On fit des neuvaines et des pèlerinages, on voulait un miracle ; le miracle ne s'accomplissait point. Et l'inondation, regardée à bon droit comme la cause première de cette grande déception, était d'autant plus énergiquement maudite par tout ce qu'il y avait en la commune de gens dévoués à la famille Desnoires.

Alors une série de malheurs bien autrement réels avait frappé coup sur coup l'un des héros obscurs de la nuit de Saint-Maurin. Pierre aux cheveux roux, après son mariage avec Pierrette, était allé chercher fortune on ne sait en quelle grande ville. Histoire vulgaire, ils n'y trouvèrent que souffrances et douleurs. La misère faucha leurs jeunes enfants, et enfin abattus, désolés, ils revinrent péniblement en leur hameau, où Pierre

reprit avec courage, mais non sans amertume, son triste métier de journalier de campagne.

Ah ! pourquoi M. et Mme Desnoires ne furent-ils point informés de ces infortunes ! Hélas ! les pauvres gens demeuraient fort loin du château, où ils ne songèrent jamais à venir demander secours. On ignora complétement en Terres-Noires les lamentables péripéties de leur humble existence.

On n'y resta pas de même dans l'ignorance des malheurs qui, à cette époque, menaçaient le financier Duboscat, à la veille, disait-on, de suspendre ses paiements. Dix sinistres, autant de faillites, plusieurs spéculations avortant à la fois malgré la plus irréprochable prudence, allaient entraîner sa ruine et celle des nombreuses familles qui lui avaient confié leurs capitaux. A bout de ressources, à bout de crédit, il voyait sa réputation d'honneur compromise. Un tel homme ne survivrait pas à un tel malheur.

Il était époux et père, mais il n'était pas de ceux qui, sous les abris d'un contrat de mariage, ont la judicieuse précaution de mettre en réserve une seconde fortune. De l'opulence, il devait sans transition tomber dans la dernière misère.

— Nous lui devons tout notre bonheur ! dit Mme Desnoires.

— Il est mon ami d'enfance, il est ton parent, il m'a sauvé la vie, il m'a donné ton amour !

— C'est le plus honnête des hommes, essayons de le sauver ! Ne reculons devant aucun sacrifice !

— Sois bénie pour cette parole !

— Je suis résignée à vivre dans la plus humble médiocrité.

— Grâce à Dieu ! nous sommes riches, nous avons, nous, un crédit immense ; j'emprunterai sur nos terres, j'engagerai ma signature.

— Nous n'avons pas d'enfants ! murmura Mme Desnoires, faisant un pieux encouragement d'une pensée jusque-là douloureuse.

— Et nous n'avons qu'un cœur ! s'écria le loyal ami du financier. Partons pour Paris.

Ils partirent sur l'heure.

. . . .

FIN DU PROLOGUE.

I

Naissances.

Les Français disent : « Enfant de rien, homme de rien » ; les Espagnols et les Portugais disent : « Fils de quelque chose, hidalgo, fidalgue. » Dictés par le même esprit d'orgueil, non moins impertinents l'un que l'autre, ces deux termes inverses serviront de points de départ à l'histoire de Pierre Rouget et de Georges Desnoires.

Pierre Rouget, l'*enfant de rien*, , était fils d'une journalière de campagne qui se mourait de misère quand elle lui donna le jour dans une grange.

Georges Desnoires, *le fils de quelque chose*, était l'unique rejeton de riches seigneurs châtelains qui, ayant longtemps désespéré d'avoir un enfant, accueillirent sa venue par des transports de joie.

Décidément les médecins avaient tort ; peut-être dans l'origine avaient-ils eu raison, car il ne fallut rien moins que de violentes émotions pour contrebalancer les effets des émotions trop violentes de la nuit de Saint-Maurin. A Paris, Charles partagea sans réserves tous les périls de son ami Duboscat, dont le crédit fut enfin rétabli sur la plus grande échelle, mais non sans des péripéties et des crises dramatiques

qui impressionnèrent profondément Mme Desnoires, surexcitèrent son système nerveux, occasionnèrent une maladie presque mortelle et pour la seconde fois changèrent sa constitution.

Ainsi s'accomplit un miracle si longuement attendu qu'on n'osait plus désormais l'attendre ; les braves gens des Terres-Noires dirent alors qu'une bonne action porte toujours sa récompense avec elle, et regardèrent la naissance de M. Georges comme une bénédiction du ciel.

Personne, en revanche, ne s'avisa de regarder comme un bonheur celle de l'autre enfant.

A quoi bon répéter cette banalité : que trop souvent les jugements humains sont sujets à l'erreur ? Qui saura jamais dire, avant la fin, si un événement quelconque est heureux ou malheureux ?

Bref, ce fut la même nuit, à quelques centaines de pas de distance, que naquirent le malingre Pierre Rouget, le gros et fleuri Georges Desnoires ; celui-ci sur la plume, celui-là sur la paille, — l'un par les soins d'un habile médecin qui le déclara bâti à chaux et à sable ; l'autre, grâce au zèle charitable d'une pauvre servante de ferme qui le crut destiné à ne point passer les vingt-quatre heures.

Georges reçut la vie dans la plus belle des chambres du château paternel ; il fut tout d'abord entouré de la sollicitude la mieux dirigée ; il n'était rien qu'on n'eût dès longtemps prévu et préparé. L'appartement était chaud ; des tapis, des rideaux, des paravents,

devaient garantir la mère et l'enfant des moindres courants d'air.

Les domestiques empressés, adroits et ravis du ravissement de leurs maîtres, qui ne manqueraient pas de les combler de présents, rivalisaient d'efforts et d'intelligence. Mme Desnoires, au bout de peu d'instants, fut en état de recevoir son fils dans ses bras, le contempla, le bénit en remerciant Dieu avec une douce émotion, et enfin, tout heureuse, elle s'endormit du plus paisible sommeil.

La grange où naquit Pierre était humide et mal close. Dans un coin, une misérable chandelle de résine fouettée par les vents coulis fumait en éclairant à peine la journalière et la fille de labour qui, sans la connaître, avait bien voulu lui venir en aide.

A nuit tombée, Jeanneton, entendant des gémissements au bord de la route, s'était approchée ; puis, touchée de la position de la pauvre femme, elle prit sur elle de l'installer, tant bien que mal, dans la grange.

— Jésus bon Dieu ! dans votre état, où alliez-vous donc de même ?

— A l'hospice de Castelyves, ma fille, mais le mal m'a prise à mi-chemin, et je viens de tomber sans force, pensant bien mourir comme mon pauvre mari. Merci de votre peine ; vous êtes bonne chrétienne, il paraît.

— Je l'espère bien, dit Jeanneton. Et depuis quand, ma chère âme, avez-vous donc perdu votre mari ?

— L'autre semaine. C'était un brave et honnête garçon que mon Pierre, un cœur d'or!... Il n'avait pas regardé à l'argent pour m'épouser, dame!... et nous nous aimions comme il faut, nous consolant, nous encourageant l'un l'autre à penser que le bon Dieu nous enverrait bientôt un enfant pour remplacer ceux qu'il a pris.

— Ah! chère amie! murmura Jeanneton tout émue.

— Nous avions déjà trente écus de côté... Un journalier de campagne ne gagne pas gros, vous savez, mais l'ouvrage ne manquait pas..... Il prit la fièvre de marais à l'automne, et... je le soignai bien, allez... je ne ménageai rien!

La voix de la jeune veuve fut étouffée par ses sanglots; puis elle jeta un cri de douleur. Jeanneton n'eut pas le temps d'aller chercher du secours au hameau, tellement que ce fut à miracle qu'elle trouva dans la grange même un reste de chandelle de résine et qu'elle parvint à l'allumer.

L'inexpérience de la fille de peine, la froidure, le défaut de tout ce qui était nécessaire, étaient autant de dangers pour la veuve du journalier Pierre et pour son enfant. Jeanneton fit de son mieux, — amoncela la paille autour de la mère, — emmaillota le petit garçon dans son grossier tablier, et courut enfin à la métairie.

Tout le monde y était couché; les chiens aboyèrent. Les gens des chaumières voisines, éveillés brusquement, crurent qu'il y avait le feu quelque part. Quelques poltrons criaient au voleur. On s'interpellait sans

rien entendre. Le métayer commença par traiter Jeanneton de coureuse de nuit. Elle parvint pourtant à s'expliquer. Quelques matrones se levèrent. On courut à la grange où la veuve Pierre, secourue de bon cœur, ne tarda pas à être assez convenablement soignée.

— Jésus Seigneur! s'écria une commère après avoir examiné l'enfant, ça n'a qu'un souffle, ce petit *Rouget!*

De là le nom de *Rouget*, justifié, du reste, par la couleur des cheveux du chétif nouveau-né.

II

Baptêmes.

« Dieu ne regarde pas à la condition, » dit un chant populaire de Bretagne.

Pierre, *l'enfant de rien*, — Georges, *le fils de quelque chose*, furent baptisés par le même prêtre, dans la même église, le même jour et presque à la même heure. Seulement, les gens de la métairie ayant devancé ceux du château, il arriva que l'enfant enveloppé de haillons fit attendre l'enfant enveloppé de dentelles.

Cette circonstance passa presque inaperçue. Seul, le bon curé, sans y voir une leçon de la Providence, en fit la remarque, et, se rappelant que tous les hommes sont égaux devant Dieu, bénit avec une égale sollicitude les deux créatures dont il faisait des chrétiens.

— Qui des deux sera le meilleur et le plus digne de cette bénédiction ? La prospérité, comme l'adversité, engendre des vertus et des vices. D'un côté, je vois la richesse et l'orgueil, de l'autre, la pauvreté et l'envie ; partout je trouve l'avarice, la paresse et l'appétit égoïste des jouissances ; mais la bienfaisance, la charité, le dévouement, se trouvent aussi de l'un et de l'autre côté. Il n'y a d'inégalité qu'en apparence, ô mon Dieu !

car les épreuves de la vie, bien qu'infiniment diverses, sont réparties également.

Pierre, pauvre petit Pierre, tu nais misérable, et tu subiras sans doute toutes les tentations de la misère qui déprave : mais toi, Georges, enfant gâté de la fortune, tu seras exposé à tous les dangers de l'opulence qui corrompt. Aux yeux du monde, Pierre, tu es le plus mal partagé; mais l'Evangile, loi d'amour pour les pauvres, ne contient de menaces que pour les riches. Pour les riches, la porte du ciel est plus étroite ; ils ont reçu davantage : ils auront des comptes plus sévères à rendre ; enfin, dans le royaume de Dieu, les premiers sont les derniers et les derniers sont les premiers.

Ainsi réfléchissait le prêtre, qui pria longtemps avec onction pour les deux enfants dont les destinées si contraires avaient profondément frappé son esprit et profondément ému son cœur paternel.

La foule se dispersa. Au nom de la dame châtelaine, non-seulement on distribuait à profusion les dragées et toutes sortes de petits présents, mais encore il fut apporté un trousseau complet pour le petit Rouget, et des secours abondants pour son infortunée mère.

Tous les gens du canton applaudirent.

Les maîtres du château firent mieux encore. Ils donnèrent un emploi à la jeune veuve, qui les servit durant plusieurs années avec un zèle reconnaissant. Du reste, ils n'avaient point tardé à savoir qu'elle était cette orpheline de Saint-Maurin que sauva de l'inondation l'intrépide Pierre aux cheveux roux.

— Ah ! ma pauvre enfant ! dirent-ils, que n'avons-nous connu plus tôt votre douloureuse histoire ?

Pierrette, levant les yeux au ciel, réunit dans une même prière les noms de ses bienfaiteurs, celui du mari qu'elle avait perdu et celui de l'enfant souffreteux qu'elle craignait de perdre.

III

Pierre et Georges.

Pierre Rouget, né chétif, devint robuste.

Georges Desnoires, né vigoureux, devint délicat.

Grâce aux seigneurs châtelains, Pierre n'avait manqué d'aucun des soins nécessaires à sa première enfance. Sa mère, n'étant pas obligée de gagner péniblement le pain de chaque jour, put se consacrer à lui, tout en gardant le petit Georges, dont elle secondait la nourrice. Aidée elle-même par l'excellente Jeanneton, marraine de son fils, elle le sauva.

Pierre se développa ensuite en pleine liberté ; il vivait au grand air, s'essayait aux travaux des champs et se livrait à des exercices continuels. Au bout de peu d'années, sa turbulence même l'avait rendu le plus fort des bambins de son âge.

Georges, bâti à chaux et à sable, comme avait dit le docteur, dut à sa seule constitution de ne point trop souffrir des excès de précautions dont il ne cessa d'être l'objet. Il s'en ressentit pourtant. Sans être précisément maladif, il était faible, sensible aux moindres variations de température, sujet à des rhumes continuels et d'autant plus gâté qu'on s'exagérait le mal. Ses parents n'osaient le contrarier, l'adulaient et toléraient ses plus

déraisonnables caprices. Avec l'instinct égoïste de l'enfance, il en abusa ; c'était inévitable. Tout en l'efféminant, on l'avait rendu vaniteux, impérieux, tyrannique.

Au physique, il était charmant : traits fins, corrects, distingués, physionomie intelligente, profil aquilin, teint blanc et rose, beaux yeux noirs, noire chevelure naturellement bouclée. Le nom du domaine paternel et la présence de Rouget, son contraste évident, étaient deux raisons de plus pour qu'il ne pût échapper au sobriquet campagnard de *Noiraud*.

Les traits de Pierre étaient grossiers. Son teint parsemé de taches de rousseur, ses cheveux ardents et raides, ses yeux gris et laids, sa physionomie maussade, ses gestes rudes et brusques, sa voix criarde, le rendaient parfaitement désagréable. Il était opiniâtre, volontaire et trop souvent taquin. Comme dominé par une jalousie précoce, il semblait prendre à tâche d'irriter Georges. Sa mère le gourmandait sévèrement, ne laissait impunie aucune de ses méchancetés, mais ne parvenait point à l'assouplir.

Affligée de ses mauvais penchants, la pauvre Pierrette vivait dans des transes continuelles.

— Si Pierre ne se corrige pas, disait-elle à son amie Jeanneton, il faudra que je quitte ma place... et comment vivre après ?

— Le Noiraud est pas mal méchant aussi, ma chère, et notre Rouget, au bout du compte, n'a pas toujours tort.

— Si fait!... Il a toujours tort de ne pas m'obéir! Je lui ai tant recommandé de ne jamais faire pleurer M. Georges!

— Un douillet qui crie pour rien, fiérot, susceptible, méprisant, trop caressé. Pierre est jaloux, et dame! à son âge, on n'a pas encore assez de malice pour cacher son sentiment.

— Les défauts de M. Georges ne nous regardent pas, ma chère. Nous mangeons le pain de ses parents. Ils ont été bons pour nous comme les anges du bon Dieu, vous le savez assez, pas vrai? Sans eux, aurais-je jamais pu sauver mon enfant, tant il était maigrot et malsain en venant au monde? Sans eux est-ce que je vivrais moi-même? J'étais quasi morte, vous vous en souvenez, et pour revenir de si loin, un bon lit, un bon feu, des bouillons, de bonnes paroles qui me rendirent ma tranquillité d'esprit, rien de tout ça n'a été trop. Monsieur et Madame nous ont donné la paix, la santé et quasiment la vie!... S'ils cajolent leur petit Georges un brin de trop, peut-être bien, je suis forcée, moi, de les en aimer davantage, puisqu'ils ont tout de même la bonté de supporter mon Rouget. Tenez, Jeanneton, plutôt que de rendre le mal pour le bien, je préférerais être morte et mon gars avec moi!

M. et Mme Desnoires s'étaient bien des fois entretenus des ennuis que leur occasionnait l'enfant de Pierrette; bien des fois ils songèrent à éloigner du château la malheureuse veuve et son garnement de Rouget, mais toujours la résignation et le zèle dévoué de la

mère avaient trouvé grâce pour les méchancetés du fils.

— La distance qui doit exister entre les deux enfants ne cessera d'augmenter. A l'avenir, nous passerons nos hivers à Paris. Georges entrera au collége, et dès que Pierre sera d'âge à servir, ce qui ne peut tarder, nous le placerons dans la plus éloignée de nos fermes. Patience donc, un peu de patience !

— Patience ! disait de son côté la bonne Jeanneton, ne vous désolez pas de même, Pierrette. Notre Rouget changera en grandissant.

En grandissant, Pierre Rouget ne changea que de mal en pis. Malgré les corrections maternelles, il se rendait de jour en jour plus insupportable. Insolent, maussade, brutal, il se faisait généralement exécrer, et mettait sa mère au désespoir, en affichant à tous propos son aversion croissante pour Georges « le Noiraud, le richard, le fier, le fainéant, le propre à rien. »

A la vérité, Georges, choyé, flatté, encensé à toute heure, était déjà le plus haïssable petit faquin qu'on pût imaginer. Avec un aveuglement incroyable, ses parents ne soupçonnaient point ses défauts. Pierrette en gémissait et gardait un douloureux silence. Seule de tous les domestiques, elle aimait en M. Georges le fils de ses bienfaiteurs, elle ordonnait à son gars de le respecter ; elle eût voulu pouvoir le défendre des mépris de la valetaille. Mais parmi les laquais et les femmes de chambre qui, dans les appartements,

s'étaient courbés servilement devant l'enfant gâté, c'était à qui prendrait sa revanche.

A l'office, à la cuisine, Pierre se trouvait à bonne école pour recevoir des leçons d'ingratitude et d'envie. On déchirait les maîtres, on se moquait de leurs travers, on les déclarait trop heureux et privilégiés fort injustement. Pierre se pénétrait de ces discours enfiellés. D'odieuses railleries contre les sentiments exaltés de reconnaissance de sa mère portaient en outre atteinte à son respect filial.

Pierrette, irritée, fut la première à demander qu'on l'envoyât garder les bestiaux à la métairie aux Meules, distante d'une bonne lieue.

Georges, emmené à Paris, y fut toujours flanqué d'un précepteur complaisant qui le conduisait jusqu'aux portes du collége, l'en ramenait après les classes, et le préservait des leçons d'égalité que les écoliers se distribuent d'ordinaire. Chaque année, il reparaissait à l'époque des vacances, plus dédaigneux et plus dur pour les paysans.

Jadis, tous les braves gens du canton, unissant leurs vœux à ceux de la famille Desnoires, avaient ardemment souhaité que M. Charles eût un fils. A cette heure, on déplorait sa naissance.

On n'aimait pas le Noiraud ; on détestait le Rouget.

L'un était encensé, l'autre humilié à toute heure.

L'un était une idole, l'autre un rebut.

Rudoyé, malmené, châtié avec une sévérité rustique, traité en paria par les derniers des valets de

charrue, Pierre se montra plus hargneux, plus têtu et surtout plus envieux que jamais. Il nourrissait pour Georges une haine croissante.

A la vérité, Georges, se sachant *fils de quelque chose*, le lui fit fort insolemment sentir, et Pierre avait eu tout le temps d'apprendre qu'il était *un enfant de rien*.

En allant garder ses vaches, Pierre Rouget rencontrait souventes fois Miette, la gentille enfant de Jacques Tégot, le meunier.

En allant se promener sur son poney, M. Georges avait si bien remarqué le joli minois de Miette, qu'il ne manquait guère de diriger sa promenade du côté du moulin, situé sur une hauteur, un peu plus près de la métairie aux Meules que du château Desnoires.

On a beau être sauvage et têtu, on a beau être fier et pédant, on n'est point pour cela insensible aux grâces naissantes d'une fraîche blondine, mignonne comme l'était la fillette à Jacques Tégot.

IV

Miette.

— Bonjour, Miette.

— Bonjour, monsieur Georges.

— Bonjour, la gentille blondine.

— Bonjour, monsieur le noiraud.

Jacques Tégot venait de partir pour le bourg, et les ailes du moulin étant arrêtées ne pouvaient effrayer le poney de l'écolier, qui fit halte pour essayer de prolonger la conversation. Chose rare, Miette était seule, si toutefois on ne tient pas compte du chien de garde couché à ses pieds. Assise sur le talus de clôture, elle tricotait une paire de mitaines.

— Aimes-tu les bonbons, Miette ? demanda Georges.

— Oui, répondit-elle, mais je n'aime pas à être tutoyée par les petits messieurs comme vous.

— Tu es donc bien fière, toi ?

— Pas tant que vous, m'est avis.

— Tu peux pourtant me tutoyer à ton aise, je ne m'en plaindrai pas.

— Merci, monsieur Georges ! Si on m'entendait, on croirait que j'ai de l'amitié pour vous.

— Eh bien ! tant mieux ! J'en ai bien pour vous, Miette, tout plein le cœur.

— Oh ! oh ! fit Miette en se levant, voici du nouveau, c'est drôle !...

Le chien se leva aussi, renifla et montra les dents.

— Tout beau ! Loulou, tout beau, là !... ne nous fâchons pas encore. Dites donc, monsieur Georges, si mon père était ici, me parleriez-vous de même ?

— Pourquoi pas, Miette ? répondit Georges avec un certain embarras.

— Je ne suis qu'une petite fille de campagne, moi ; je ne sais pas encore lire comme il faut, au lieu que vous, monsieur Georges, vous êtes savant dans le latin ; malgré ça, je vois bien que vous ne dites pas la vraie vérité sans menterie.

— Miette, la vraie vérité, c'est que je t'aime tant que je ne pense qu'à toi. Toute la journée, je ne fais que regarder le moulin. Aussitôt que je puis m'échapper, je cours par ici, rien que pour te voir un peu et te dire bonjour en passant.

Miette fit un petit geste d'impatience. Loulou se prit à grogner sourdement.

— Encore une fois, monsieur Georges, ne me tutoyez point, ou je m'en vais. Et après, soyez franc, ou vous ne tirerez plus de moi bonne ni mauvaise parole.

— Vous êtes sévère, Miette.

— Bien au contraire ; si je n'avais pas mon idée, je serais déjà enfermée au moulin et je vous laisserais en conter tout à votre aise à mon Loulou.

Le chien, entendant son nom, se mit à japper, le po-

ney de Georges fit un écart. Miette, perchée sur son talus, éclata de rire.

— Méchante ! murmura l'écolier, vous n'avez donc aucune amitié pour moi ?

— Et pourquoi en aurais-je, s'il vous plaît ? Pour qui êtes-vous bon, aimable et généreux dans le canton ? Vos père et mère vous ont trop gâté, monsieur Georges ; et vos domestiques, qui vous flattent par devant, par derrière ne disent de vous que du mal. Personne, personne ne vous aime, hormis pourtant la bonne Pierrette. Voilà ce qui se dit à la veillée dans tout le pays. Les vieux comme les jeunes ne s'en gênent pas, et, dame ! je les ai entendus, je les ai compris, de reste, moi, sans être pour ça ce qui s'appelle méchante.

— Pardon, Miette ! un mot, dit Georges d'une voix étouffée.

— Doucement, monsieur Georges, je n'ai pas fini. Oh ! j'ai bien vu depuis tantôt six semaines, que vous rôdiez à l'entour de moi, cherchant un moyen de me parler quand mon père n'y serait pas. Eh bien, moi aussi, je pensais à vous, monsieur Georges, et je vous attendais tranquille. Pour vos bonbons, pour votre amitié, grand merci ! Mon idée à moi, était de vous dire une fois, en droiture, toute la vérité. Qui sait si vous n'en ferez pas votre profit quelque jour... Adieu, monsieur Georges ! Par la grâce du bon Dieu, devenez bon, et on vous aimera.

Sur ces mots, Miette sauta en dedans du talus et

disparut, laissant Georges confus, les yeux remplis de grosses larmes.

Pierre Rouget, conduisant ses vaches, arriva presque au même instant sur la lande du moulin. De loin, il avait parfaitement vu Georges sur son petit cheval et Miette sur le talus de clôture. Tout d'abord il pressa le pas avec colère, mais dès que l'alerte fillette se fut enfuie, il se ralentit, ne sachant trop s'il s'approcherait davantage ou s'il s'arrêterait. Ses vaches se prirent à brouter.

Tulipan , son gros chien, bête passablement sauvage, aboya au poney ; Loulou en fit autant, sauta hors de l'enclos et prouva que la voix d'un chien-loup vaut bien celle d'un boule-dogue ; en trois bonds, Tulipan eut rejoint son camarade du moulin. Harcelé par les deux chiens, le poney se cabra. Par bonheur, Georges était excellent cavalier.

— Paix, Loulou ! paix donc !... criait-il. Et toi, l'ami, retiens donc ton maudit animal.

— Moi son ami ! murmura Pierre Rouget en tournant le dos et riant sous cape.

Il tira de son bissac un morceau de pain de seigle qu'il frotta d'oignon.

Les deux chiens redoublaient de rage. Le poney effrayé ruait. Georges jeta un cri de colère mêlé d'effroi.

De la fenêtre du moulin, Miette força Loulou de rentrer.

— Rouget!... Rouget !... dit-elle ensuite, rappelle donc ton Tulipan...

Le jeune vacher se retourna vivement et siffla son chien.

— Merci, ma chère Miette ! dit Georges, dont le cheval écumait.

— Il n'y a pas de quoi, répondit la fille du meunier, revenue sur le talus d'où elle regardait tour à tour Pierre Rouget et Georges Desnoires.

Le vacher menaçait de sa houlette le farouche Tulipan et regardait en dessous l'écolier, qui mettait un évident amour-propre à contraindre son poney au repos.

— Monsieur Georges, dit enfin Miette, remerciez donc aussi votre frère de lait.

Pour le coup, Georges lâcha la bride et repartit au galop.

Miette se remit à tricoter ses mitaines.

Pierre s'approchait lentement, les yeux baissés ; il s'arrêta, fit quelques pas encore, osa enfin regarder en face la blondine, qui souriait, et dit non sans quelque effort :

— Bonjour, mamzelle Miette.

— Bonjour, Rouget... Mais qu'as-tu donc à m'appeler mamzelle ?

— Dame ! fit Pierre, c'est que je n'ai pas coutume de vous parler, quoique ça...

— Je te fais donc peur, Rouget ?

— Oh que non ! Bien au contraire, c'est moi qui avais idée de vous faire peur à vous.

— Et pourquoi aurais-je peur de toi ?

— Le Rouget… le Rouget est si méchant, qu'ils disent tous ! Quand je viens sur cette lande avec mes vaches, je pense à part moi que je voudrais bien causer un brin avec la fille au père Tégot… mais je n'ose pas approcher, et je m'en vas pour des huit jours sur les autres pâtures sans avoir le cœur de revenir… le jour, s'entend !…

— Tu viens donc la nuit ?

— Voir la lumière à vos fenêtres. Des fois vous chantez. Ça me fait tout plein plaisir, et pour lors, je rentre aux Meules plus content, je dors plus tranquille…

— Dis donc, Rouget, l'autre semaine, c'est toi, je gage, qui as tué le loup dans le bois aux Caillottes ?

— Pourquoi pensez-vous ça, mamzelle Miette ?

— Puisque le matin on a trouvé le loup mort, que tu viens ici de nuit et que le bois aux Caillottes est sur le chemin des Meules.

— Comme vous devinez ça ! Eh bien ! oui, c'est moi ! Mais n'allez pas le dire, au moins. On ne vous croirait pas d'abord, et puis les autres m'empêcheraient de sortir le soir.

— C'était un grand loup, Rouget. Est-ce que tu as eu bien peur ?

— J'ai eu peur, tout de même, mais pas trop ! Au clair de la lune, je le vois venir sur moi, la gueule ouverte. J'y enfonce ma houlette et je pousse tant fort que je puis. Il reculait pour se dégager et sauter sur moi ; je fonçais toujours, jusqu'à temps qu'il cogne contre un arbre.

Pour lors, il se lève sur ses grandes pattes de derrière, je ne lâche point et je le tiens cloué de même plus d'une heure. La lune s'était couchée, il faisait tout noir, la force me manquait, j'avais la sueur par tout le corps, et je commençais de trembler. Je pensais bien à monter après l'arbre, mais je n'y voyais goutte. Pour lors, je retire ma houlette, je me lance sur la route et je cours sans regarder par derrière. J'avais étouffé le loup, il paraît. Une autre fois, je n'aurai pas si grand'peur.

— Quand tu tenais le loup contre l'arbre, Rouget, pensais-tu à ta pauvre mère, au moins ?

— A ma mère, non... à une autre, je ne dis pas... Est-ce qu'elle m'aime, ma mère ? elle m'a toujours grondé, battu et appelé rien de rien ; elle me préfère son M. Georges... Si le loup m'avait mangé, tout le monde aurait dit : C'est bien fait !...

— Non ! pas tout le monde ! interrompit vivement Miette, et surtout, avant tout, pas ta bonne mère, la vraie brebis du bon Dieu !... Tiens ! Rouget, tu as du courage, tu es bon travailleur quand tu veux, tu es fort et malin, tu as plus d'idée que pas un sur n'importe quoi. Mon père le dit, vois-tu, et mon père s'y connaît. C'est bien dommage que tu tournes au mal tant de bonnes qualités.

— Des bonnes qualités à moi ! s'écria Pierre Rouget. Ah ! mamzelle Miette, vous êtes la première à me le dire. Je vous aimais bien avant !... Quand je me battais contre le loup, c'était à vous que je pensais...

Oui... Et ma plus grande peur, c'était de ne plus vous revoir... Mais, à cette heure que vous ne me méprisez point, comment donc vais-je vous aimer?

— Comme celle qui ne veut pas te gronder, ni t'appeler méchant, jaloux, ingrat, *partageux* et le reste. Assez d'autres sont durs pour toi. Mon père dit qu'on ferait mieux de te prendre un brin par la douceur, puisque les menaces ni les coups ne te font rien... Mais pourtant ta mère t'aime bien et tu ne le lui rends pas, au lieu que moi, vois-tu, je ne t'aime pas encore.

— C'est-il donc le Noiraud que vous aimez, par hasard ? interrompit brusquement le gardeur de vaches...

— Bon !... déjà prêt à se fâcher !...

— Non, non ! excusez-moi, mamzelle ! Seulement, la main sur le cœur, là, le trouvez-vous meilleur que moi ?

— Mon père dit qu'on l'a trop gâté, et qu'il aurait grand besoin d'apprendre un peu la misère.

— Ah !... Et c'était-il ce que vous lui disiez ce matin, mamzelle Miette ?

— Peut-être bien, monsieur le curieux !...

— Peut-être bien ! répéta Pierre en réfléchissant.

— Ecoute ! reprit la jeune blondine, veux-tu me faire plaisir? Appelle-moi tout bonnement Miette... Je ne suis pas une demoiselle de château.

Pierre était ravi.

— Ah ! je vois mon père ! s'écria joyeusement la fil-

lette. Adieu, Rouget !... Aime mieux ta mère et sois bon !... Adieu !

Sur ces mots, prenant son élan, elle courut à la rencontre de l'honnête Jacques Tégot, un sage en veste de bure, qui, veuf depuis un an, — cherchait femme sans en rien dire à personne.

V

Les deux Miracles.

Après un temps de galop, Georges, dont le poney se ralentit, soupira, rougit, traita mentalement Miette de sotte petite paysanne , se reprit, et finit par former quelques bonnes résolutions. Les dures vérités qu'il venait d'entendre étaient trop réelles pour que, malgré son amour-propre, elles ne l'eussent pas touché.

Sur la route, il rencontra le père Blaizard, vieux paysan qui se lamentait de la perte d'une pièce de bétail, son principal avoir. Au lieu de passer indifférent, Georges s'approcha ; une certaine bienveillance remplaça cette fois sa morgue habituelle, et s'adressant au bonhomme en termes fort convenables, il lui donna sa bourse, à la grande stupéfaction des assistants.

— Sur quelle herbe, Jésus Seigneur ! M. Georges Desnoires a-t-il marché aujourd'hui ?...

En rentrant au logis, il alla embrasser Pierrette, qui faillit pleurer de joie quand il l'eut chargée d'un petit cadeau pour son fils. C'était une veste de chasse presque neuve.

— Rouget, dit-il, gardait ses vaches dans la lande ; son chien a effrayé mon cheval ; il aurait pu me laisser dans l'embarras ; mais au premier mot de Miette, il a

rappelé Tulipan et l'a retenu ensuite avec beaucoup de complaisance. Je ne l'en ai pas remercié, je ne lui ai pas même dit bonjour ; c'est un double tort que je vous prie de réparer, vous sa mère et ma bonne amie.

Pierrette partit sur l'heure pour la ferme aux Meules ; elle était si contente, la pauvre femme, au lieu d'avoir encore quelque grave reproche à faire à son fils, de pouvoir enfin lui témoigner un peu de satisfaction ! Elle ne passa pourtant pas devant le moulin Tégot sans s'y reposer, d'autant plus que Miette lui donnerait tous les détails de la rencontre du matin.

Rouget, en ramenant ses vaches, ne cessait de se répéter les doux conseils de Miette ; il souriait ; sa profonde satisfaction adoucissait la rudesse de ses traits. Aux Meules l'attendait une véritable ovation.

— Morguienne ! mon brave gars, lui dit son maître, c'est donc toi qui as tué le loup ; et tu n'en disais rien encore !...

— Dame ! je pensais qu'on prendrait ça pour une vantarderie et une menterie.

— Mais puisque c'était vrai !

— Personne n'avait rien vu ; mais comment savez-vous la chose ?

Le drapeau de la houlette de Pierre, lambeau de chiffon connu de tous les valets de ferme, avait été retrouvé dans la gorge du loup. On se souvint que la houlette était tordue et sans drapeau depuis la nuit où le loup avait été tué. L'empreinte des sabots du jeune

vacher était restée sur la terre molle du bois, on la mesura. Vingt autres rapprochements valaient des preuves.

— Rouget, dit le maître des Meules, en attendant qu'on te paie la prime, tu souperas ce soir entre ma femme et moi, et je veux qu'on boive un verre de cidre à ta vaillantise. Ah ! si nous en avions le temps, j'enverrais quérir ta mère !...

Elle était sur le seuil, elle avait tout entendu. De douces larmes baignaient ses yeux. Pierre l'aperçut le premier et se jeta dans ses bras.

On mit un couvert de plus.

Vint ensuite le cadeau de Georges. Rouget l'accepta sans montrer trop de répugnance ; il parut même sensible aux bonnes paroles que lui transmettait sa mère.

Une voisine entra pour raconter comme un miracle l'histoire de la vache au père Blaizard...

— On a toujours pensé trop de mal de M. Georges ! dit Pierrette. Il a de qui tenir pour avoir bon cœur ! Monsieur et Madame lui montrent assez l'exemple, pas vrai ?... A-t-on jamais vu brebis être mère d'un loup ?

Personne ne protesta. On ne voulait pas troubler la joie de l'estimable Pierrette.

Le cidre fut débouché, les verres remplis à pleins bords, et la voisine, s'extasiant sur la belle conduite du Rouget, cria encore au miracle.

— Le miracle ! les deux miracles ! pensait le jeune

gars, je sais bien, moi, quel petit ange du bon Dieu les a faits aujourd'hui.

Au château, dans la cuisine, les domestiques s'étonnaient des nouvelles du jour ; mais, au salon, où elles pénétrèrent aussi, les parents de Georges trouvèrent tout simple que leur fils bien-aimé eût fait preuve de bon naturel. Sa mère se hâta de lui donner une bourse deux fois mieux garnie que celle du matin, ce qui diminuait fort le mérite de son œuvre charitable. Son père fit plus sagement en complétant le secours nécessaire au bonhomme Blaizard.

Mais le valet de chiens, Michel, mauvais sournois qui gagnait, bon an mal an, force écus de cent sous à caresser les vices du Noiraud, ne se coucha point sans penser que si M. Georges devenait bon, aimable et généreux, il y perdrait au moins son casuel.

— Il y a quelque chose là-dessous, se dit-il, et j'en saurai le fin du fin.

VI

Tulipan.

Le fusil sur l'épaule, accompagné du valet de chiens qui conduisait la meute, Georges, en élégant costume de chasse, s'en allait à travers bois, de manière à couper la route par laquelle, en revenant de l'école du bourg, Miette regagnait le moulin paternel.

Dans la poche de Michel flottaient quatre belles pièces de vingt francs. A la vérité, dans la carnassière de M. Georges, se trouvait un affreux petit volume, clandestinement acheté à un colporteur, pour une cinquième pièce de vingt francs, par l'ingénieux valet de chiens.

Quand on s'expose à six mois de prison, il est assez naturel qu'on fasse un bénéfice proportionné. A ce compte-là, le colporteur fit encore un marché de dupe.

Mme Desnoires, — on le voit, — avait bien placé la bourse grassement garnie dont elle gratifia M. son fils.

En lisant avidement, la nuit, en relisant à haute voix dans les bois taillis l'exécrable livre auquel le valet de chiens ne manqua pas d'ajouter de grossiers commentaires, Georges ne songeait qu'à Miette, à sa bouche fraîche comme les roses de mai, à ses beaux yeux bleus remplis d'une douceur charmante, à sa taille qui com-

mençait à se dessiner, à ses beaux cheveux blonds, à toutes ses grâces naïves, et surtout à son innocence virginale, dont le livre pervers faisait sentir tout le prix.

Dans la clairière des Caillottes, le jeune chasseur rencontra Rouget, qui se garda bien de le saluer. Ils échangèrent pourtant des regards où se peignaient, d'un côté, le plus impertinent dédain ; de l'autre, l'insolence et la jalousie la plus farouche.

Chassez le naturel, il revient au galop.

Laissez subsister les causes, les effets se reproduiront.

Quelques mots répétés par une enfant pouvaient-ils bien contrebalancer quinze ans de flatteries pour l'un, quinze ans d'humiliations pour l'autre ?

Le lendemain de la journée aux deux miracles, Rouget et Noiraud échangèrent quelques paroles amicales.

Le surlendemain, Miette ayant accepté les bonbons de M. Georges, dont elle offrit une bonne part à Pierre Rouget, Pierre, en rentrant aux Meules, déchira en mille pièces la veste que sa mère lui avait apportée. Déjà le bien que l'on commençait à dire de M. Georges avait rallumé toute sa haine et réveillé en lui le souvenir des propos de la valetaille des Noires.

— Le beau mérite, quand on ne manque de rien, de faire l'aumône !... Les riches sont généreux à bon marché !... De quoi se privent-ils, s'il vous plaît, pour se donner le plaisir de se faire appeler des bienfaiteurs ?

D'où vient leur argent ? du travail du pauvre monde. — Qui laboure, qui cultive, qui se donne du mal ?... — On se tue à la peine pour leur procurer de quoi vivre en gens de loisir (1).

Michel, le valet de chiens, un gaillard qui se connaissait en bons livres, n'avait pas été le dernier à émettre ces triomphants arguments en présence de Pierre Rouget, qui, malgré son jeune âge, comptait déjà parmi les *partageux* du canton. L'ivraie avait germé en terrain excellent.

D'autre part, on ne sait quel vaurien du bourg, ayant surpris le Rouget en conversation avec le Noiraud, n'avait pas manqué d'en faire des gorges chaudes. Les dix écus de prime donnés à Pierre pour avoir tué le

(1) Pierre, selon l'idiome du canton, disait : *gens de lési,* — mais celui qui raconte cette histoire a cru devoir traduire toutes celles des locutions locales qui ne sont qu'une prononciation estropiée. S'il faut éviter de prêter à de simples paysans des expressions trop relevées, à quoi bon surcharger leur dialogue de barbarismes parfois inintelligibles hors de leur paroisse ? Recueillir, respecter, rechercher même, les termes pittoresques, les tours originaux, les figures et les tropes propres aux interlocuteurs, est une sorte de devoir pour l'écrivain.

Rien de plus ridicule, en effet, que de donner à un fort de la halle le langage d'un docteur en droit : mais, sous prétexte de couleur locale, abuser des solécismes, des fautes grammaticales et des élisions qui tronquent les mots les plus simples, est un travers non moins puéril. Du reste, si l'on fait parler en français des acteurs espagnols, arabes, chinois ou seulement provençaux, pourquoi serait-il interdit d'user du même procédé lorsqu'il ne s'agit que de campagnards de l'Anjou, de la Saintonge ou de la Picardie ?

loup lui permirent d'aller au cabaret. Les *partageux* ses camarades, l'y accueillirent par des huées.

—Ton M. Georges, lui dit-on, se gaussait hier chez le curé de ta bataille contre le loup et de tes dix écus.

Pierre n'était pas endurant ; — il se fâcha, porta les premiers coups, se fit rosser et arrêter par la gendarmerie. Il passa quatre jours en prison, paya vingt francs d'amende, en dépensa dix pour racheter des vêtements, car dans la bagarre les siens avaient été mis en lambeaux. Sa mère désolée le gronda sévèrement, son maître le traita de « mauvais chien qui ne vaut pas un coup de fusil, » Miette ne se montra plus à lui quand il ramena ses vaches sur la lande, et pour comble d'ennui, il apprit des garçons du moulin que M. Georges y avait été fort passablement reçu par leur patron en personne.

Le rancunier Rouget était donc fort mal disposé quand, dans la clairière des Caillottes, il vit venir le jeune châtelain. Son premier mouvement fut de tourner le dos et de s'enfoncer dans le bois, mais ses vaches paissaient tranquillement : pourquoi les déranger ?

— Tant pis ! je reste !... fit-il.

Et avec son opiniâtreté des plus mauvais jours, il regarda fixement Georges, qui dit à haute voix :

— Voilà bien le plus insolent ingrat qu'on ait jamais vu !

— Voire ! riposta Pierre. Le Rouget a salué le premier, l'autre fois ; chacun son tour !... J'ai déchiré ta fameuse veste !... Merci !

Georges haussa les épaules. Il avait un fusil, il était accompagné par Michel, sa meute était capable de tenir en respect le farouche Tulipan, mais, eût-il était seul, son orgueil, selon toute apparence, lui eût inspiré les mêmes mots et le même geste. Rouget reprit avec colère :

— Le Noiraud qui se gausse du tueur de loups a dix chiens, un fusil et un valet : c'est apparemment le cas de faire son faraud !...

Georges se retourna vivement. Tulipan grognait, mais la meute, tenue en lesse, flairait le sol. Pierre, appuyé sur sa houlette, ricanait.

— Laissez-le crier, monsieur Georges, nous sommes pressés, dit Michel à demi-voix.

Voyant que Georges cédait à l'avis de son valet, Pierre dit encore :

— Michel mène les chiens blancs et *noirs !...*

Et d'aventure il n'y avait pas un seul chien noir dans la meute.

Pour le coup, Georges arma son fusil et faillit ajuster Rouget ; Michel l'entraîna dans le bois.

— Monsieur, dit-il bientôt, m'est avis que nous ferions aussi bien de rentrer pour aujourd'hui ; le Rouget va se mettre à nos trousses.

— Non !... regarde !... Il prend le chemin des Meules.

— C'est vrai !... Eh bien, allons !

Un quart d'heure plus tard, Miette, son panier sous le bras, quittant le chemin vicinal, prenait le sentier

sous bois qui mène à la grand'lande. Elle venait de dire adieu à ses compagnes d'école, nombreuses au sortir du bourg, mais qui se dispersaient peu à peu. Comme d'ordinaire, elle achevait la route toute seule, en chantant des cantiques, en cueillant des fleurs, parfois en récitant à haute voix ses leçons, presque toujours en sautillant avec l'innocente gaîté de son âge.

Elle entendit un coup de fusil ; elle entendit aboyer la meute qui battait le fourré. A peine y prit-elle garde. Les châtelains, sans doute, chassaient de ce côté-là.

Georges parut, le fusil en bandoulière, et courut à elle. L'enfant sourit :

— Bonne chasse ! dit-elle.

— Merci ! c'est bien ça ! fit Georges, qui essaya de l'embrasser brusquement.

Miette recula effarouchée.

— Vous m'attendiez au passage ! murmura-t-elle.

— Avec la plus tendre impatience, répondit Georges, dont les gestes et les regards enflammés l'épouvantèrent.

— Laissez-moi !... laissez-moi passer !... dit-elle en se débattant.

— Je m'en garderai bien, chère Miette. Attends ! Ecoute...

La fillette jeta un cri perçant qui se confondit avec les aboiements de la meute.

— N'aie donc pas peur !.. disait Georges, qui l'avait prise par le bras.

— Ah! vous me tutoyez encore!... Vous redevenez méchant, vous aussi!... Au secours! au secours!...

Par un effort désespéré, elle se dégagea, eut la présence d'esprit de jeter son panier dans les jambes de Georges, qui trébucha, tomba et se releva en jurant comme un forcené.

Miette s'était réfugiée derrière un arbre. Georges se précipita sur ses pas, priant, menaçant, blasphémant tour à tour. Malgré sa terreur, la petite fille se maintenait auprès du sentier, tournait autour des arbres et se rapprochait ainsi du chemin vicinal. Georges, pour l'empêcher d'y trouver asile, cessa de la poursuivre dans le bois, prit le sentier et courut de manière à lui barrer le chemin. Miette devina qu'il comptait la rejeter dans les taillis, ses cris redoublèrent; elle s'élança du côté où elle entendait la meute, aperçut le valet Michel, l'appela et se crut sauvée.

Michel, qui avait embusqué son jeune maître, était trop madré pour faire semblant d'entendre: il s'éloigna.

Miette, épuisée de fatigue, poussa un dernier cri de détresse; Georges l'atteignait, mais, au même instant, un énorme chien de vacher sauta entre elle et le jeune chasseur.

Si la généreuse Miette n'avait retenu Tulipan, Georges était étranglé sur place. Il en fut quitte pour un pan de sa veste de velours.

Michel accourait d'un côté, Pierre Rouget de l'autre.

— Qu'y a-t-il donc, monsieur Georges ? demanda le valet de chiens.

— Pierre, mon ami, dit Miette, point de querelle ! Ramenez-moi chez mon père.

— Je l'aime mieux que vous, moi ! .. dit seulement le Rouget en brandissant sa houlette. Allez sans crainte, mamz'elle, je vous suis avec Tulipan.

Georges exaspéré voulait lancer sa meute sur Pierre et son chien ; mais Michel, avec une douceur hypocrite, fit voir que la meute courait un lièvre, remercia le Rouget de vouloir bien accompagner « cette petite poltronne de Miette », et dit brutalement à Georges :

— Taisez-vous donc, à la fin, espèce d'imbécile !

A ces mots, le Rouget éclata de rire. Mais Miette, tout en tremblant et sanglotant, s'était remise à courir ; elle ne devait s'arrêter que sur la lande Tégot ; Pierre ne put entendre comment M. Georges répondit à son insolent valet.

L'enfant gâté fut tout d'abord déconcerté au point qu'il en perdit la parole, mais bientôt il rougit et s'emporta :

— Oh ! oh ! fit Michel d'un ton gouailleur, fâchez-vous, je vous le conseille ! Au lieu d'inventer une bonne menterie qui vous innocenterait, je dirai comme Pierre et comme Miette, après quoi nous rirons !... Oui, vous êtes un petit imbécile, monsieur Georges, et je ne m'en dédis point !...

— Encore ! dit Georges en trépignant.

Des larmes de rage roulaient dans ses yeux.

— Parbleu ! fit le valet en bourrant sa pipe. Monsieur commence par se faire insulter par le Rouget, au lieu de lui dire gentiment le bonjour. Fallait le cajoler, ce sauvage, le complimenter d'avoir tué le loup, et ne pas le mettre en méfiance par des manières de tirer dessus. On prend, comme il se dit, plus de mouches avec du miel qu'avec du vinaigre.

— Flatter ce drôle ! interrompit Georges. Je ne suis pas un lâche, moi !

— L'autre est plus fin que vous... Il fait mine de retourner aux Meules, mais prend par la lande et revient nous guetter. Je voulais rentrer au château...

— Tu m'as dit : « Allons ! »

— Passe Miette... Et en place de se faire doux, complaisant, joli cœur, Monsieur commence par l'effrayer. Elle vous souriait, vous tombez sur la pauvre innocente pire qu'une bête sauvage. Ah ! c'est bien la peine d'apprendre le latin ! Fallait causer amicalement, bras dessus, bras dessous, l'amuser, la faire rire. Nous serions revenus demain, après-demain, tous les jours, puis on aurait manqué une fois, pour se faire désirer un brin, et la fois d'après, elle vous aurait embrassé la première...

— Mais, enfin, que faire à présent ?

— Nous voici donc raisonnable, à la bonne heure ! Causons sensément et ne nous fâchons plus.

Avant de rentrer au château, le livre que Georges portait dans sa carnassière fut brûlé par précaution ; une fable voisine de la vérité, rejetant tous les torts

sur la sauvagerie de Miette et la méchanceté du Rouget, était parfaitement convenue ; enfin, Michel, par mille biais odieux, avait su flatter les mauvais penchants de Georges, tantôt en disant que Miette n'était pas la seule fillette du canton, tantôt en promettant d'amadouer Miette elle-même.

Et pourtant, une fois seul, Georges, au souvenir des injures de Rouget et de Michel, sentit son cœur se gonfler. Les rudes leçons qu'il venait de recevoir le bouleversaient. Peu s'en fallut que, cédant à un bon mouvement, il n'avouât toutes ses fautes à Pierrette pour la charger encore de les réparer. Mais le meunier Tégot étant venu porter plainte contre lui, avait été fort mal reçu par M. et Mme Desnoires.

— Votre petite fille est une sotte. Georges n'a été que trop aimable pour elle. Nous sommes parfaitement informés. Quoi ! notre excellent fils a failli être dévoré par la bête féroce de Rouget, et c'est vous qui nous portez plainte !

— Très-bien ! fit le meunier, ma fille est sauvée et je veille sur elle. Quant à votre M. Georges, c'est un mauvais gars de la pire espèce, et par votre faute...

— Père Tégot, assez, s'il vous plaît !...

— Pardon ! monsieur et madame, vous voulez être aveugles : eh bien, moi, je vous plains de tout mon cœur... adieu !...

Jamais Georges ne fut plus choyé ni plus caressé que ce soir-là. Michel, pour les prétendus services qu'il lui avait rendus, reçut cinq écus de gratification. Il fut

décidé, avec l'assentiment de Pierrette, que Rouget serait envoyé en apprentissage à la ville, et enfin qu'on achèterait à tout prix le féroce Tulipan pour avoir le droit de le tuer, — toutes choses qui furent faites avant la fin de la semaine.

Le pauvre boule-dogue paya pour tous. Michel lui envoya froidement deux balles dans la tête. Son dernier gémissement fit pleurer Pierre Rouget, qui prenait en ce moment congé de sa mère.

— Vous êtes au service de bourreaux, vous! dit-il ensuite avec fureur. Ce chien qu'on me tue valait mieux que tous vos Desnoires ensemble !

— Va-t'en, ingrat!... Va-t'en ! s'écria Pierrette indignée, tu ne seras jamais qu'un sans cœur !

Plus affligé de la mort de son chien que des violents reproches de sa mère, Rouget prit le chemin de Castelyves, mais ce ne fut point sans passer par le moulin au père Tégot.

VII

La houlette du vacher.

— Eh bien ! mon gars, dit le meunier à Pierre Rouget, comment t'es-tu séparé de ton excellente mère ?

— Mal !... très mal !... je ne m'en cache point.

— Tant pis ! murmura Miette d'un ton douloureux.

— Est-ce ma faute à moi ? Vous m'aviez calmé, j'allais tout plein de bonnes intentions, à preuve que, voyant de loin M. Georges, j'ai fait exprès un détour pour ne pas le rencontrer. Après, j'ai salué en passant Monsieur et Madame. Ma mère étendait du linge, je m'approche et je l'embrasse de tout cœur. Rapport à vos bonnes paroles, père Tégot, et à celles de votre fillette, j'avais repris courage. Je me résignais à partir, quoiqu'on me chasse injustement, pour avoir fait du bien : mais Miette et vous, père Tégot, vous me tournez comme vous voulez. Je disais donc à ma mère de venir vous voir et de ne pas tout croire aux menteries de ce brigand de Michel. Elle me répond bonnement qu'elle a plaisir à m'entendre, elle m'encourageait aussi, et je vous assure que je n'avais pas ce qui s'appelle ombre de méchanceté dans la tête...

— Mais enfin, qu'est-il donc arrivé ?

— Ah ! père Tégot ! reprit Pierre Rouget avec vio-

lence, c'est une abomination ! J'entends aboyer ; je reconnais la voix de Tulipan, je me retourne : de l'autre côté de la douve, Michel le fusillait.

— Pauvre Tulipan ! dit Miette tout émue.

— La malheureuse bête me sentait par là ; elle a tourné l'œil de mon côté ; dame ! ça m'a fait parler dur... Et ma mère m'a chassé... Voilà !

Le meunier secoua la tête en soupirant.

— J'ai mis dans ma caboche, Rouget, de ne jamais te gronder quand tu ferais mal, et de te faire compliment toutes les fois que tu ferais bien !... Mais, veux-tu un bon conseil ?

— Toujours ! toujours !...

— Charge-nous, Miette et moi, de dire à ta mère que tu as repentance de l'avoir mise en colère et que tu pars bien au regret, l'aimant toujours comme un bon fils.

— Hum ! fit le gars.

— Tu ne réponds pas, Rouget ? dit Miette de sa voix la plus douce.

— Pardonnez-moi, murmura Pierre, mais je ne veux pas vous faire mentir ; je suis franc, moi ; je n'ai pas coutume de dire ce que je ne pense pas...

— Tu as ce mérite, mon ami, dit le meunier, et je t'en ai loué plusieurs fois. Eh bien ! tu nous as dit, ce matin même, que tu aimais ta mère...

— C'est vrai, je l'aime, — à ma façon, pas autant qu'il faudrait, pour être comme vous voudriez, — pas autant que si elle n'aimait pas son *Noiraud* et ses maî-

res... mais ils m'ont tué Tulipan, et j'avais raison l'être en colère ; oui, j'avais raison...

— Possible ! dit gravement Jacques Tégot, et pourant on a toujours tort de faire peine à sa mère et de nal la quitter. Est-ce sa faute, à elle, si l'on a tué ton hien ? Est-ce sa faute, si, ne sachant pas bien la véité, elle te croit injuste ? Tu convenais de bonne foi, vant-hier, que sa reconnaissance pour ses maîtres est n beau sentiment tout à son éloge. Rouget, mon fils, u es meilleur que tu ne le crois toi-même.

— Entends-tu, Rouget ? ajouta Miette.

Le gars tressaillit et la remercia du regard.

— J'ai dit en face, moi Tégot, poursuivit le meunier, M. et à Mme Desnoires, qu'ils sont des aveugles et es auteurs de la méchanceté de M. Georges. Malgré a, je les estime, je les aime, je ne m'en prends pas à ux de tout ce qui s'est passé, car un aveugle, mon ars, porte son excuse avec lui... On leur a fait croire ue ton chien était quasiment enragé et que ce serait n bien d'en délivrer le canton ; ils ont payé pour ça...

— Mauvais coquin de Michel ! dit Pierre Rouget.

— Oh ! celui-là, je te l'abandonne, mais ta mère, ta auvre mère... Voyons, que lui dirons-nous de ta part?

— Vous lui direz, père Tégot, vous lui direz que je aime toujours, que je ne suis pas un sans cœur, et ue j'ai regret à lui avoir fait du chagrin, aujourd'hui, ier, n'importe quand...

— A la bonne heure ! s'écria Miette avec joie.

— Tenez ! mamzelle, dit alors Pierre Rouget en lui

offrant la houlette, je pars pour la ville, bien triste, puisque je ne vous verrai plus. Gardez, s'il vous plaît, ce pauvre bâton en souvenir de moi. Il a pour drapeau un morceau de velours qui vous rappellera un ami. Adieu !

Miette, en acceptant la houlette, dit merci d'une voix douce et triste.

Rouget fit vivement quelques pas pour sortir, Tégot lui prit la main.

— Il ne tient qu'à lui d'être bon, dit-il. Tu n'es pas *sans cœur,* ça se voit bien.

La vive émotion peinte sur les traits de Pierre gagnait la sensible Miette.

— Tu as du bon sens et de l'esprit, poursuivit le meunier. Mais tous les grains ne se meulent pas de même ; toutes les terres ne sont point pareilles ; autant de sortes de bétail, autant de pâtures ; autant de semences, autant de cultures diverses ; faut de la pluie au blé noir et du soleil à la vigne. Le Noiraud a été mal éduqué, toi aussi. Il a voulu nous faire grand tort ; toi, tu nous as rendu grand service. Ta mère est une bonne femme que j'aime comme il faut ; raison de plus pour que je te porte intérêt. Crois-moi donc, mon fils, tourne au bien. Souviens-toi des leçons de M. le curé, au catéchisme, et des commandements de Dieu ; c'est la vraie vérité comme tu y as goût, et oublie les méchantes idées des *partageux.* Si j'ai fini par être maître de ce moulin, c'est que mon grand-père, mon père et moi, nous avons travaillé sans paix ni cesse. Mon grand-

père est entré ici comme valet ; mon père payait une redevance de soixant · écus ; moi, je suis patron, et sur mon bien.

Tout le monde n'a pas un moulin, trois bons journaux de terre, quatre bœufs, autant de vaches, un cheval, un bidet et une maisonnette couverte en ardoises. Dame ! je suis quasiment un richard, moi !... Eh bien, serait-il juste qu'on ôtât mon moulin et le reste à ma fille Miette, pour en partager la valeur entre les premiers venus ?

— Non ! ça ne serait pas juste.

— Eh bien ! mon petit, tu as trop de bon sens pour ne pas voir, clair comme soleil, qu'il faut respecter les châteaux tout autant que les moulins.

— Pourtant ceux du château n'ont pas gagné ce qu'ils ont à force de travailler.

— Sottise des *partageux*, Pierre. On n'a ce qu'on a que de trois manières : en héritant, en volant, ou en travaillant ; pas vrai ?...

— D'accord.

— Bon ! puisque tu trouves juste que Miette ait un jour mon bien, tu es pour que l'avoir des parents profite aux enfants, et tu n'aurais rien à redire, quand même après ma mort Miette affermerait ou vendrait tout, pour vivre après, même sans travailler, car, au fond, vois-tu, il y aurait toujours notre travail à nous autres. Sans compter, Pierre, que faute de travail le bien s'en va peu à peu comme il est venu, pour s'en retourner aux vrais travailleurs, — à preuve que, dans

les temps d'autrefois, avant mon grand-père, les Blaizard étaient les plus riches paysans de la paroisse, mais la fainéantise les a ruinés, de sorte que le bonhomme d'aujourd'hui est dans la misère.

— C'est pourtant un bon paysan, lui, objecta Pierre Rouget.

— Je ne dis pas non!... je dis seulement qu'il a hérité la pauvreté par la faute de ses parents, comme Miette héritera ce moulin parce que mon grand-père, mon père et moi, nous avons travaillé dur. Voyons, faut-il m'ôter mon bien pour le donner au bonhomme Blaizard?

— Je n'ai pas dit ça, répondit Pierre.

— Eh bien, je continue. Pour ce qui est des voleurs, mon garçon, il y a deux justices : celle de la loi qui n'y voit pas toujours bien clair, mais qui est tout de même bonne et utile; celle du bon Dieu, qui n'est jamais borgne ni aveugle. Laissons faire la loi, laissons faire le bon Dieu, et n'ayons aucun goût aux biens mal acquis; ça finit toujours par porter malheur.

Pierre baissa les yeux, car il avait à se reprocher des maraudages sans nombre. A la vérité, le garde-champêtre l'ayant vingt fois surpris en flagrant délit, il était bien forcé de s'avouer que Jacques Tégot avait complétement raison.

Le meunier n'eut garde d'insister et poursuivit :

— Reste donc le travail, Pierre, et j'aurai fini mon sermon sur les *partageux.*

— Oh! parlez, parlez à votre aise, père Tégot. Je

ne suis pas si pressé de vous quitter, dit le Rouget en soupirant.

— Mettons donc que Miette ait un mari vaillant, honnête, laborieux, qui, de tête et de corps, travaille courageusement et qui gagne gros par la permission du bon Dieu ; — mettons qu'après vienne un fils ou un gendre qui gagne plus gros encore, et qu'à la fin des fins les enfants des petits-enfants, quand ça serait dans trois cents années, se bâtissent un château. Je te dis, Rouget, mon cher garçon, que ce château serait à eux aussi sûrement que ce moulin-ci est à nous et que le château des Noires est à Monsieur et à Madame.

Pierre regarda tendrement Miette, puis il mit la main sur ses yeux ; il sanglotait, mais aussi pourquoi Jacques Tégot avait-il tant parlé de maris et de gendres ?

— Merci ! merci ! dit le gars avec effort en reprenant son paquet de hardes. Vous avez raison ! Tenez, mon ancien, je vous aime comme mon père, et vous, Miette, comme une sœur !

— Embrassons-nous donc ! fit le meunier.

Pierre se jeta dans ses bras.

Miette courut ensuite à lui :

— J'aurai bien soin de ta houlette, va !... lui dit-elle. Au revoir, frère Rouget !

— Eh bien !... eh bien ! dit le meunier.

La fillette reçut et donna deux bons gros baisers.

— En route ! maintenant ! bon voyage !... et va de bon cœur ! s'écria le père Tégot.

De bon cœur il allait à travers la lande ; de bon

cœur il allait sous les bois des Caillottes, et puis sur le chemin vicinal qui conduit à Castelyves. De bon cœur il allait, le méchant gars exécré dans tout le canton, il chantait, il riait, il pleurait et chantait encore.

— Du courage au travail, soyez calme , père Tégot, j'en aurai !... Oh ! le brave homme qui ne veut pas me gronder, moi ! Il gronde pourtant sa Miette... Pourquoi ça ? — Miette, Miette, ma houlette à drapeau de velours te parlera du pauvre Rouget !...

Et vive ma houlette,
Lan la !
Et vive ma Miette,
Lan la !
Et vive sa houlette !...

Il gambadait, il sautait, il courait, et parfois encore de douces larmes remontèrent à ses yeux.

— Nom d'un bonhomme, fit le maréchal-ferrant à qui on l'adressait, tu n'as pas l'air si méchant qu'on me l'écrit, mais je ne me fie, moi, aux écrits, aux paroles, ni à la mine : c'est à l'ouvrage qu'on me contente !

— Je n'y fauterai point, s'il plaît à Dieu ! répondit le Rouget.

VIII

D'une pierre deux coups.

Tulipan fut vengé, moins de quinze jours après l'entrée en apprentissage de Pierre chez le maréchal-ferrant ; Tulipan fut vengé, car Michel, le valet de chiens, avait été non-seulement chassé du château, mais encore expulsé de la commune, sous peine d'être livré à la justice.

Un grave scandale en était cause. Puisque Miette, gardée à vue par son père et les gens du moulin, devenait inabordable, ce qui rendait Georges de moins en moins généreux, il avait bien fallu combiner une autre intrigue, dont le dénouement fut un cri général d'indignation.

Georges, roué de coups par un père furieux, revint au château plus mort que vif. Un odieux mensonge combiné par Michel ne servit de rien, car le brigadier de gendarmerie, le maire et le curé s'en mêlèrent.

Déjà Pierrette, douloureusement convaincue par le meunier Tégot, avait cru devoir dénoncer Michel comme le corrupteur de M. Georges.

Déjà certains autres bruits fâcheux étaient parvenus

aux oreilles des châtelains qui refusaient d'y croire. Mais cette fois M. Desnoires fut bien obligé d'ouvrir les yeux. Pour étouffer l'affaire, il fallut prier, supplier, faire accepter à titre d'indemnité une somme énorme aux parents de la jeune fille, nommée Zélie, et promettre d'éloigner Georges qui, du reste, n'était plus en sûreté dans la commune.

Quoique les vacances ne fussent pas terminées, Georges fut condamné à partir dès le lendemain pour Paris, où il serait placé comme interne dans un lycée jusqu'à la fin de ses études.

Michel s'esquiva sous un déguisement, non sans chercher le moyen de se venger de Georges, qui, n'ayant pas su mentir avec assez d'impudence, l'avait abandonné lâchement en l'accusant d'être le seul auteur du mal.

— Si tu avais été droit, bon et honnête, pensait le valet, est-ce que j'aurais été assez sot pour te dire la moitié d'une mauvaise parole ? On hurle avec les loups ! J'ai trouvé un fruit pourri, j'en ai tiré ce que j'ai pu. J'ai trouvé une bête venimeuse, et on m'accuse de lui avoir donné son venin ! J'irai à Paris, moi aussi ; nous nous y retrouverons peut-être bien, monsieur Georges ! Et vous y aurez encore besoin de moi, j'espère, car ici je menais les chiens, et là-bas je servirai les loups ! Mais, en attendant, vous m'avez trahi, et je rirais bien, si je pouvais, avant d'en finir, vous donner encore un peu d'agrément... à vous et à ce polisson de Rouget que je vais lâcher à vos trousses.

Excellent moyen de faire d'un pavé deux mauvais coups.

Michel alla droit à l'atelier de Rouget, dont le patron, à sa grande surprise, n'avait qu'à se louer. Sous prétexte de lui donner des nouvelles de sa mère, de sa marraine Jeanneton et de Miette Tégot, il l'emmena au cabaret.

Pierre, qui détestait Michel, se tint d'abord sur la défiance, mais le valet avait le double de son âge, il était plein d'astuce et connaissait à fond tous les griefs du Rouget à son égard : « Placé au service de M. Georges, pouvait-il lui désobéir en face ? il avait assez de chagrin d'avoir eu pour maître un drôle pareil !... »

— Pauvre Tulipan ! quand M. Desnoires m'a ordonné de le tuer, j'aurais voulu que mes balles se fussent logées dans la tête de son chien de fils. La fois du bois des Caillottes, je veillais sur Miette, et même sans vous, mon brave Pierre, elle ne risquait rien, la malheureuse enfant !...

— Pourquoi malheureuse ? interrompit Rouget.

— Vous ne le saurez que trop tôt, mon cher ami ! La première fois, si j'avais accusé M. Georges du moindre mal, j'aurais perdu ma place, comme, du reste, je viens de la perdre, pour être accouru aux cris de la pauvre Miette et avoir tout dénoncé au brigadier de gendarmerie.

Pierre rugit comme un lion blessé. Michel ne changeant qu'un nom, celui de Zélie, — et qu'un rôle, — le

sien, — racontait les faits trop récents encore pour qu'on les connût à la ville.

— Oh ! le misérable ! disait Pierre ivre de fureur, je le tuerai !... Où le trouver ?... Est-il encore là-bas ?...

— Oui et non, il en part demain matin.

— Pour aller en prison ?

— Bah ! on a tant d'argent que l'affaire n'aura pas de suites...

— Oh !... elle en aura, j'en réponds... S'il n'y a pas de justice, je suis là... moi, et Miette sera vengée !....

On but de l'eau de vie et l'on se sépara en se donnant force poignées de mains.

Michel alla coucher à l'auberge voisine du chemin de fer, et s'y endormit bercé du doux espoir que Pierre se ferait jeter dans une maison de correction pour avoir estropié M. Georges Desnoires.

Pierre ne dormit point. — Avant le jour, il était embusqué sur le chemin qui conduit du château à la gare de Castelyves.

IX

Tentative de meurtre.

On avait attelé avant le jour, de crainte que les gens de la paroisse ne fissent un mauvais parti à Georges qui, accompagné de son précepteur, devait se rendre au chemin de fer. Le coupable enfant voulut aller dire adieu à sa mère ; M. Desnoires l'en empêcha.

— Votre mère est gravement malade, monsieur ! si elle meurt, c'est vous qui l'aurez tuée.

— Mais, mon père ! dit Georges en se jetant à genoux, je suis prêt à tout faire pour réparer mes torts. Avec votre permission, je promets d'épouser Zélie...

— Autre sottise !... Eussiez-vous l'âge convenable, sachez d'abord que ses parents vous méprisent trop pour supporter la pensée de l'unir jamais à un mauvais sujet tel que vous. Avec un inflexible bon sens, ils ne veulent point transformer, pour leur fille, en un malheur de tous les instants, l'apparente réparation de son déshonneur. Au prix d'une partie de notre fortune, nous vous avons préservé d'être jeté en prison, comme vous le méritiez... Partez ! et qu'à l'avenir votre conduite soit exemplaire.

— Pardonnez-moi, mon père ! dit Georges en se

tordant les mains, croyez à mon repentir... Ne suis-je donc point assez puni d'avoir encouru votre colère ?

— Assez puni, vous ! je ne sais, monsieur, si vous pourrez jamais l'être assez !... Depuis votre naissance, nous vous avons comblé de bienfaits, nous ne vous avons donné que de bons conseils et de bons exemples, nous vous avons entouré des soins les plus tendres ; nous croyions vous avoir inspiré l'horreur du vice, et vous débutez dans la vie par un crime !... Orgueilleux, hypocrite, menteur, libertin, cruel, vous n'avez pas eu pitié de la pauvre Zélie qui est mourante, elle aussi !... Je serai sans pitié pour vous !... Relevez-vous donc, partez ! vous dis-je... vous me faites honte !... vous me faites mal !...

Un geste impérieux fut la conclusion de ce discours. Georges, bouleversé, obéit.

Quand la légère voiture qui l'emportait fut au bout de l'avenue, M. Desnoires dit, avec l'accent du désespoir :

— C'est ma faute !... Je l'ai trop gâté !... J'étais aveugle... Je suis le premier coupable !

Cet aveu acheva de le briser ; il se sentit défaillir ; on dut le mettre au lit.

Mme Desnoires, qui n'avait cessé de pleurer, se leva, essuya ses larmes et envoya chercher le médecin.

Le repentir de Georges était profond et sincère. Pénétré de la gravité de ses fautes, alarmé de l'état de sa mère et de celui de Zélie, consterné, abattu, il ne formait que de louables projets de réparation. Le peu

de mots qu'il dit à son précepteur témoignait de ce dessein, mais le pédagogue, machine à participes et à que retranchés, avait reçu pour sa part une semonce sévère, pronostic certain d'un congé définitif.

Une fois à Paris, puisque Eeorges y serait mis en toute pension, ses services deviendraient inutiles. Se sentant ainsi à la veille d'être remercié, il n'était guère disposé à raffermir Georges dans ses bonnes intentions par des conseils auxquels on aurait pu sans crainte mêler quelques consolations prudentes :

— Monsieur, répondit-il d'un ton sec, c'est par votre conduite, non par de vaines paroles, qu'il faut obtenir le pardon.

Georges garda le silence. Il pleurait amèrement.

Loin de chercher à se faire illusion, il s'accusait avec une juste fierté, cette fois, de s'être laissé endoctriner par un grossier valet. Il ne songea pas à s'en prendre aux faiblesses de ses parents ! Il acceptait dans toute leur étendue les reproches paternels sans essayer de s'excuser à ses propres yeux.

— Ma mère, ma bonne mère se meurt par ma faute ! Et Zélie, la confiante enfant, est en danger aussi !... J'ai fait le malheur de sa vie entière ! Je mérite, maintenant, le mépris des derniers de ceux que j'avais l'orgueil de dédaigner. Je suis digne de châtiments terribles, et, j'en conviens, mon noble père, vous me traitez encore avec trop de bonté !

Georges murmurait sans cesse le nom de Zélie. Un remords cruel le torturait. Comment parvenir à recon-

quérir l'amour de ses parents, l'estime des gens du pays ? — Il se détestait lui-même, il aurait voulu mourir.

A une demi-lieue de la ville, cinq minutes après le lever du soleil, un jeune et vigoureux garçon sauta d'un fossé sur la bride du cheval, au risque de se faire broyer.

— Noiraud ! je sais tout ! dit-il. Prends garde à toi ! Le précepteur qui conduisait cria gare et fouetta la bête. Pierre ne lâcha point ; il vociférait. Le cheval effrayé se cabra. Le précepteur sauta précipitamment à terre. Pierre, en même temps, escaladait le tilbury.

Georges, menacé, avait instinctivement saisi le fouet, et, frappant le premier, il en sangla un coup violent à travers la figure du Rouget. Celui-ci le prit à la gorge. La voiture versa.

Ils roulèrent ensemble dans le fossé, où leur lutte continua d'une manière horrible.

— A mort, le scélérat ! à mort !... hurlait Pierre à qui Georges opposait une énergique résistance.

S'il était encore délicat, il n'était pas sans force. Un savant médecin, consulté à Paris, avait ordonné les exercices corporels, la gymnastique, l'équitation, l'escrime. A ce régime, Georges, dont la constitution première était excellente, s'était développé d'une manière fort remarquable. En outre, il était souple et adroit.

Le Rouget exaspéré ne tarda pas cependant à reprendre le dessus, le terrassa, lui mit le genou sur la poitrine et levant sur sa tête un énorme caillou :

— Je vas te tuer... pour venger Miette !

— Mais, malheureux ! s'écria le précepteur en retenant le bras du Rouget, vous ne savez ce que vous dites. Votre Miette est telle que vous l'avez laissée !...

— Vrai ? fit Pierre avec une expression de joie ; mais vous mentez peut-être, vous ?...

— Il ne ment pas ! murmura Georges.

Quoique le précepteur fût dans toute la force de l'âge, il se garda bien de prolonger la rixe.

— Pierre, dit-il, je vous jure sur l'honneur et devant Dieu que Miette n'a pas été outragée.

Le Rouget se releva en criant « Merci ! » puis il réfléchit un instant, parut consterné, et avec l'accent d'une douleur profonde :

— Pardon ! monsieur Georges ! dit-il, pardon !... Michel m'avait trompé !...J'ai tort !... je suis bien coupable!

Georges, la figure en sang, était soutenu par son précepteur :

— Je n'ai fait aucun mal à Miette ! dit-il avec une douceur étrange, mais j'ai mérité ce qui m'arrive ; tu aurais bien fait de me tuer !.. Le coupable, c'est moi ! c'est encore moi !... Et je te pardonne de tout mon cœur.

Cependant, attirés par les premiers cris du précepteur, les paysans du champ voisin avaient tout vu ; ils acouraient en criant : « A l'assassin! »

— Arrêtez-le ! dit le précepteur.

— Non ! non ! s'écria Georges, ne le touchez pas !

— Merci ! monsieur ! dit le Rouget en prenant la fuite.

L'état de Georges, ses cris, ses gestes, la nécessité de relever le cheval et le tilbury, enfin le médiocre désir de s'exposer à de mauvais coups, furent autant de causes qui retinrent les paysans ; mais le précepteur, les prenant à témoin de la tentative de meurtre, voulut qu'ils vinssent à la ville faire leur déposition.

Le domestique à cheval qui allait chercher le médecin rencontra Pierre, le reconnut, remarqua le désordre de son costume, supposa qu'il venait de faire quelque mauvais coup, et devina qu'il se rendait au moulin Tégot, car il s'engageait dans le chemin des Garennes,— chemin creux peu fréquenté qui ne mène guère qu'à la grande lande.

Entre Castelyves et le château Desnoires, le pays, fertile et boisé sur la droite de la route, est au contraire misérable sur la gauche. Après un kilomètre de terres incultes s'étend un vaste marécage, dangereux et malsain, où il a fallu ébaucher une chaussée avec de grosses pierres qui disparaissent trop souvent dans les vases Viennent ensuite les Garennes proprement dites, quartier rocailleux où ne poussent guère que des bruyères.

Au temps de la floraison, un admirable tapis de pourpre nuancé de rose et de violet se déroule au flanc des escarpements abruptes que couronne la silencieuse forêt des Moines. Enfin, après deux lieues en forêt on débouche sur la grande lande, à l'extrémité de laquelle on aperçoit le moulin à vent des Tégot.

Alors on a d'un côté le bois des Caillottes, puis les

terres Noires, qui donnent leur nom au château, et par delà, le bourg d'où part la route de Saint-Maurin; de l'autre côté les terres Blanches, qui dépendent de la commune limitrophe, et devant soi le ravin ombreux où se cache le hameau des Meules.

En voyant Pierre préférer au vicinal le pittoresque et difficile chemin de Garennes, le domestique devinait à coup sûr. A cinq minutes de là, il rencontra le tilbury.

— Dieu ! s'écria-t-il, M. Georges blessé... par le Rouget, je parie ?

— Oui, fit le précepteur. Ce détestable drôle nous guettait au passage.

— Ne parlez de rien à mes parents, dit Georges : je partirai pour Paris quand même.

— Vous ferez bien, M. Georges !... se permit de dire le valet d'un ton qui augmenta la confusion du jeune châtelain. Mais comment diable le Rouget savait-il déjà l'histoire ?

— C'est Michel qui a causé notre aventure, répondit le précepteur. Il lui a fait croire que Miette Tégot était exactement dans la situation de Zélie...

— Farceur de Michel ! s'écria le domestique. Comme il s'entend à mentir ! Au fait, n'importe qui l'aurait cru, car, si Miette a échappé, c'est que le père Tégot s'entend, comme on dit, à garder ses poules...

— Taisez-vous donc, bavard ! interrompit le précepteur avec un effroi très réel.

Les paysans assemblés autour du tilbury écoutaient

de toutes leurs oreilles. Fort étonnés déjà de l'indulgence du jeune monsieur envers son agresseur, ils se montraient curieux d'explications que le précepteur redoutait à bon droit.

Georges, cloué au pilori par les propos naïvement insolents de son valet, n'osait rompre le silence.

— Mais où alliez-vous donc ? demanda le précepteur.

— Chercher le médecin.

— Pour madame ?

— Non ; pour monsieur, qui vient d'avoir un coup de sang.

— Mon père !... mon père aussi est malade ! s'écria Georges avec douleur. Ecoutez !... Je vous défends expressément de dire que je suis blessé. Mais tenez !... Voici de l'argent... Vous m'enverrez par dépêche télégraphique des nouvelles de mon père et de ma mère... Et maintenant, piquez des deux ! courez donc chez le médecin !

Le domestique obéit. Georges désespéré gémissait et pleurait. Le précepteur conduisait au pas le tilbury escorté par les paysans, qui se perdaient en suppositions malveillantes.

Deux heures plus tard, le valet Michel, en prenant place dans un wagon de troisième classe, eut la satisfaction de voir que son stratagème avait eu plein succès. Devant lui passait M. Georges, la face couverte de bandeaux, s'appuyant au bras de son précepteur et ne marchant qu'à grand'peine, tant il était contusionné !

L'aigre sifflet retentit... le train fit route.

A l'entrée du moulin de maître Tégot tombait exté-
ιué de fatigue, haletant, la figure et les mains ensan-
glantées, les vêtements déchirés et souillés de boue,
e malheureux Pierre Rouget, qui n'avait cessé de
ourir depuis sa tentative de meurtre.

Miette jeta un cri douloureux.

Jacques Tégot et les valets du moulin accouraient,
Pierre regarda Miette, sourit, dit avec l'accent de la
oie : — « Bien ! ils n'ont pas menti ! » et puis perdit
complètement connaissance.

X

L'arrestation.

— Je t'ai dit, Rouget, mon garçon, que je ne te gronderai jamais ; je suis têtu, moi, comme un paysan, fils et petit-fils de paysans, et je ne te gronderai pas, parce que je me suis juré de ne pas te gronder. Tu m'en prierais à genoux que je te refuserais, vu qu'assez d'autres t'ont bougonné, agacé, battu et puni depuis que tu es au monde. Quand même tu aurais eu le malheur de tuer le Noiraud, je ne te gronderais pas ; je te plaindrais et je tâcherais de te consoler, ayant dans mon idée de te prendre par la douceur.

Ainsi parlait le meunier Tégot à Pierre Rouget qui, revenu de son évanouissement, s'était confessé à lui de tous ses torts avec une touchante sincérité. Miette, par les ordres de son père, était sortie de la chambre ; un garçon du moulin courait au château à la recherche de Pierrette.

— Pierre Tégot, vous êtes trop bon pour moi, murmurait le gars ému jusqu'aux larmes.

— A quoi bon te gronder ? poursuivit Jacques Tégot : ne sais-tu pas qu'il y a dans les commandements de Dieu : « Homicide point ne seras ? » Ne sais-tu pas qu'il y a dans l'Evangile : « Tu ne rendras pas le mal

pour le mal, mais à contre pour le mal tu rendras du bien ? » Il y a dans le simple bon sens : « Tu ne t'en ieras pas à la parole du premier venu, » et si ce premier venu est un mauvais homme tel que Michel e valet de chiens, le bon sens dit plus fort de se méfier le lui. Tu sais tout ça aussi bien que moi, pardienne ! nais le diable est malin ! Quand on a la tête montée et a rage dans le cœur contre un méchant qui n'est pas ouni, le diable se sert du sentiment de la justice pour ous affoler. Tu étais à moitié fou, ce matin, après ta uit de colère rouge.

— Père Tégot, dit Pierre, vous me dites des paroles e bénédiction comme un saint du paradis.

— Je ne suis pas un saint, mon pauvre Rouget, mais e n'ai plus quinze à seize ans comme toi, et j'ai eu le emps d'apprendre à mes dépens qu'il faut savoir éfléchir. Crois-tu donc, par exemple, que je n'aie pas té tenté, moi aussi, de chasser à l'affût M. Georges, Michel particulièrement ?

— Vous, père Tégot ?

— Moi, mon gars... Le premier mouvement est pour vengeance ; après, on se résigne à ne pas se faire stice ; et après...

— Eh bien ?

— Au fait, j'ai fait de mon mieux dans l'intérêt de Georges en allant avertir ses parents qu'ils étaient urds et aveugles !...

— Dans l'intérêt de M. Georges ! répéta Pierre upéfait.

— Il faut rendre le bien pour le mal, reprit l meunier ; et, j'en suis sûr, mon garçon, tu y viendras quelque jour, avec ton bon cœur !... Mais j'ai vu de vins de premier choix tourner au vinaigre. Croyant un grand mal, tu as voulu rendre mal pour mal ; et dame ! quand je pense que c'était pour venger m Miette, moi, son père, malgré tout je suis quasimen forcé de te dire « merci ! »

— Père Tégot, dit Pierre avec effort, voulez-vou donc qu'à vous entendre j'étouffe d'amitié pou vous ?

— Non ! fit le meunier en souriant, ce serait un bri de trop, mais il faut te conter maintenant ce qui s'es passé ici depuis que tu es en apprentissage à la ville Tu verras que Michel n'a pas tant menti que tu l crois.

Le meunier achevait son récit quand Miette entr précipitamment :

— Mon père, je vois la mère Pierrette qui vient ave un gros paquet à la main.

— Notre garçon l'aura rencontrée en route, et si ell porte un gros paquet, c'est que ses maîtres l'auron renvoyée.

— A cause de moi, ô mon Dieu ! dit Pierre ave amertume.

— Du calme, mon fils ! tant que Jacques Tégot ser de ce monde, ta mère ne manquera de rien et je réponds qu'elle sera mieux chez moi qu'au châtea Desnoires.

Le meunier, à ces mots, sortit pour aller au-devant de la veuve, mille fois plus irritée contre son coupable fils qu'affligée de la perte de sa place.

Miette, restée seule avec Pierre, trempa un linge fin dans de l'eau fraîche, baigna fraternellement sa figure sillonnée de coups de cravache, et, lui montrant la houlette à drapeau de velours, dit avec tendresse :

— N'aie pas trop peur, Rouget, ta mère m'aime bien : je vas la prier de te pardonner pour l'amour de moi.

Mais, quand Pierrette entra, elle n'était plus en colère. Malgré l'action criminelle de son fils, elle lui ouvrit les bras. Tégot l'avait voulu et il avait réussi, en plaidant non-seulement la cause de Pierre, mais encore celle de Georges, dont il fit valoir le repentir.

— Si ses parents, dit-il, l'avaient moins gâté, il serait meilleur ; et vous, Pierrette, si vous étiez un peu moins sévère, vous auriez un fils excellent.

Pierre fut plus profondément touché par l'indulgence inespérée de sa mère qu'il ne l'eût été par les plus violents reproches.

On le vit s'accuser lui-même, demander cent fois un pardon obtenu déjà, maudire son erreur, déclarer que Georges s'était comporté généreusement à son égard, et, embrassant sa mère avec transport, donner à la pauvre femme plus de joies et de consolations qu'elle n'en avait jamais reçues.

Pierrette et son fils remerciaient et bénissaient le père Tégot. Miette semblait ravie.

— Patron ! les gendarmes ! crièrent les garçons du moulin.

— Je les attendais.

Pierre fronça les sourcils, sa nature farouche reprenait le dessus. Pierrette le serrait dans ses bras avec effroi. Miette tremblait aussi.

— Pas de résistance, pas de colère, mon garçon ! dit le meunier. Apprends à respecter la justice, toi qui as le cœur droit et juste. Tu sais bien que tu mérites d'être puni. Tu nous l'as dit toi-même avec ta franchise ordinaire.

— Oui, c'est vrai, je l'ai dit.

— Du calme donc, mon cher enfant. Ces gendarmes sont bien obligés de faire leur devoir ; vas-tu t'en prendre à eux de ce qu'ils ont l'ordre de t'arrêter ? Tu as trop de bon sens pour rendre ton affaire plus mauvaise et augmenter notre chagrin à tous.

— Mais que vont-ils faire de lui ? s'écria Pierrette.

— Pierre, tu seras jugé, condamné, mais, vu ton âge, enfermé seulement dans une maison de correction, et là, si tu veux faire ce que je vas te dire, tu trouveras aisément le moyen de changer en bonheur ton malheur d'aujourd'hui.

— Père Tégot, dit Pierre, tout ce que vous direz, je le ferai, car, vous, vous êtes capable de faire d'un loup un agneau.

Les gendarmes eux-mêmes furent charmés de la docilité du jeune meurtrier dont ils devaient se saisir.

Ils ne le garrottèrent point, lui laissèrent tout le temps de faire de touchants adieux à sa mère, à Miette et aux gens du moulin ; enfin, ils permirent sans difficulté au père Tégot d'accompagner leur prisonnier jusqu'à la ville.

Et tout le long de sa route, Jacques Tégot ayant continué de donner à Pierre les plus sages conseils, lui dit en finissant :

— Je cherchais une femme digne d'être la seconde mère de Miette, cette femme sera ta mère, mon cher Rouget.

— Riche comme vous l'êtes, vous épouseriez ma mère, vous !...

— J'y pense depuis six mois. Pierrette a un cœur d'or, mais tu me faisais peur et je n'osais pas. Tu vas tourner au bien, ça me décide.

— Faut-il donc que le jour où j'ai été le plus méchant soit le plus beau jour de ma vie !

Les gendarmes entendant ces paroles étaient attendris ; ils ne souffrirent point que la foule huât ni insultât Pierre Rouget au passage.

— Ce brave garçon, dit lebrigadier, est plus malheureux que coupable.

— Le lendemain de la noce, ajouta Jacques Tégot, ta mère, ta petite sœur Miette et moi, nous irons ensemble te voir à la maison de correction, d'où tu sortiras bon ouvrier, sachant lire, sachant écrire, et meilleur, s'il plaît à Dieu, que tu ne l'es même à présent.

— Père Tégot, répondit Pierre, je n'ai jamais été plus heureux qu'en entrant dans cette prison.

Ils s'embrassèrent ; la porte s'ouvrit et se referma. Pierre fut écroué ; Jacques Tégot loua un cheval pour aller au plus vite faire sa demande de mariage.

XI

Histoire de dix ans.

Avec une gratitude profonde, Pierrette avait accepté les propositions du père Tégot qui, ayant appris par elle l'état de M. Desnoires, n'hésita pas à se rendre au château dès le lendemain.

Le vieux gentilhomme était cruellement abattu. Si les soins du médecin avaient mis sa vie hors de danger, son mal moral semblait sans remède.

Jacques Tégot, mettant chrétiennement en pratique ses conseils à Pierre Rouget, venait y apporter un grand soulagement.

Plus de plaintes, plus de reproches ; d'un cœur reconnaissant pour les bienfaits des châtelains, qui avaient toujours noblement secouru les pauvres gens du canton, il prit à tâche de faire sentir que Georges, loin d'être incorrigible, avait en lui un fond de sentiments généreux. Vous veniez de le chasser sans lui permettre de revoir madame sa mère et de le condamner à un emprisonnement qui sera dur pour un jeune monsieur habitué comme lui aux douceurs de votre maison. Il n'a pas murmuré, il a reconnu ses torts avec l'intention sûre et certaine de les réparer. Et quand il a appris que vous étiez malade, son premier mouvement a été

de donner son argent pour recevoir au plus tôt de vos nouvelles. Il a bien recommandé qu'on ne vous inquiétât pas davantage en vous apportant des siennes, et si vous savez tout, ce n'est pas sa faute. Il n'a jamais consenti à rester à Castelyves pour s'y faire soigner, tenant par-dessus tout à vous obéir. Contusionné comme il l'était, il n'aura pas été à son aise en chemin de fer. Eh bien ! tout cela n'est rien auprès de sa conduite envers notre Rouget. Aussitôt que Pierre, qui avait failli le tuer, a reconnu son erreur, M. Georges s'est relevé sans colère, lui a pardonné de suite, et s'est encore donné le tort, grande preuve de repentance ; enfin, il a fait son possible pour l'empêcher d'être arrêté, dénoncé et puni. Il était plus sage et plus juste que son imbécile de précepteur qui, dès l'arrivée à la ville, a fait de tout ça une dangereuse affaire. Mais soyez calme, M. Desnoires, le Rouget est bien disposé aussi, grâce à Dieu ! Il m'a bien promis de ne pas dire un mot de Zélie, afin que la justice n'ouvre pas une autre enquête contre M. Georges. Pour l'amour de sa mère que vous avez recueillie et gardée chez vous pendant quinze ans, par respect pour vous et pour madame, le pauvre garçon renonce à son meilleur moyen de défense.

— Ami Tégot, dit M. Desnoires en lui tendant la main, vous êtes mon consolateur et notre sauveur. Plût à Dieu que j'eusse tenu compte plus tôt de vos charitables conseils !

— Pour le présent, M. Desnoires, votre position vaut

mieux que la nôtre ! Vous n'avez besoin que de sévérité pour redresser tout à fait votre fils, au lieu que nous, qui avions besoin d'employer la douceur, nous voyons notre malheureux Rouget jeté dans une prison où on le traitera, j'en ai grand'peur, au rebours de ce qu'il faudrait. Ah ! M. le précepteur, par sottise, a fait bien du mal !... Vous vous en êtes tiré vis-à-vis de la famille de Zélie pour une soixantaine de mille francs, qu'à leur place Jacques Tégot n'aurait pas acceptés, non !... Il m'aurait fallu, à moi, mariage sûr et certain ou condamnation en justice, et je n'en aurais pas démordu !...

Le châtelain fronça les sourcils, mais n'osa témoigner son mécontentement.

— Le silence du brave Rouget achève de mettre M. Georges à l'abri des poursuites. Par malheur, nous autres, pour or ni argent, nous ne l'empêcherons d'être condamné, lui...

— Je plains Pierre Rouget ; son silence, qui lui nuira, mérite de notre part une reconnaissance trop réelle pour que je l'oublie jamais ; je ferai pour ce garçon-là tout ce qu'il me sera possible de faire...

— Merci, M. Desnoires, dit Jacques Tégot d'un ton pénétré.

— Mais d'où vient, je vous prie, l'ardent intérêt que vous portez à Pierre Rouget ?

— J'épouse sa mère, que madame a renvoyée de son service.

— Elle ! renvoyée !... quand elle est mille fois innocente.

— Madame, en apprenant que Rouget avait failli tuer M. Georges, lui a fait donner cent écus avec l'ordre de partir sur-le-champ. Et Pierrette est partie, plus en colère contre son fils que contre personne.

— Cent écus !... Je triplerai cette somme... la dot de Pierrette me regarde !

— Vous ne triplerez rien, M. Desnoires ! Tégot est venu ici, par respect pour votre grand chagrin, à l'effet de vous apporter un brin de consolation, et non pas pour demander secours. J'aurais honte, moi, d'accepter de l'argent aujourd'hui. Seulement, si, de manière ou d'autre, vous pouvez servir Pierre auprès de la justice, vous nous ferez à tous grand plaisir et grand bien.

Trois mois après cette scène, M. Desnoires faisait appeler son fils au parloir du lycée :

— Monsieur, lui dit-il, j'ai défendu à madame votre mère de venir vous voir. Elle en souffre, mais se résigne. Je vous défends, à vous, de lui écrire ; vous ne correspondrez qu'avec moi.

Georges répondit humblement et respectueusement.

— Le domaine Desnoires est en vente, continua le vieux gentilhomme. Je ne puis supporter la pensée d'habiter un pays où le nom de mes pères n'avait cessé d'être honoré, vénéré, béni jusqu'au jour où votre inconduite l'a souillé. Du reste, en transformant ma fortune territoriale en fortune de portefeuille, je me ménage la possibilité de vous déshériter plus facilement. Conduisez-vous donc bien, monsieur, et travaillez dans votre propre intérêt, car rien ne prouve que vous ne

soyez point forcé de gagner votre vie à la sueur de votre front.

— Mon père, dit Georges, le seul désir de désarmer votre colère suffit pour que je me conduise et que je travaille le mieux qu'il me sera possible.

A cette réponse, au ton soumis de son fils, M. Desmoires s'adoucit un peu. Il parla de Pierre, qui, bien moins coupable que lui, venait d'être condamné à cinq ans de réclusion dans une maison de correction.

— Ce pauvre garçon, le souffre-douleur de votre enfance, pouvait essayer de se disculper en vous accusant : il a eu la générosité de ne pas vous perdre.

— Mon père ! dit Georges avec une vive émotion, déshéritez-moi pour le combler de biens, ainsi que sa mère, je ne me plaindrai jamais de mon sort.

— Vous n'êtes qu'un enfant !... Puissiez-vous souvent penser comme vous semblez le faire !

— Mon Dieu ! s'écria Georges avec douleur, mon père doute de ma sincérité !...

— Et pourquoi vous croirais-je ? Ne m'avez-vous pas indignement trompé par des mensonges continuels ?

— Vous êtes juste envers moi ! dit Georges. Oui, j'ai eu le malheur de déguiser mes fautes sous des apparences qui m'ont trop longtemps préservé de votre bienfaisante sévérité, mais je vous donnerai par écrit la preuve de mon repentir en vous demandant, comme une faveur, de léguer à Pierre telle partie de votre fortune qu'il vous plaira, en compensation des cinq ans

d'emprisonnement qu'il subit par une conséquence de mon inconduite.

— J'attends cette lettre, sans exiger que vous l'écriviez, dit M. Desnoires, bien résolu à déployer une inébranlable fermeté paternelle.

Il ne permit point à son fils de l'embrasser ; il ne lui tendit pas la main, ne cessa de l'appeler *monsieur* et reçut avec une froideur glaciale son dernier salut.

Dès le lendemain, Georges lui adressa une lettre remplie des plus généreuses protestations. Il y parlait non-seulement de Rouget et de sa mère, mais encore de Zélie, qu'il se permettait de recommander à la sollicitude de ses parents.

M. Desnoires attendit deux mois entiers avant de retourner au parloir. Les notes des maîtres et des professeurs de Georges étaient excellentes.

— Vos notes, monsieur, sont ce qu'elles doivent être ; je vous en félicite. J'ai été satisfait de votre lettre, mais elle contenait un paragraphe de trop. Je vous défends de me rappeler à l'avenir, de quelque manière que ce soit, le nom d'une personne dont nous devons à jamais ignorer la destinée. Vous m'avez demandé l'autorisation d'écrire fraternellement à Pierre Rouget. Il ne sait point lire. Il apprend, me direz-vous ; mais votre lettre, décachetée par le directeur de la prison, ne pourrait être qu'insignifiante ou nuisible. Je vous permets d'adresser à Pierrette, aujourd'hui femme Tégot, quelques mots qui passeront d'abord sous mes yeux. Pas de promesses impru-

dentes, pas de niaiseries, et surtout pas de plaintes ridicules ; j'entends que vous ne prétendiez apitoyer personne.

— Mon père, je mérite trop votre mécontentement pour avoir cette prétention ridicule. Mon existence est celle de mes camarades qui, pourtant, n'ont pas eu le malheur de s'attirer le courroux paternel.

— J'aime à croire, monsieur, que vous me parlez sans hypocrisie. Restez pendant un an dans les mêmes dispositions, je vous permettrai de venir voir votre mère.

La rigidité de M. Desnoires amenait les meilleurs résultats, car Georges se faisait remarquer par sa conduite et son assiduité. Le vieux gentilhomme s'était tracé une ligne de devoirs qu'il ne suivait pas sans efforts, mais il n'en déviait point.

S'il avait autrefois péché par faiblesse, du moins il ne négligeait rien pour réparer le mal.

Au bout d'un an, il devait appeler Georges « mon fils » et lui accorder tous les deux mois un jour de sortie. Au bout de deux, il devait le placer dans une école préparatoire et se relâcher de sa sévérité, si Georges continuait à le satisfaire. En tout cas, afin d'achever de le dompter et de l'assouplir, il comptait lui faire embrasser la carrière militaire.

« L'Ecole de Saint-Cyr ou le sac de simple soldat, » Georges n'avait pas d'autre alternative. — Il le savait, et n'osant montrer de répugnance, il se préparait courageusement à subir ses examens.

Mais, hélas ! M. Desnoires mourut subitement, et la tendresse maternelle détruisit en un instant le fragile échafaudage si péniblement élevé par la prudence d'un père. Sans transition, Georges se trouva livré à tous les entraînements de la vie parisienne.

Dès l'origine, pour ménager l'excessive sensibilité de sa femme, M. Desnoires l'avait laissée dans l'ignorance de tous les détails qui aggravaient les fautes de Georges. Avec une noble sollicitude, il avait évité de lui faire partager le poids de ses angoisses. Elle n'avait jamais su, par exemple, que la rigueur des lois aurait pu frapper son fils.

Pour elle, le valet de chiens Michel était le grand coupable, et Zélie une petite coquette dont les parents avaient habilement exploité les faiblesses. Le scandale était si grand qu'elle ne désapprouvait point la vente du château, mais en vérité elle trouvait Georges trop sévèrement puni. Elle n'aurait jamais souffert que son fils unique devînt militaire et à plus forte raison simple soldat.

Touchée de son repentir, de ses notes excellentes et de ses élans de cœur, elle lui avait pardonné depuis longtemps. Elle l'affranchit donc, et cela au moment où par une inconcevable fatalité elle perdait plus de la moitié de ses revenus.

Une somme énorme, réalisée en valeurs de portefeuille et représentant la totalité des biens de son mari avait disparu complétement. On fit des recherches de toutes parts, on fouilla dans les tiroirs et dans les

coffres, on compulsa ses correspondances, on ne trouva pas même les numéros des titres qui, tous, étaient au porteur.

Quant aux autres papiers de M. Desnoires, ils étaient rangés avec un soin scrupuleux, et il résultait évidemment de leur examen que la fortune personnelle de Mme Desnoires, confiée aux soins de M. Duboscat, n'avait subi aucune atteinte.

On conclut à un vol ou à un abus de confiance, on supposa des spéculations malheureuses tenues secrètes, et cette hypothèse, qui expliquait à la fois la mort subite et l'absence de testament, prévalut dans le conseil de famille.

Mme Desnoires, influencée par Georges, en vint pourtant à repousser tous les conseils de Duboscat, son subrogé-tuteur. Sans rompre ouvertement avec ce noble parent et ami, elle lui retira le maniement de ses fonds et en plaça la majeure partie chez le trop fameux Désinance, dont, — quelques années plus tard, — la banqueroute devait faire époque.

Provisoirement, en dépit des remontrances de M. Duboscat, Georges adoptait les mœurs faciles d'un gandin à la mode. — « Miette, Zélie, Pierre Rouget et le moulin Tégot, histoire ancienne !... » Un jour pourtant, un seul jour, Georges se souvint de son infortuné camarade d'enfance, et alors il se comporta dignement. — « Mais il faut bien que jeunesse se passe ! »

A l'âge de vingt-cinq ans, l'enfant gâté, l'un des plus élégants oisifs de son temps, était criblé de dettes, mais,



en revanche, de la plus parfaite impertinence envers les jolies femmes.

Mme Desnoires s'alarmait enfin ; il était, hélas ! beaucoup trop tard.

XII

La Maison de correction.

Ce précepteur, il faut en convenir, était un fier sot ! La plainte qu'il déposa, les témoignages des gens qu'il fit assigner, la déplorable affaire qu'il soulevait, compromettaient évidemment son élève. Sans les conseils du père Tégot et la généreuse abnégation du Rouget, Georges, par la maladresse de ce pédant, eût été traduit en cour d'assises.

L'enquête était ouverte. Les documents recueillis sur Mathieu Pierre dit Rouget, prévenu de tentative de meurtre, étaient détestables. Depuis qu'on le connaissait, il n'avait cessé d'être le plus mauvais drôle du canton. Batailleur, coureur de nuit, maraudeur, *partageux*, il n'avait mérité de louanges que pour avoir tué un gros loup avec un courage à la vérité fort remarquable, — mais il risquait d'être dévoré, il s'était vaillamment défendu, et son succès ne prouvait, en somme, qu'une énergie trop habituellement appliquée au mal.

Les gendarmes qui l'avaient arrêté se louaient de son repentir apparent, — ruse de vaurien pris au piége.

L'estimable meunier Jacques Tégot prétendait que

le prévenu valait mille fois mieux que sa réputation ; il faisait l'éloge de ses qualités de cœur, il invoquait le témoignage du maréchal-ferrant de Castelyves, chez qui Pierre dit Rouget venait de passer quinze jours en apprentissage, — mais le même Tégot était à la veille d'épouser en secondes noces la veuve Pierre, mère du jeune mauvais sujet.

Enfin, qui avait été attaqué par celui-ci ? — Le fils de ses bienfaiteurs, gens honorables vénérés dans tout le pays pour leur infatigable charité, M. Georges Desnoires, son compagnon d'enfance, excellent jeune homme qui, à l'instant même du crime, avait pardonné en suppliant les témoins de ne point arrêter l'agresseur.

Ainsi, dans l'instruction, pas un mot à la décharge de Pierre, tant les notables du bourg, par respect pour la famille Desnoires, par sympathie pour un père malheureux dont ils connaissaient les sacrifices, avaient rigoureusement tenu la promesse d'étouffer l'affaire de Georges.

Malgré tout cela, Georges ne dut qu'à Pierre Rouget de n'être pas inculpé, car l'un des témoins déposa ainsi :

— Le Rouget a dit : « Je vas te tuer pour venger Miette. » M. le précepteur a parlé aussi de cette nommée Miette, jusqu'à temps que le Rouget s'est calmé, là, tout d'un coup, pour devenir doux comme un mouton. Après, le jeune monsieur s'est donné tous les torts, et ensuite, quand le domestique est venu, ils ont parlé

entre eux à demi-voix d'une certaine Zélie... Nous n'avons pas bien entendu et je n'y ai rien compris. Mais je dis, moi, mon président, qu'il y a du louche là-dessous. Leur M. Georges, m'est avis, n'est pas si excellent que ça...

— Le témoin se trompe ! dit vivement Pierre Rouget : il est vrai que j'étais jaloux de M. Georges, qui avait donné des bonbons à Miette Tégot, mais le reste n'est qu'un cancan entendu tout de travers. Le domestique allait chercher un médecin, et ce qu'il a dit au précepteur ne regarde pas mon affaire.

Les assises se tenaient à trente lieues de Castelyves, l'instruction paraissait complète, l'accusé lui-même écartait l'incident qui sembla d'abord sans importance, on passa outre.

Tégot et Pierrette, présents à l'audience, se serrèrent la main avec la plus vive émotion. Ils avaient les yeux remplis de larmes; leurs cœurs battaient d'enthousiasme.

Un vieux gentilhomme perdu dans la foule et dont les tempes s'étaient humectées de sueur froide se glissa auprès d'eux.

— Votre fils est mon fils ! murmura-t-il à leurs oreilles avec l'accent de la plus profonde reconnaissance.

Les plaidoiries furent courtes. Le défenseur de Pierre Rouget s'efforça de prouver qu'il avait agi *sans discernement*, mais, découragé par le réquisitoire, il ne trouva rien de mieux à dire.

Le verdict du jury fut écrasant.

Pierre dit Rouget, ayant agi avec *discernement*, était déclaré coupable d'assassinat avec préméditation et guet-apens, — circonstances aggravantes qui font distinguer entre l'*assassinat* et le *meurtre*.

Tégot ni Pierrette ne sentirent toute la gravité de la situation. M. Desnoires, qui avait étudié la loi, pâlit; un véritable remords le bouleversa. Il savait que la tentative de crime est toujours considérée comme le crime même, et, par suite, passible de la peine qui y est attachée. La peine était épouvantable : « Dix à vingt ans d'emprisonnement dans une maison de correction. » Pour sauver son fils, M. Desnoires laissait commettre une injustice ; il en était navré.

Mais, contrairement à toute vraisemblance, le jury admit, en fin de cause, des circonstances atténuantes. L'âge de l'accusé, qui n'avait guère plus de quinze ans, son attitude pendant les débats, son manque d'instruction première et peut-être même son exploit contre le loup furent sans doute les motifs de ce résultat inespéré.

Quant à la cour, composée de magistrats expérimentés qui, trop tard, avaient entrevu quelque chose de la vérité tenue si secrète, elle usa, grâce aux circonstances atténuantes, de la faculté de réduire la peine de deux degrés.

La sentence fut prononcée.

Pierre Rouget, d'un regard calme et fier, cherchait dans la salle sa mère et Jacques Tégot. — On le con-

amnait. — Il sourit d'un sourire qui signifiait éloquemment :

— Mère, soyez contente : votre longue dette de reonnaissance est payée ; j'ai sauvé du déshonneur le ls de vos maîtres.

M. Desnoires surprit ce sourire magnanime. Son œur se déchira. Une violente douleur physique le ontraignit à s'asseoir, mais il fit effort, se releva et, mouchoir sur les yeux, sortit en chancelant de la lle d'audience, d'où il emportait le germe du mal qui tua subitement avant la fin d'une année.

Le lendemain, on lisait dans le compte-rendu de la éance par le journal du département :

« Encore un incorrigible dont les pernicieux instincts pouvantent autant qu'ils indignent. Au moment où le une accusé, déclaré coupable avec circonstances attéuantes, a entendu le prononcé de la sentence, il s'est tourné vers le public souriant du plus insolent soure. »

Ainsi sont faits les jugements humains. L'erreur nous ntoure comme un filet à mailles étroites que nous ne oyons, que nous ne soupçonnons même pas. Prompts nous prononcer d'après les apparences, nous interpréns en bonne part les actes de l'hypocrisie et trop souent aussi nous blâmons imprudemment ceux d'une yale franchise.

Mais il est un tribunal éternel où sont pesées avec ne infaillible équité toutes les circonstances attéuantes ou aggravantes. L'ange de la miséricorde céleste

recueillit le sourire de Pierre comme une offrande digne du Juge suprême. Il le déposa dans l'un des plateaux d'une balance dont l'autre plateau penchait sous le poids de quinze ans de fautes accumulées et dont la dernière s'appelait guet-apens, et le poids du sourire l'emporta, car ce sourire s'appelait Dévouement et Pardon.

Dès qu'il fut permis à la veuve Pierre et à Jacques Tégot d'aller revoir leur pauvre Rouget, ils coururent l'embrasser.

— Tu as bien fait, mon fils, lui dit le meunier, tu as rendu le bien pour le mal. Le bon Dieu te récompensera.

Pierrette, fondant en pleurs, s'écriait avec amertume :

— Mais il est condamné, mon Pierre, mon fils que je ne connaissais pas !

Pierre, essuyant ses larmes maternelles, tâchait de la calmer.

— Vous me connaissiez, mère ! j'étais méchant ! Je ne savais pas vous aimer, j'étais jaloux, et vos conseils me mettaient en colère. Si le père Tégot et Miette m'ont un brin changé, remerciez-les, aimez-les pour moi !... Je vais essayer d'être bon !...

— Tu l'es déjà, mon Pierre !... et l'on te punit, on t'arrache de mes bras quand j'allais ne plus te gronder jamais !... Ah ! le méchant, c'était leur Georges que tu viens de leur laisser !...

— Femme ! interrompit sévèrement le père Tégot,

n'allez pas lui donner regret de ce qu'il a fait de mieux. Raisonnons, au contraire, et augmentons son courage, car il va, le pauvre garçon, en avoir grand besoin ! Tu as bien agi de toutes manières, Rouget, et dans ton intérêt, sans le savoir, tu as encore agi finement. Ça t'étonne? tu vas comprendre. Si tu avais accusé M. Georges, tu aurais probablement obtenu un allégement de peine, mais tu aurais tout de même été condamné, c'est sûr, et l'homme du monde qui s'intéresse le plus à ton sort, M. Desnoires, au lieu de te bénir, te maudirait, et nous abandonnerait au lieu de nous servir, comme il vient de me le jurer sur son honneur.

— Mère ! s'écria Rouget, voyez-vous comme j'ai bien fait, moi !... Merci, père Tégot !

— Un malheureux paysan tel que moi, continuait le meunier, ne peut guère t'être utile à cette heure. M. Desnoires, c'est différent. Il ira jusqu'au roi, dit-il, quand il en sera temps ; il obtiendra ta grâce, et ta réhabilitation plus tard. Il m'a dit tout son plan; il ne te perdra jamais de vue ; il te regarde comme un second fils... entends-tu ça ?... et M. Desnoires est un homme qui ne ment pas, tu le sais bien.

— Mère, mère !... ne pleurez donc plus ! dit le Rouget. Vous voyez que ma chance est bonne. Je serai sauvé par M. Desnoires.

— Courage donc, mon garçon ! reprit Jacques Tégot. Et patience, patience surtout, patience ! car il faut avant tout mériter ta grâce par une conduite excellente. Plus de colère, plus de rage : supporte les injustices,

supporte les méchancetés, endure le mal en pensant à nous, et prie le bon Dieu dans ton cœur. Tu vas vivre avec pire que les loups ; ils te mordront : ne te venge pas, reste calme, ta mère t'en prie.

— Oh ! oui, mon Pierre, je t'en supplie ! dit Pierrette en le serrant contre son cœur. Tu es vif, tu es franc, tu es emporté : modère-toi pour l'amour de nous !

— Et maintenant, adieu, dit le père Tégot, la maison où l'on t'envoie est à soixante lieues de chez nous ; c'est égal, je t'ai promis d'aller t'y voir avec ta mère et ma fille ; nous irons.

Après le mariage de Jacques Tégot avec la veuve Pierre, ils y allèrent tous les trois.

Rouget apprenait à lire, travaillait avec ardeur à toutes les tâches qu'on lui imposait, obéissait à tous les ordres sans jamais hésiter, et par sa conduite détruisait les préventions du directeur, qui commençait à s'intéresser à lui.

— Mon frère, mon bon ami Pierre, lui dit Miette, tous les matins je fais pour toi ma première prière et j'embrasse ensuite le drapeau de ta houlette de berger. Apprends bien vite à écrire pour nous écrire souvent.

Pierrette combla son fils de louanges et de caresses. Jacques Tégot lui donna de nouveaux encouragements et lui communiqua une lettre dans laquelle M. Desnoires annonçait qu'il ne tarderait point à être très chaudement recommandé à la sollicitude de son directeur.

Pierrette alla voir l'aumônier et les sœurs hospitalières attachées au service de la maison, établissement très moderne et fort bien entendu, mais qui — malheureusement pour Pierre Rouget, — n'isolait point les jeunes détenus les uns des autres.

Laissé par ses parents dans les meilleures dispositions, Pierre redoubla de zèle. Les puissantes recommandations obtenues par M. Desnoires produisirent tout d'abord un excellent effet. Sa subordination, sa bonne volonté, son ardeur au travail, de plus en plus remarquées et récompensées par de menues faveurs, ne pouvaient augmenter : mais en se voyant estimé de ses chefs, il se sentit moins malheureux. Ses espérances en l'avenir s'accrurent ; sa gaîté renaissait.

A cette phase d'assez courte durée devaient succéder les jours les plus affreux de sa vie. Pour avoir obstinément refusé de prendre part à un ridicule complot, il devint suspect à ses détestables compagnons. A partir de ce moment, son existence fut empoisonnée. Il se souvint alors des conseils de Jacques Tégot, essaya de déployer une patience inébranlable et subit avec fermeté des persécutions de tous les instants.

L'effrayante perversité d'une bande toujours acharnée contre lui seul le mettait à la torture, sans qu'il osât s'en plaindre, tant est puissant le préjugé des détenus contre les délateurs. Les jeunes monstres ligués pour lasser sa constance imaginaient sans cesse de nouveaux raffinements. On l'empêchait de boire et de manger, en dérobant ou en infectant ses rations. On l'empêchait de

dormir. Pincé, piqué, frappé, à l'improviste, il étai insulté, raillé, outragé sans relâche.

Victime résignée, il dépérissait. Son caractère s'étai aigri ; la douleur rendait sa physionomie farouche, i se décourageait et commençait à négliger ses devoirs

Deux malheurs d'ordres divers achevèrent de l'abattre.

Il apprit la mort subite de M. Desnoires, en qui se résumaient toutes ses espérances, — et au directeur qui le protégeait venait de succéder un homme dont les premières mesures excitèrent parmi les jeunes détenus une sorte de sédition.

Pierre, atteint par une punition générale, fut brutalement assailli :

— Ah ! ah ! tu es donc puni comme les autres !

— Tu n'es plus l'espion du nouveau chien !

A bout de patience, il se rua sur ses persécuteurs. Il fut terrible. Trois d'entre eux tombèrent gravement blessés. La bande entière se précipitait sur lui, quand il fut arrêté par les surveillants et mis au cachot.

Au sortir du cachot, nouvelle rixe plus affreuse encore que la précédente :

— Vous me respecterez ! vous me laisserez vivre tranquille ou vous me tuerez !... hurlait Pierre en se défendant comme un lion furieux.

Cette fois ce fut à l'infirmerie qu'on le porta, mais après sa guérison il devait être remis au cachot.

Guérissons-nous !... reprenons des forces !... mais gare à la troisième fois, ce sera la bonne ! J'y serai

préparé, j'userai de ruse, j'aurai un poinçon d'une main, un tranchet de l'autre, et j'en tuerai deux ou trois pour être tué.

Tel était le projet de Pierre réduit au désespoir : père, mère, sœur, pays, amour, liberté, foi en Dieu, il avait tout renié. Au cachot, il blasphémait ; à l'infirmerie, il ne cessait de rêver aux moyens de s'armer pour accomplir ses sanglants exploits. Jamais il n'avait été plus farouche ; ses haines féroces le rendaient hideux ; mais la sœur hospitalière qui le soignait le devina. Son cœur chrétien s'émut ; elle résolut de le sauver corps et âme.

Elle avait reçu la visite de ses parents ; elle se rappelait que, durant plusieurs mois, il avait été cité comme un modèle ; elle n'ignorait pas absolument les mystères de la vie commune des jeunes détenus ; elle voulut être la confidente de Pierre et y parvint.

Par une douceur affectueuse, la sainte fille lui arracha des aveux complets.

— Mon ami, permettez-moi de venir à votre secours, lui dit-elle. Je vous ai promis de ne point trahir vos secrets ; ils seront respectés, mais au nom des bons sentiments qui vous restent, laissez-moi vous diriger, je vous rendrai vos espérances. Quoi ! l'on vous persécute injustement, et vous n'admettez d'autre ressource qu'un crime, d'autre refuge qu'une mort affreuse ! Pierre, mon ami, rentrez en vous-même !... Et ce ne sera point à moi seule, c'est à l'aumônier et même à M. le directeur que vous vous confesserez.

Pierre fit un geste de dénégation.

— Vous justifier de vos violences, procurer à l'autorité l'occasion de protéger les innocents contre les mauvais sujets, mettre obstacle aux iniquités qui se trament parmi les meneurs, empêcher de malheureux jeunes gens de se corrompre les uns les autres, être l'instrument d'une réforme salutaire même pour les plus méchants, et cela en disant la vérité, voilà, mon ami, ce qui vous inspire plus d'horreur que de tuer trois ou quatre de vos camarades : mais qui donc fera la lumière, si les bons s'y refusent ?

— Je ne veux dénoncer personne.

— Eh bien ! ne nommez pas ; ne signalez que les faits ; cela doit suffire.

Pierre se prit à réfléchir, il était ébranlé.

Le nouveau directeur, accompagné d'un personnage inconnu, entra et, montrant Rouget encore alité :

— Le voici ! dit-il.

XIII

Le Commandant Duboscat.

Deux mois environ après la visite reçue à l'infirmerie par Pierre Rouget, le meunier Tégot lisait à sa femme et à sa fille une longue lettre qui commençait ainsi :

« Je sors de l'enfer, mes chers parents. Par la permission de Dieu, qui a exaucé vos prières, j'échappe à la persécution et à la damnation. Je pars pour l'Afrique, je m'en vais bien plus loin de vous, mais si j'avais eu le malheur de rester ici, je redevenais méchant sans remède et je mourais comme un scélérat.

» Le bon Dieu a eu pitié de vous et de moi. Il m'a envoyé les consolations, les conseils et la protection d'une de ses saintes qui, en soignant mon pauvre corps, a guéri mon âme.

» L'excès de la souffrance m'avait encore une fois rendu tout fiel, me revoici tout cœur pour vous aimer. »

Au récit des tortures qu'il avait endurées, Miette et la mère Tégot frémissaient. Elles pleuraient à chaudes larmes, palpitantes, tremblantes, épouvantées des aveux du jeune détenu, qui ne déguisait rien.

— Ne pleurons plus ! s'écria Jacques Tégot, c'est le cas de nous réjouir et de rendre grâce à la Provi-

dence !... Ne pleurons plus maintenant que le malheur est passé !... Je ne vous disais rien, moi, mais, connaissant notre Pierre, j'avais tout prévu et j'avais grand'peur. Consolons-nous ! Il ne sera plus tourmenté ; il part pour une colonie agricole où il pourra sans danger se bien conduire ; l'espérance nous est rendue à tous !... Moi aussi, femme, moi aussi j'ai eu mon jour de découragement à la nouvelle de la mort de M. Desnoires, et tu as partagé mes chagrins jusqu'à temps que nous ayons reçu la lettre de M. Duboscat aîné. Alors, tu as repris confiance. Moi, je me défiais encore. Je vois enfin que les intentions de M. Desnoires lui survivent ; je vois que son vieil ami continue son ouvrage au nom de M. Georges, dont il est le subrogé-tuteur.

En Afrique, Pierre ne sera pas abandonné comme il l'était depuis le changement du directeur de la maison de correction. Il y sera protégé par un brave officier, le propre frère de ce bon M. Duboscat, qui a fait tout exprès le voyage pour le visiter à l'infirmerie, le faire délivrer et le sauver enfin ! Laissez faire notre Rouget ; il est franchement revenu au bien ; il saura gagner sa grâce comme il nous l'écrit.

Pierrette, femme Tégot, Miette, sa fille bien-aimée, ne répandaient plus que de douces larmes. On relut dix fois les passages consolants de la longue lettre de Pierre. On bénissait la mémoire sacrée de l'infortuné M. Desnoires, dont le plus digne des amis poursuivait si noblement l'œuvre réparatrice. On louait Georges lui-même qui, d'après M. Duboscat, avait eu la plus grande

part à toutes les mesures prises en faveur de Pierre, et l'on attendait avec impatience des nouvelles d'Algérie.

Elles devaient être excellentes.

A peine arrivé au pénitencier, Rouget fut mis en présence d'un chef d'escadron à moustaches grises, dont la physionomie martiale et sévère s'adoucit par degrés à mesure qu'il passait son inspection.

— Bonne mine ! fit l'officier à demi-voix. Il doit y avoir du cœur là-dessous.

Pierre crut deviner et sourit. Son regard franc acheva de bien disposer son nouveau protecteur, qui lui dit :

— Mon garçon, je ne sais trop quel genre de service vous pouvez avoir rendu à M. Duboscat, mon frère aîné, mais il vous porte le plus vif intérêt ; il vous recommande à moi et tient à vous tirer le plus tôt possible de la fâcheuse position où vous êtes. Mon frère et moi ne faisons qu'un ; ce qu'il veut, je le veux ; sachez le bien vouloir aussi.

— Merci, mon commandant ! dit Pierre. Pour ce qui est de la bonne volonté, je vous jure qu'elle ne manque pas !

— Subordination, probité, ardeur au travail et courage, voilà la consigne !

— Elle me va, commandant ! Du courage, je crois que j'en ai ! De l'ardeur au travail, je n'en manque pas. Je me suis juré d'être obéissant, je le serai. Pour ce qui est de la probité, la consigne est inutile ; si je maraudais dans les champs étant gamin, c'était par pure méchanceté, comme un mauvais garnement que j'étais

mais pas autrement. Ce qui m'a toujours chagriné le plus à la maison de correction, c'était d'y être avec un tas de voleurs. Ils voulaient me rendre tel qu'eux. J'ai refusé. Ils ont failli me tuer, et sans la bonté de M. votre frère, qui m'a fait envoyer ici, j'étais perdu.

— Ah ! tu n'es pas voleur et tu détestes les voleurs !

Pierre rougit de honte, quelques larmes roulèrent dans ses yeux.

— Très-bien ! fit le commandant. Mon frère assure que tu as été jugé trop sévèrement et que ta condamnation serait le résultat d'une erreur due en partie à un beau sacrifice de ta part. Je ne comprends rien à cela ; si tu y comprends quelque chose, tant mieux !...

— Je comprends ! murmura Pierre encore tout confus.

— Bien ! fit le chef d'escadron. J'avais, de mon côté, bâti un petit roman qui n'a pas le sens commun, à ce que je vois ; je t'ai fait rougir, j'en suis fâché. Mais enfin, comment as-tu donc encouru la peine qui te frappe ?

— Ah ! mon commandant ! j'ai assez souvent pensé à ce malheur pour avoir trouvé des excuses que je n'ai pas su, dans le temps, donner au tribunal, ni à mon avocat, ni à personne. J'ai été condamné pour tentative de meurtre avec préméditation et guet-apens, sans trop comprendre ce que ces mots-là signifiaient. Voici l'histoire. Un méchant coquin, par un tas de mensonges, me monte contre un jeune monsieur de mon pays ; je me mets dans une colère terrible, et je vais l'attendre

sur la route, où j'ai commencé par lui crier : — « Prends garde à toi ! » Je voulais bien le tuer par vengeance, mais non pas traîtreusement. Pour me battre avec lui, il fallait bien l'attendre au passage, et je l'ai attendu, moi. Ensuite de ça, au lieu de lui lancer mon couteau ou des pierres, ou de faire feu sur lui, ou d'essayer de le poignarder, qu'est-ce que j'ai fait ? J'ai sauté dans sa voiture pour l'en tirer de force et après être à deux de jeu. A cause du cheval, j'avais un gros bâton, je ne m'en suis pas plus servi que de mon couteau ; de plus, j'ai été frappé le premier d'un coup de fouet au milieu du visage ; j'ai bien pris un gros caillou pour lui donner le coup de grâce, mais sans préméditation et dans l'accès de rage. Voilà ce que je n'ai pas pu dire contre l'accusation de guet-apens, quand je voulais, moi, qu'un duel à mort, à ma manière de paysan sauvage. Enfin, lorsque, par bonheur, j'ai appris que le jeune homme n'avait pas tous les torts que je croyais et qu'on m'avait traîtreusement menti, je l'ai lâché tout de suite, en lui demandant pardon.

— Est-ce bien vrai, tout cela ? demanda le chef d'escadron d'un ton sévère.

— C'est vrai comme l'Evangile.

— Rien n'explique pourtant le prétendu sacrifice dont parle mon frère.

— Non !... car ceci est mon secret, aujourd'hui comme alors ; et votre frère en personne m'a ordonné de continuer à le garder. Je me tais quand je veux, commandant, mais je ne mens pas !...

Le chef d'escadron arpenta la salle en mâchant s moustache.

— Corbleu ! dit-il enfin, je vais écrire à mon frère et, si tu ne m'as dit que la vérité, tu n'auras pas ici c plus ardent protecteur que moi !

— Ecrivez donc ! écrivez donc bien vite ! je vous e prie de tout mon cœur.

Pour un vieil officier, connaisseur en soldats, l'accen de ces mots valait la meilleure des réponses.

— Sois tranquille, mon garçon, reprit-il, j'écrira sans retard ; et, en attendant, conduisons-nous de ma nière à mériter notre grâce.

— L'occasion ! l'occasion !... je ne demande qu l'occasion !... s'écria Pierre transporté de joie.

— Elle viendra. Le directeur du pénitencier est d mes amis, il aura l'œil sur toi, et m'aidera, j'en sui sûr, à la faire naître.

— Merci, commandant, merci à votre généreu frère et à vous ! murmura Pierre d'une voix étouffée.

Dès qu'il fut seul, il se mit à genoux pour remercier Dieu avec la foi profonde que l'occasion ne manquerait pas

Deux mois après, à la baignade, il sauvait ave une rare intrépidité un de ses camarades emporté pa le courant.

Au bout de l'année, il était présenté au gouverneu général comme le meilleur sujet du pénitencier. So directeur cita de lui plusieurs traits de probité, de dé sintéressement et de subordination qui lui faisaient l plus grand honneur.

Peu après, les infirmiers manquèrent ; Pierre sollicita et obtint la faveur d'être envoyé au camp, où il se signala par un zèle tel que le chirurgien en chef en fit l'objet d'un rapport spécial.

Déjà sa grâce était demandée par le gouverneur de l'Algérie, quand une attaque de bédouins lui fournit l'occasion de déployer le courage d'un soldat. Il eut l'audace de leur arracher, au péril de la vie, un officier blessé, le capitaine Breteaux, qui, pour surcroît de bonne fortune, était l'ami intime du commandant Duboscat.

Pierre, blessé lui-même, le porta jusqu'à l'ambulance et tomba baigné dans son sang.

Sa grâce venait d'arriver.

Un nouveau rapport en sa faveur était présenté au gouverneur par le commandant Duboscat, le capitaine Breteaux et le directeur du pénitencier, fort jaloux de prouver que ses jeunes administrés n'étaient pas tous indignes de la sollicitude du gouvernement.

Il s'agissait d'obtenir que Pierre Rouget, malgré sa flétrissure, pût être admis dans les rangs de l'armée française.

— Tu es gracié, c'est bien, c'est beaucoup, mais ce n'est pas assez, mon brave camarade, avait dit le commandant Duboscat. La grâce n'efface pas la condamnation. Eh bien ! il ne faut pas qu'on puisse te traiter de *repris de justice*, et le moyen, le meilleur moyen, c'est de passer par nos rangs, d'y gagner les galons, l'épaulette peut-être !... Je sais bien ta jolie petite histoire :

nous avons là-bas une payse, la gentille Miette... Mille diables! veux-tu donc lui porter en mariage un honneur incomplet?... un bras ou une jambe de moins, à la bonne heure!... Un an seulement sous les drapeaux, mon ami, et tu es à jamais réhabilité.

— Mais, commandant, vous prêchez un converti, dit Pierre. J'aimerais mieux mourir que de faire rougir de moi ma chère Miette, et je n'aspire qu'à la possibilité de servir sous vos ordres.

Le gouverneur appuya la demande avec peu d'espoir de réussir, car les magistrats consultés avaient dit que la loi n'admettait la demande en réhabilitation que cinq ans après l'expiration de la peine, qu'elle posait en outre plusieurs conditions que Pierre Rouget n'avait pas remplies, que la révision de son procès serait nécessaire, et qu'à moins de protections toutes-puissantes, les lettres de réhabilitation ne seraient jamais entérinées.

— Nous ne manquons pas de puissantes protections, s'écria le commandant Duboscat, et nous l'avons prouvé; car, aux termes de ta condamnation, tu n'aurais pas dû être envoyé ici. Mon frère a réussi une première fois, quand tu n'avais d'autre titre à une faveur exceptionnelle que les sévices de tes compagnons, et maintenant que tu t'es distingué de toutes les manières, nous échouerions! Non! c'est absurde! nous remuerons ciel et terre, nous ferons réviser le procès, nous plaiderons, s'il le faut, et je me fais fort de prouver, moi, que tu ne devais être condamné qu'à cinq ou six mois d'emprisonnement.

Le chef d'escadron, officier habituellement assez calme, tempêtait à l'égal de son bouillant ami le capitaine Breteaux.

— Morbleu ! reprenait-il, on laisserait pour la vie ce brave garçon dans la triste catégorie des repris de justice ! Il serait à jamais privé du premier des droits d'un bon citoyen, celui de servir son pays ! Non ! mille fois non ! il sera réhabilité et incorporé, ou j'y perdrai ma moustache ! Envers et contre tous vos chiens de textes de lois, il portera l'uniforme, mille tonnerres ! Eh quoi ! d'un larron qui se convertit le Père éternel fait un saint, d'un âne bâté de latin la Sorbonne fait un docteur, et à nous tous, de cet intrépide luron nous ne parviendrions pas à faire un chasseur d'Afrique !

Envers et contre tous les textes de lois, mais à la vérité en remuant ciel et terre, MM. Duboscat frères, le capitaine Breteaux, et le gouverneur général qui avait pris à cœur le succès de leurs démarches, obtinrent la faveur extra légale qu'ils sollicitaient, mais non sans d'innombrables formalités, et à la condition préalable que le jeune Mathieu Pierre dit Rouget se présenterait devant le juge qui avait instruit son affaire, le substitut qui avait prononcé le réquisitoire, et le président de la cour, pour obtenir de ces magistrats des rapports favorables à joindre à son dossier.

Pierre Rouget, alors âgé de dix-neuf ans, partit pour la France, fit toutes les démarches exigées, trouva ses juges dans les meilleures dispositions, expédia ses pièces à M. Duboscat aîné, qui se chargeait de la con-

duite de l'affaire, et le cœur léger se mit en route pour aller chez ses parents en attendre l'issue.

Il dormit dans la diligence d'un sommeil doux et profond. Au point du jour, il était à Castelyves. Là, le maréchal-ferrant, son ancien patron, qui s'était toujours intéressé à lui, le revit avec un vrai plaisir, lui offrit à déjeuner et le félicita cordialement de ses succès. Mais quand on en vint à parler des nouvelles du pays, Pierre frissonna. Il apprenait que des incendiaires répandaient la consternation dans les campagnes, où les sinistres se succédaient depuis peu d'une manière horrible.

— O mon Dieu ! s'écria-t-il, si mes parents étaient atteints !...

— Allons donc ! nous avons eu tort de parler de ça ! Calmez-vous !

— Le moulin est isolé, entouré de paille et de fagots. Pardon ! je suis inquiet, je pars !...

On ne put le retenir. Il passa nécessairement au lieu où il avait attaqué Georges ; là ses plus cruels souvenirs se réveillèrent ; il devint plus soucieux. Ses angoisses redoublaient. Pour s'abréger, il prit par le chemin désert des Garennes ; il y fut encore poursuivi par de sombres pensées. Il se rappelait le jour fatal où il l'avait parcouru pour la dernière fois, fuyant à travers bois et marais, avec du sang aux mains et au visage ; alors, exhalant sa douleur :

— Ah ! Michel ! infâme Michel !... s'écria-t-il à haute voix.

Au même instant un homme qui se glissait dans les taillis courut brusquement sur lui :

— Tu m'as reconnu, toi! dit le misérable, tu vas mourir!...

— Michel!.. incendiaire!.. Ah! je comprends!

L'ancien valet était armé d'un couteau de chasse, Pierre n'avait d'autre arme que le bâton auquel pendait son petit paquet de voyage.

XIV

Les Incendiaires.

La nature calme et reposée était parée de son plus doux éclat matinal. La lumière oblique du soleil ruisselait dans les feuillages. Les oiseaux gazouillaient.

De la solitude sereine et profonde, un hymne de paix s'élevait vers le Très-Haut.

Deux hommes allaient se livrer un combat impie.

L'un d'eux venait d'incendier des chaumières. Pour cacher un crime, il voulait un second crime.

L'autre, après la prison et l'exil, allait revoir tous ceux qu'il aimait. Au dernier instant, le fantôme du meurtre se dressait encore sur sa route.

Tous deux, les yeux hagards, les cheveux hérissés, frémissaient de rage et d'horreur.

Et le murmure de la brise dans le bois répondait harmonieusement au murmure des ruisseaux.

Michel s'était élancé sur Pierre comme un tigre sur sa proie ; Pierre bondit en arrière comme un chevreuil effarouché.

Cependant, les perles de la rosée faisaient des colliers aux fleurs des champs. De suaves parfums s'en exhalaient.

Michel, chasseur expert, s'arrêta : il faut savoir choisir son moment, ne porter qu'un coup, frapper droit au cœur.

Pierre reculait, mais lentement, recouvrant son sang-froid, combinant un système de défense.

— Michel, dit-il, je te nommais sans t'avoir vu !... Tu t'es livré toi-même !... Me reconnais-tu ?

— Rouget !... murmura le malfaiteur.

Se fixant dans les yeux, essayant de se deviner, ils se précipitaient l'un sur l'autre.

— Oui ! je suis Rouget, aussi vrai que Dieu me protége ! cria Pierre d'une voix éclatante.

Le couteau de chasse s'enfonça profondément dans son paquet de hardes dont, avec une adresse merveilleuse, il s'était fait un bouclier. En même temps, en bâtoniste exercé, il portait un coup de bout entre les deux yeux de Michel et de sa main gauche il lui saisissait la main droite.

La main gauche de l'assassin était libre. Il frappa Pierre en pleine poitrine ; le coup retentit comme l'enclume sous le marteau, mais le vigoureux garçon ne chancela point ; de sa seconde main, il saisit cette main, et, d'un effroyable coup de tête, fracassa la mâchoire de Michel, en lui donnant un croc-en-jambes.

L'incendiaire, qui craignait d'être poursuivi, ne put retenir un cri de douleur. Il tomba, Pierre s'accroupit sur lui et, tout en le serrant à la gorge, parvint à ramasser le couteau de chasse qu'il prit entre les dents.

Michel étouffait. Pierre, assis sur sa poitrine, n'avait

qu'une main libre. Il se hâtait de dénouer le paquet de hardes et d'y prendre un mouchoir pour en faire un lien. Le bâton servit à attacher ensemble les pieds et les poings de l'incendiaire, qui, sans mouvement et sans haleine, gisait au milieu de la route.

Pierre craignait de l'avoir étranglé, mais le cœur battait encore, la respiration se rétablit.

Du fond de l'âme, le jeune garçon remercia Dieu qui, dans cette lutte inégale, venait de le protéger si visiblement. Ensuite il se prit à réfléchir.

Que faire ? Dans un chemin où de toute la journée ne passerait peut-être personne, pouvait-il rester à la garde de son prisonnier ? pouvait-il l'abandonner pour chercher main-forte ? Mais, en supposant que Michel, une fois seul, ne parvînt point à se délivrer, un crédule paysan pouvait traverser le bois, croire à ses mensonges et lui rendre la liberté. D'un autre côté, Michel avait sans doute des complices qui, tout à coup, pouvaient paraître, le délier, le venger.

Cette supposition effraya d'autant plus le malheureux Pierre, que Michel se prit bientôt à hurler de manière à être entendu à une demi-lieue. Les paisibles échos de la forêt répétèrent au loin ses cris de désespoir.

— Tais-toi, Michel ! n'appelle pas ta bande, ou je te bâillonne et te laisse étouffer sans miséricorde.

— Je me tais, Pierre, mais, par pitié, de l'eau, un peu d'eau !

— Quelque ruse !

— Tu es bien défiant...

— Que ne l'ai-je été plus tôt !...

— De l'eau, Pierre, de l'eau... Je me meurs !

— Laisse-toi faire, tu boiras, et je laverai moi-même tes blessures, mais pas de résistance, ou tu es mort.

A ces mots, Pierre fit des cordes avec des mouchoirs et des cravates, commença par attacher ensemble les pieds de Michel de manière à l'empêcher de courir, lui lia derrière le dos les mains que, par surcroît de précaution, il noua fortement à sa ceinture, visita tous les nœuds, serra tous les liens et, le débarrassant enfin du bâton, lui permit de se relever. Puis, le couteau de chasse d'une main, le bâton de l'autre, il le força de marcher devant lui.

Michel garrotté et entravé se dirigea vers le ruisseau voisin. Pierre lui donna de l'eau, lava sa mâchoire ensanglantée, et après s'être lavé lui-même, l'obligea de se remettre en route.

— Où m'emmènes-tu ? demanda l'incendiaire.

— Marche ! tu le verras.

Michel ne savait trop où il allait. A ses tortures physiques s'ajoutait une terreur qui paralysait le reste de ses forces. Au bout d'une lieue péniblement faite à petits pas, il se laissa choir :

— Achève-moi ! dit-il. Je ne puis plus marcher. Je souffre trop... je suis incendiaire... je suis d'avance condamné à mort !... Tue-moi donc tout de suite... ou laisse-moi.

— Je ne te tuerai pas, je ne te laisserai pas, je te livrerai.

— Quand je craignais d'être poursuivi par les gendarmes, je me taisais... mais j'ai des camarades qui rôdent par ici, je vais me remettre à crier.

Pierre, sans répondre, apprêta un bâillon.

— Tu me tueras, dit vivement Michel... Tiens ! cette nuit, j'ai brûlé le moulin Tégot... Mais tue-moi donc !

— Tu mens encore, dit Pierre en pâlissant.

— Non ! et j'ai une preuve...

Sans hésiter, Pierre le bâillonna.

— Non ! mille fois non ! Tu ne me forceras pas à te tuer. Je te crois assez méchant pour avoir brûlé tous mes parents, je te sais assez menteur pour espérer que tu en as menti... Tu ne veux plus, tu ne peux plus marcher !... Eh bien ! je sais ce que je vais faire !... A cinq cents pas d'ici, Michel, il y a des carrières abandonnées, je t'y porterai, je t'y cacherai derrière un amas de pierres et de broussailles, et après... je serai libre de courir.

A cette menace, Michel n'hésita point à se relever, et se remit à marcher dans la direction de la lande.

— Non ! non ! plus par là ! s'écria Pierre. Je suis pressé maintenant de courir au moulin. Tu m'as forcé d'avoir une idée, j'en profite... A la carrière !

Michel se laissa tomber de nouveau.

— Bien ! je comprends ! Tu veux m'attarder !... Tu comptes sur quelques secours, sur le hasard, sur ma sottise... Je ne te porterai pas... je te traînerai !

Et, saisissant les pieds du misérable, il fit quelques pas en courant.

— Relève-toi donc, et marche !... Droit à la carrière !...

Michel, vaincu, se relevait pour obéir, quand tout à coup deux malfaiteurs armés de pistolets firent feu sur Pierre : mais il avait eu le bonheur de les voir et d'éviter les deux coups.

— Par-là ! par-là ! au galop ! criaient au loin des cavaliers.

Les malfaiteurs disparurent, Pierre était sauvé, sauvé grâce à la longue résistance de Michel, dont les complices avaient précisément pris pour asile la carrière abandonnée.

Pierre donna aux gendarmes toutes les indications nécessaires sur la fuite des bandits ; il fut cependant arrêté lui-même, désarmé, mais non garrotté, quoique Michel l'accusât d'être l'un des incendiaires et un repris de justice revenant d'Afrique, comme le disaient ses papiers. Michel, retournant les rôles, prétendait, bien entendu, qu'il avait été attaqué par le Rouget et sa bande.

— Très-bien ! interrompit le brigadier, nous nous expliquerons plus tard.

Ainsi, Pierre fut ramené dans son pays comme il en avait été arraché quatre années auparavant.

Des confins de la lande il aperçut les ruines encore fumantes du moulin et de ses dépendances ; il s'y attendait et devait à la commisération des gendarmes de savoir qu'aucun de ses proches n'avait péri.

— Michel, tu m'avais donc menti comme toujours ! dit-il avec joie ; la perte est grande, mais ils vivent !... Dieu soit loué !

XV

L'Incendie.

Ce n'était par imprudence, ni faute de précaution, que le meunier Jacques Tégot était victime du fléau. Dès les premiers bruits alarmants, il avait pris toutes les mesures en son pouvoir, triplé le nombre des chiens de garde, éloigné des corps de logis la paille et les fagots, organisé une surveillance de nuit qui aurait dû le préserver du danger, et installé des piéges à loups en dedans des talus de clôture. Mais la malveillance l'avait emporté par la faute d'un valet enivré avec on ne sait quelle drogue soporifique. Les chiens avaient été empoisonnés et muselés par des emplâtres de poix.

Loulou alla gratter à la porte de ses maîtres et mourut en donnant un dernier signe de joie, car Tégot ouvrait et criait : Au feu !

Sa femme, sa fille, ses valets, coururent au puits. Tégot, donnant l'exemple, les dirigeait avec un admirable sang-froid. Vains efforts ! le génie du mal n'avait rien oublié. A chaque instant, le feu se déclarait dans de nouvelles parties des bâtiments. Pendant qu'on

éteignait d'un côté, une mèche inaperçue prenait de l'autre.

Les toiles, le son, les huiles, s'enflammaient. Du côté du vent, des traînées de paille saupoudrée de poussière combustible ravivaient soudainement l'incendie. Les animaux furent brûlés dans l'étable, les meules de foin dans la prairie, et la perte fut énorme, quoique les bâtiments fussent assurés, attendu qu'on était dans la saison où le meunier recevait en dépôt le plus de grains. Son désastre atteignait ainsi la plupart des cultivateurs du canton.

Ils accoururent consternés. Miette pleurait, Pierrette se lamentait amèrement, le malheureux valet qui aurait dû veiller donnait les marques du plus violent désespoir. Seul, Jacques Tégot était calme ; debout sur le talus de son enclos rempli de décombres, les bras croisés sur la poitrine, il calculait mentalement.

Dès qu'il eut achevé, voyant presque tous ses clients réunis, il les appela et leur dit d'une voix ferme :

— Voisins et amis, tranquillisez-vous ; je suis responsable, j'ai de quoi payer, je paierai. Je ne vous demande que le temps de vendre mon terrain et de toucher l'argent qui m'est dû par les assurances. Mon livre est en règle ; je l'ai sauvé avant ma fille. Aucun de vous ne perdra la valeur d'une demi-mesure de froment.

— Mais à vous, père Tégot, que vous restera-t-il ?

— La confiance en Dieu.

A cette réponse, les larmes de Miette cessèrent de

couler, elle regarda son père avec admiration. Pierrette fit le signe de la croix.

— Cependant, qu'allez-vous devenir ? demandèrent quelques paysans.

— Nous avons des bras, de la force, de la santé, et vous avez trop bon cœur pour jamais nous refuser de l'ouvrage.

Quand la gendarmerie accourut, Tégot dit avec insistance :

— C'est un homme du pays qui a dirigé le coup, et il avait des complices, j'en suis sûr !

— Un homme du pays ! s'écriaient les voisins, non ! ce n'est pas possible. Il n'y a pas chez nous pareil scélérat.

— Il n'y a qu'un homme connaissant mon moulin presque aussi bien que moi pour avoir su éviter mes piéges, entrer dans tous les endroits inhabités, ne pas se risquer dans les autres, descendre au caveau sans renverser la barrière et se sauver de nuit, non par la lande, non par la prairie, mais par le sentier des Caillottes.

— Tégot, demanda le brigadier, où croyez-vous qu'il faille faire des recherches ?

— Dans la forêt des Moines, du côté des carrières et à Castelyves.

— Mais, si c'est quelqu'un d'ici, objecta un paysan, il sera tout bonnement rentré chez lui après un détour.

— Et qui vous dit que ce quelqu'un ait encore un chez lui dans notre paroisse ? N'y a-t-il pas trop de

mauvais gars qui ont quitté le pays et qui le connaissent à fond ?

Le nom de Pierre Rouget se présenta à plus de vingt esprits, et trois ou quatre heures après, quand on le vit ramener par les gendarmes de compagnie avec Michel, d'atroces soupçons correspondirent à ce souvenir.

Mais Tégot, ouvrant les bras avant toute explication, serra Pierre contre sa poitrine en l'appellant : Mon fils !...

— Pauvre enfant ! dit Pierrette après l'avoir embrassé aussi, tu nous reviens en un jour de malheur !...

— Pour prendre ma part de vos peines, pour les soulager par de bonnes nouvelles, et trop heureux encore !... Ce scélérat de Michel m'avait fait croire qu'il vous avait tous brûlés !...

— Le brave garçon était fièrement inquiet ! dit le brigadier d'un ton amical.

Pierre ne l'entendit pas ; Miette, sa sœur, son amie bien-aimée, le comblait de tendres caresses.

— Tout va bien ! c'est fini, n'est-ce pas !

— Je suis sûr de pouvoir être soldat, Miette !... Et je te rapporterai la croix d'honneur !

— Par ma foi ! s'écria le brigadier, il l'a, je crois, déjà méritée, pas plus tard que ce matin. Sans lui, l'autre nous échappait !...

Michel, gardé à vue, était protégé contre l'indignation de la foule.

Chemin faisant, Pierre avait fait aux gendarmes un récit confirmé par l'attente de sa famille, sa feuille de route, les lettres qu'il avait écrites les jours précédents

et mille autres détails non moins positifs, desquels résultait la preuve de son alibi : — le brigadier fut donc convaincu de prime abord ; mais les gens du canton n'étaient pas pour cela mieux instruits de l'aventure. Tégot, sa femme, sa fille, se montraient avides de la savoir.

Pierre, assis sur le talus, se rendit au désir général. Jamais orateur, jamais romancier, jamais comédien n'obtiendra succès qui approche celui-là. L'affaire avait une actualité trop cruelle ; les localités, bien connues de tous, dispensaient des descriptions, la présence des personnages de tout portrait faisant longueur ; et les pièces de conviction : le couteau de chasse, le bâton, le paquet de hardes, tout était là sous les yeux de l'auditoire.

On applaudissait Pierre, on tremblait des dangers qu'il venait de courir, on l'admirait comme un héros ; — on huait Michel. — Quand les derniers gendarmes amenèrent les deux autres bandits pris dans la carrière, grâce aux renseignements fournis par Pierre Rouget, on salua décidément en lui le sauveur du canton.

C'était à qui lui offrirait l'hospitalité ainsi qu'à sa famille.

Jacques Tégot accepta pour asile la métairie des Meules, dont le valeureux gars avait été le vacher, et là, grâce à son retour, à ses espoirs, à son courage, la funèbre journée s'acheva, le verre en main, presque gaîment.

XVI

Vive l'Ami aux Tégot !

M. Duboscat aîné, unique confident des douleurs paternelles de M. Desnoires et maintenant subrogé-tuteur de son fils Georges, reçut à Paris la lettre suivante, datée du hameau des Meules (commune des Terres-Noires) :

« Monsieur et très-honoré bienfaiteur,

» Avant-hier, j'ai eu l'honneur de vous adresser les dernières pièces relatives à ma demande en réhabilitation, accompagnées d'une consultation de l'avocat qui perdit ma cause, il y a quatre ans, et de lettres très chaleureuses de MM. les membres de la cour. Les excellents certificats et les attestations honorables que j'ai mis sous leurs yeux, les explications diverses que je leur ai données et les recommandations puissantes que je vous dois, ont provoqué leur active bienveillance.

» Conformément à vos désirs, ils reconnaissent tous, en termes formels, que le jury a été induit en erreur faute de renseignements complets, et que j'ai été victime de ma propre ignorance, de mes réticences systématiques et de préventions trop malheureusement fondées

sur mes regrettables précédents, de tout point étrangers à la plainte. Ils appuient unanimement ma requête et ajoutent que la révision du procès me déchargerait, sans aucun doute, de la partie infamante de ma condamnation.

» Le succès de vos généreuses démarches n'a donc rien de douteux. Plus que jamais, je vous en remercie du fond du cœur, en bénissant la mémoire sacrée de M. Desnoires, dont vous continuez les œuvres de bien, car plus que jamais, aujourd'hui, j'ai besoin d'être relevé de mes incapacités civiles et politiques. Ce n'est plus seulement pour l'honneur et la joie de ma famille, c'est pour être en mesure de soulager ses infortunes.

» Un affreux malheur vient de frapper ma mère et son digne époux Jacques Tégot, à qui j'espère pouvoir venir en aide dès que j'aurai le droit d'entrer dans l'armée française.

» Pendant la nuit du 16 au 17, le feu a été mis à son moulin ; sauf une minime partie des effets, tout a été dévoré de fond en comble. Quoiqu'il fût assuré, il est ruiné complètement, attendu que, dépositaire des grains à moudre, il a promis de désintéresser tous ses clients par la vente de ses modestes propriétés. Son industrie se trouvant par contre-coup détruite, il ne compte plus que sur le travail de ses mains.

» Provisoirement, nous recevons l'hospitalité au hameau des Meules.

» Dans ces circonstances douloureuses, monsieur et

cher bienfaiteur, je renonce à l'honneur d'être enrôlé volontaire; je serai remplaçant.

» M. le maire et les principaux habitants des Terres-Noires, frappés de la nécessité d'avoir un moulin dans l'ouest de notre paroisse, ont proposé à mon beau-père de relever le sien à frais communs et de le placer à la tête de l'opération. Mais il a refusé parce qu'il manque d'un petit fonds de roulement.

» On lui a aussi proposé, à titre de prêt, telle somme qu'il fixerait lui-même ; il a encore refusé, ne voulant pas spéculer avec l'argent d'autrui, et dans la crainte de ne pouvoir, avant sa mort, rembourser un capital grevé d'intérêts. Ainsi, de peur de laisser après lui des dettes qui obèreraient sa veuve et sa fille, il préfère servir comme valet dans le moulin dont il a été le maître.

» J'aurais peut-être combattu ces scrupules, si je devais rester au pays et s'il n'était plus simple de lever toute difficulté avec les douze ou quinze cents francs que je puis obtenir comme remplaçant militaire.

» C'est pourquoi, cher et honoré bienfaiteur, je me hâte de vous informer de notre pénible situation, avec la certitude que votre noble cœur en sera touché profondément, et avec l'espoir qu'en cas de retard vous voudrez bien prier M. Georges de m'avancer la somme qui m'est si nécessaire pour triompher de la détermination de mon second père.

» Depuis bien longtemps, monsieur, vous me répétez qu'avec une fraternelle sollicitude M. Georges Des-

noires ne demande qu'une occasion de m'être utile ; l'occasion se présente, je n'hésite pas, et je croirais le méconnaître en hésitant.

» Vous devez, m'avez-vous dit expressément, être toujours l'intermédiaire de ma correspondance ; j'obéis en m'abstenant de lui écrire et de lui témoigner moi-même les sentiments que m'inspirent ses bontés.

» M. Georges apprendra sans doute avec intérêt, et vous-même, monsieur, vous serez bien aise de ne point ignorer que le principal incendiaire est le nommé Michel, ancien valet de chiens du château. La Providence a voulu que cet homme, cause première de ma plus grande faute, se livrât en quelque sorte entre mes mains.

» La part que j'ai prise à son arrestation et à celle de ses deux complices a produit le meilleur effet ; chacun ici feint d'ignorer mes déplorables antécédents ; et pour faire honneur au respectable Tégot, dont le désintéressement touche tout le monde, on me traite, moi aussi, avec honneur. Le jour même du sinistre, ma mère et ma sœur en ont versé des larmes de joie.

» Tégot leur disait : — « Estime vaut mieux que ri-» chesse. J'ai toujours plus craint le mépris que la mi-» sère. » Et puis il me serrait la main avec une tendresse paternelle. Vous voyez que Dieu nous envoie à tous de grandes consolations.

» Quant aux incendiaires, bien qu'ils n'aient encore fait aucun aveu, ils sont évidemment les instruments d'une machination ténébreuse. On épargne les châteaux, on brûle les chaumières et les manufactures ;

certains colporteurs disent dans les cabarets que les riches veulent affamer le peuple.

» Il me semble qu'on se propose d'exaspérer les gens des campagnes contre les grands propriétaires, afin d'amener quelque épouvantable révolution. Hélas ! je n'ai pas oublié les propos des *partageux !* mais Dieu protége la France, et il n'est pas de canton où ne se trouvent des gens qui, comme Tégot et moi, savent réfuter les absurdes calomnies des agents du complot.

» J'ai l'honneur d'être, monsieur et très-honoré bienfaiteur, avec une reconnaissance sans bornes et un inaltérable dévouement, le plus humble de vos serviteurs.

» Pierre Rouget. »

Après la lecture attentive de cette letttre, M. Duboscat, sans balancer, la fit porter à M. Georges, alors lancé dans le tourbillon des plaisirs.

Georges accourut. — Ce n'était plus le bel enfant dont la constitution promettait tant de vigueur et de santé, ni l'adolescent délicat étiolé par trop de soins, qu'indisposait un souffle de froide brise ou le moindre écart de régime ; — ce n'était plus le jeune homme savamment retrempé par les exercices gymnastiques : l'abus des jouissances qu'il s'accordait avait opéré en lui une quatrième métamorphose. Il avait le teint pâle et plombé, les traits fatigués, les joues creuses, le regard sans éclat, mais il paraissait vigoureux encore. Le système nerveux prédominait.

Sa démarche ne se ressentait de ses veilles prolongées, ni de ses habitudes de vice élégant. A la vérité, il n'avait renoncé à l'équitation ni à l'escrime ; il brillait au second rang parmi les plus renommés amateurs de courses ; il aimait la chasse avec passion, et réparait ses forces en dormant jusqu'à midi.

On l'avait réveillé pour lui transmettre le message de son subrogé-tuteur ; il s'habilla vingt fois plus vite que de coutume, monta en coupé, partit au grand trot, et, — fort ému en vérité, — pénétra dans le salon du financier.

— Monsieur, lui dit-il avec une grâce parfaite, je n'ai rien oublié de ce que je dois au malheureux Pierre Rouget ; je vous suis très reconnaissant de tout ce que vous faites pour lui, et surtout de la part que vous voulez bien m'attribuer. Un jour, j'ai écrit à mon père de me déshériter en sa faveur s'il le jugeait convenable. Je ne renie point cette lettre ; la perte de ma fortune paternelle ne me dégage pas de mes obligations ; enfin, l'occasion qui se présente est de celles que je tiens à saisir : mais je suis mineur, et j'ai, je l'avoue franchement, beaucoup plus de dettes que de crédit.

— Pour une bonne action, monsieur, répondit froidement M. Duboscat, vous trouverez toujours chez moi un crédit illimité. Seulement, il me faut des garanties sérieuses. Or, comme j'ai eu l'honneur de le dire à madame votre mère, je désapprouve le placement de ses fonds dans la maison Désinance et Ce.

Aux mots de crédit illimité, Georges s'était incliné

en souriant ; un sourire d'une nature bien opposée rida ses lèvres dès qu'il fut question de la maison qui prenait le contre-pied de toutes les opérations de Duboscat.

— Qu'à cela ne tienne ! monsieur, dit le jeune homme, et je vous reste infiniment obligé. Ma mère, j'en réponds, ne se refusera pas à placer comme vous l'entendrez les sommes nécessaires à votre garantie.

— Vous êtes homme d'honneur, monsieur Georges ; les quinze cents francs sont à votre disposition à l'instant même.

— Quinze cents francs! s'écria le gandin avec une extrême vivacité, ce n'est pas de cette bagatelle qu'il s'agit ! J'entends que les Tégot ne perdent rien, terres, moulin , bâtiments , crédit, rien, absolument rien ! Et puisqu'il existe un fâcheux préjugé contre les remplaçants, je désire que Pierre ne fasse plus le moindre sacrifice de réputation.

— Ah !... très-bien !... fit Duboscat d'un air étonné.

— Me croiriez-vous donc sans cœur ! repartit Georges blessé de son exclamation.

— J'ai dit crédit illimité, monsieur, crédit illimité.

Le ton de Duboscat était glacial. Loin de protester contre le cri de Georges , il n'ajouta pas un mot. Son attitude et sa physionomie impassibles avaient une écrasante éloquence. Elles signifiaient clairement que dans sa bouche la qualification d'homme d'honneur devait être prise au sens étroit d'homme incapable d'escroquerie.

Georges le sentit, et d'une voix qui trahissait une colère contenue :

— Monsieur Duboscat, vous avez une étrange manière de rendre service. Vous m'accordez une immense faveur, mais avec une sévérité qui, vous en conviendrez, n'a rien d'encourageant.

— Par malheur, monsieur, je n'ai pas le droit d'être sévère, dit le financier ; je n'ai pas non plus de motifs pour être encourageant, mais nous voici fort loin de notre affaire. J'ignore la valeur des champs à vendre et des édifices à rebâtir.

— Estimez le tout très-largement, doublez, triplez ! Désignez le placement que vous jugez le plus convenable, je souscris à tout aveuglément.

— Aujourd'hui, monsieur, vous avez donc en moi bien de la confiance? dit M. Duboscat en regardant fixement Georges Desnoires.

Malgré tout son aplomb, le jeune viveur se troubla. L'espèce de rupture qui avait eu lieu entre sa faible mère et l'honorable financier était son ouvrage. Pouvait-il le nier ?

— Vous avez été le meilleur ami de mon pauvre père, murmura-t-il, vous lui avez sauvé la vie...

— Et votre père, monsieur, a été pour moi plus que le meilleur des amis ! repartit M. Duboscat en s'animant, et il m'a sauvé plus que la vie !... Je n'ai pas été constamment heureux en affaires, je me suis vu à la veille d'une liquidation désastreuse, mon honneur était compromis : je dois à votre père et à madame votre mère,

qui le seconda d'une manière sublime, le nom sans tache que je porte !.. Vous saviez cela, monsieur !... Ah ! je plains de tout mon cœur les esprits qui peuvent me croire capable de rendre, par un odieux abus de confiance, la trahison pour prix des bienfaits...

— Mais, monsieur, interrompit Georges, je ne me suis jamais permis de telles pensées.

— Je l'espère bien !.. Seulement, j'étais un subrogé-tuteur fort gênant ; j'exerçais, comme détenteur des capitaux de madame votre mère, une influence qui ressemblait à un contrôle... Mais brisons là !... Vous me donnez carte blanche pour les intérêts des Tégot, j'en userai. Veuillez donc annoncer à Mme Desnoires l'objet de la visite que j'aurai l'honneur de lui faire ce soir même.

Peu jaloux de tenter une justification impossible et ne voulant en aucun cas rendre à son subrogé-tuteur le maniement des capitaux de sa mère, Georges se contenta de faire observer que le lever du courrier avait lieu dans quelques heures et que Pierre attendrait pendant une journée de trop la plus urgente des réponses.

— Ne pourrait-on pas lui adresser immédiatement les premiers quinze cents francs?

— Veuillez donc, monsieur, prendre la peine de vous charger de ce soin. Passons à la caisse.

La somme convenue fut immédiatement versée à Georges, qui l'adressa lui-même à Pierre en lui annonçant ses intentions.

Tel fut le jour de trêve aux plaisirs de l'enfant gâté

qui reçut, par occasion, de judicieux avertissements, fit la sourde oreille et, après s'être noblement conduit, reprit de plus belle sa vie de désordre, d'aventures galantes, de jeu, de paris, de bals masqués, de dettes et de ruineuses intrigues de coulisses.

Le lendemain, une quarantaine de mille francs appartenant à Mme veuve Desnoires furent retirés de chez Désinance et Ce par les ordres de Duboscat aîné, qui prit aussitôt le chemin de fer. Le surlendemain, il était au bourg des Terres-Noires, où sa présence devait produire la plus grande sensation.

Par les soins du maire et du conseil municipal, on s'était mis à l'œuvre pour relever l'utile moulin de l'ouest. Confondus avec les simples journaliers, Jacques Tégot et Pierre y travaillaient sous la direction du maître maçon Martin, quand leur arriva la lettre de Georges Desnoires.

— Doucement ! fit Tégot, c'est à toi que tout appartient, c'est toi qui t'es sacrifié pour M. Georges.

— Sans vous, mon père, aurais-je su me conduire ? Vous avez mérité ses bienfaits mille fois plus que moi !

— Voire !... en quoi ai-je souffert ?

— Vous avez souffert de tout ce que je souffrais ; vous épousiez ma mère malgré ma condamnation et sans être sûr que je m'amenderais.

Un combat de générosité s'engageait entre le meunier qui ne voulait rien accepter pour lui-même et Pierre qui prétendait lui laisser le tout.

Maître Martin partit d'un franc éclat de rire :

— Cœurs d'or, mais nigauds autant l'un que l'autr
le vieux et le jeune, le jeune et le vieux!... Comme
diable, compère Tégot, la mère de celui-ci est vot
femme, et, sapreguié! votre fille sera quelque beau jo
la sienne, ou je ne m'y connais pas!... Et vous voi
faisant du tien et du mien pis que notaires et proc
reurs!... En voilà des paroles perdues qui ne revie
dront pas l'an prochain. Allons donc! embrassez-vo
et remettons-nous à la besogne; le plus pressé, c'e
de pouvoir moudre!...

Tégot et son fils d'adoption se turent, se regardère
se tendirent les mains, remercièrent maître Martin
s'embrassèrent, l'un riant, l'autre pleurant de joie.

— Au fait! pensait Tégot, ma fille Miette vaut mie
que tous les trésors du monde!

— Maître Martin, pensait Pierre, vient de parler t
haut de mon mariage avec Miette, et le père Tégot n
regardé en souriant... et il rit de bon cœur.

Pierrette et sa gracieuse belle-fille étaient en journ
au bourg, où l'on s'était disputé le plaisir de leur off
du travail. Ce fut là qu'elles apprirent l'heureuse no
velle qui, en moins d'une heure, avait fait le tour
la commune.

Et la famille de Zélie ayant, dès l'origine, abandon
le pays, il n'y eut maison ni chaumière où l'on ne
du bien de M. Georges.

« Dame! il avait fait une grosse vilaine faut
mais dans le temps déjà il en avait grand regret,
maintenant il se montrait digne de ses nobles paren

on chien chasse de race !... A tout péché pleuré et réaré, on doit pardon et oubli... »

Or, le souvenir de M. et Mme Desnoires était d'autant us vénéré que les nouveaux acquéreurs du château avaient pas su se rendre populaires.

Depuis le presbytère jusqu'à la hutte du dernier des ìcherons, il n'y eut maison ni chaumière où le crime cent de Michel ne fit de ce misérable le bouc des iniuités.

« Pierre, sans ses odieux mensonges, n'aurait jamais ngé à tuer M. Georges, et de même, sans ses perfides nseils et sa complicité, jamais M. Georges n'aurait mmis de fautes graves. »

Miette et sa seconde mère partirent du bourg bien ant la nuit tombée ; chemin faisant, elles furent accaées de félicitations, et arrivèrent sur la lande au moent où les travaux finissaient.

Le maître maçon Martin, qui, par parenthèse, avait ousé Jeanneton, la marraine de Pierre, ses ouvriers urnaliers, quelques paysans et paysannes, furent les noins de la touchante réunion de famille.

On s'embrassait en versant encore des larmes de e ; on se réjouissait, on applaudissait. Du milieu de foule qui grossissait à chaque instant, car la journée travail était terminée, partaient les cris :

« Vivent les Tégot !... vive le Rouget !... vive M. orges Desnoires !... »

Que n'était-il là, le jeune et brillant viveur ! N'y eûtpoint savouré un plaisir autrement enviable que ce-

lui d'être l'amphitryon de quatre ou cinq inutiles et d'autant de polkeuses dans le salon rose du restaurateur en vogue?

C'était pourtant dans ce salon rose qu'il trônait à l'heure où les échos de la lande répétaient bruyamment :

« Vive M. Georges Desnoires ! Vive l'ami aux Tégot ! »

XVII

Les Fiançailles.

Sur le théâtre de l'incendie, autour des ruines, au nilieu des cendres, s'arrêtaient les bûcherons qui sor-aient du bois des Caillottes; les journaliers, ouvriers t paysans qui, pour rentrer chez eux, traversaient la ande en long, en biais ou en large ; ceux des gens des 'erres-Blanches qui avaient travaillé dans l'est, ceux lu hameau des Meules dont les terres de labour se trou-'aient entre la prairie et le château, tous ceux enfin qui urvinrent par sympathie, par curiosité ou par hasard.

Les compliments, les vivats, les embrassades, les ordiales poignées de mains, les bonnes paroles, les ouhaits de bonheur, les protestations d'amitié recom-nençaient coup sur coup de plus belle.

— Femme! s'écria le meunier Tégot, par la per-nission de Dieu et la volonté de M. Georges, tout est auvé. A nous quatre, comme l'a bien dit Martin, nous ı'avions qu'un cœur et qu'une bourse. Ton fils est déjà non fils, ma fille est déjà ta fille ; c'est égal, m'est avis ıu'en doublant tout ça, nous doublerions notre conten-ement à tous.

Pierre et Miette rougirent.

Pierrette prit la main de son garçon, Tégot celle de sa fille. Pierre se laissa faire en tremblant, Miette y mit du sien avec plus de hardiesse. Les deux mains s'unirent.

— Embrassez-vous donc, enfants, cria le meunier, non plus comme frère et sœur, mais comme promis et promise. La foule applaudissait.

Une cornemuse, deux bouquets de fleurs des champs, une couronne de marguerites se trouvèrent là comme par enchantement.

— Halte, ici ! dit à haute voix Martin, le maître maçon, chacun son tour !... Le fermier des Meules a été le plus chanceux jusqu'à cette heure ; c'est chez moi que se fera le souper des fiançailles.

— Merci, père Martin, merci de bon cœur ! dit Tégot ; mais avant d'aller chez vous, passons, s'il vous plaît, aux Meules pour avertir...

— Et pour inviter vos hôtes, jarniguié, fit le maçon. Il y a fête au pays, ce tantôt ! Chacun prendra sa part à votre bonheur comme l'autre jour à votre peine, et j'entends bien que nous allions par le plus long.

Mais le dernier des apprentis coupa au plus court pour prévenir Jeanneton, dame Martin, que le souper des fiançailles aurait lieu chez elle.

La cornemuse ouvrait la marche.

Bras dessus, bras dessous, venaient ensuite Pierre et Miette en modeste costume de travail, le garçon en veste et culotte parfaitement propres, parce qu'il avait eu soin pour gâcher de se munir d'une blouse et d'une

vieux pantalon, — la jeune fille en déshabillé de toile, tablier, piécette et coiffe de semaine, — tous les deux fleuris de bouquets champêtres et radieux à charmer les moins bienveillants.

« En nourrissant son âme d'affections douces, l'homme le plus laid peut se désenlaidir, » a écrit un moraliste. Le désir de bien faire, l'exaltation des sentiments généreux, le dévouement, la reconnaissance, la confiance en Dieu et le développement des facultés intellectuelles, avaient désenlaidi le Rouget.

L'étude élargit son front, la résignation détruisit ce qu'avait de farouche son regard désormais franc et limpide; les rides précoces creusées par les mauvaises passions avaient peu à peu disparu.

Sa physionomie ouverte, son sourire qui conservait les traces d'une patiente mélancolie, s'alliaient bien avec l'énergie de ses allures. Grand, leste, parfaitement proportionné, c'était en somme un beau garçon.

Il avait dix-neuf ans accomplis, Miette n'en avait pas dix-huit.

Le feu des souffrances qui avaient purifié Pierre, le travail ardu, la réflexion, les surexcitations morales et ses divers genres de vie avaient eu pour effet de le vieillir de quelques années.

Miette, au contraire, semblait plus jeune que son âge. On aurait dû croire qu'il en serait tout autrement, car elle n'avait pas eu d'adolescence. Sous l'impression d'une profonde douleur filiale, elle se métamorphosa sans autre transition qu'une maladie de quelques mois.

Peu de jours après la mort de sa mère, on désespéra de ses jours. La nature ne triompha que par un phénomène des plus rares. L'enfant, lorsqu'elle entra en convalescence, était une jeune fille grande et formée, mais ensuite eut lieu la réaction.

La nature, qui avait fait un suprême effort, se reposa. Miette ne grandit plus, Miette conserva ses grâces juvéniles telles qu'au lendemain du jour où sa santé se fut complétement rétablie. Et celle qui avait devancé par son développement soudain toutes les enfants de son âge, fut à son tour devancée par elles toutes.

Elle était de taille moyenne, svelte, alerte, légère comme l'oiseau. Teint rose et clair, sourire d'une exquise finesse, traits mignons, air enjoué, yeux bleus et grands, blonde chevelure, sourcils châtains sous un front où se lisait une candeur angélique, formaient en elle un ensemble harmonieux que complétait la fraîcheur de sa voix. Ses mains étaient si bien faites que les travaux de la campagne n'avaient pu les déformer. Pour elle, le sabotier travaillait sur mesure, car, si elle se contentait de sabots d'enfant, elle se plaignait toujours qu'ils fussent à la fois trop évasés et trop larges.

Georges l'avait autrefois admirativement comparée à une vignette anglaise : aussi les grands garçons de la paroisse la trouvaient-ils par trop jeunette, tout en admirant sa gentillesse. Ils étaient tentés de lui reprocher de ressembler à l'ange représenté, un cahier de musique entre les mains, dans le tableau de *Sainte Cécile*. A quoi les matrones répondaient que sa mère, s'appe-

ant Cécile, avait coutume de prier en regardant ce ta-
ıleau.

Miette, en résumé, n'était pas une de ces beautés ex-
eptionnelles qu'on est stupéfait de rencontrer sous le
ostume campagnard. Et, attendu qu'il ne faut pas dis-
uter des goûts, elle ne l'emportait qu'aux yeux du
lus petit nombre sur les autres jeunes filles du
anton.

Après les fiancés venaient Jacques Tégot et sa femme,
scortés par le père Martin, grand-maître des céré-
ıonies.

— Un drapeau! un drapeau! crièrent qnelques jeu-
es gars.

— La houlette de Pierre!

— La houlette qui a tué le loup!

— Pauvre houlette, elle a brûlé avec le moulin! ré-
ɔndit Miette attristée.

— Ne la regrettons pas! lui dit Pierre à voix basse.
. Georges est notre bienfaiteur.

— Tu as raison, Pierre, et tu me consoles!

— Si elle n'avait pas brûlé, je la brûlerais, Miette.

— Et je la pleurerais, moi!... Je l'aimais tant! Je la
gardais souventes fois, à toute heure du jour, en pen-
nt que tu souffrais, et mon cœur s'élevait vers Dieu :
« Courage! envoyez-lui du courage! » disais-je tout
ıs.

— Bonne sœur!

— Je ne suis plus ta sœur, mon Pierre.

— Ma promise! ma petite femme! mon rêve de bon-

heur!... Je n'osais espérer, Miette, tant de joie après tant de peines!... mais je serai soldat!

— Eh quoi! partir encore... Pourquoi donc maintenant?... Reste avec nous, tu vois bien qu'ils t'aiment et t'estiment tous.

— Aujourd'hui... murmura Pierre, qui avait douloureusement appris à l'école de la vie combien sont mobiles les jugements humains.

— Aujourd'hui! répéta Miette, et pourquoi pas toujours?

— Ma réponse te chagrinerait, et ce soir, il faut ne songer qu'à notre amour béni.

— Mais soldat... c'est pour sept ans, dit-on. Et il faudrait attendre sept ans, et tu irais à la guerre, oh! j'aurais trop de peur et de peine!...

— Miette, petite femme chérie, souris, regarde-moi, chasse donc toutes ces idées qui t'attristent!... On chante, on rit autour de nous!... Donnons l'exemple de la gaîté!

Il fut heureux qu'au signal de maître Martin la cornemuse se perchât sur un tronc d'arbre équarri.

— En avant les promis, en avant les jeunes gens, et les vieux avec! criait le maçon, qui s'empara de la première commère venue.

On se prit par les mains, et sur la lande on dansa pour la première fois la danse du pays.

Après quoi l'on descendit aux Meules.

Les pensées de Miette avaient pris un autre tour; l'air joué par l'intrépide cornemuse étant celui d'une chan-

son bien connue dans la paroisse, elle entonna les paroles. Pierre lui répondait. L'escorte faisait chorus.

— Mon père m'a promise,
O gai !... vive l'amour !
A qui, belle payse ?
O gai ! vive l'amour !
Vous fait-il bien sa cour ?

Je ne saurais le dire,
O gai !... vive l'amour !
— Belle, vous voulez rire,
O gai !... vive l'amour !
Parlez, à votre tour !

Vous parlerez vous-même,
O gai ! .. vive l'amour !
— Le garçon qui vous aime,
O gai !... vive l'amour !
Vous embrasse au grand jour !

Quoique le grand jour fût bien passé, l'heureux Pierre n'attendit pas au lendemain. Miette fut embrassée sur les deux joues. Le chœur répétait en refrain :

Vive l'amonr qui chante
L'air avec sa chanson
Charmante
Autour de la maison !

On arrivait au hameau des Meules, où la foule fut doublée tout au moins ! Il fallut, comme de raison, s'y rafraîchir, — ce qui donna le temps à maître Martin de faire ses invitations et aux autres de compléter à la hâte une demi-toilette.

Une armoire pleine de hardes ayant échappé à l'incendie, Jacques Tégot et sa femme reparurent en habits des dimanches. Miette avait une coiffe blanche sur laquelle était adroitement ajustée sa couronne de marguerites. Pierre dont la malle était arrivée la veille, endossa une veste algérienne qui lui séyait à ravir.

Après une ronde générale, on se remit en route. Le joueur de cornemuse avait renouvelé son souffle dans un pichet. En intermèdes, on chantait des chansons pour la circonstance. Les airs sont populaires, la rime est une esclave à laquelle on n'obéit que par hasard, et personne ne se plaint d'être privé de ses services.

La gentille Miette,
Landuron, landura,
Épousera son Pierre,
Son Pierre épousera.
Eh ! landuron ! ma belle,
Eh ! landuron ! landura !

L'improvisation n'est pas trop difficile, on s'en aperçoit : où il y a de la gêne, est-il du plaisir ?

Le cortége alla s'accroître au hameau suivant, où l'on dansa encore ; si bien que de hameau en carrefour, de danse en branle, de ronde en farandole, tout en chantant, riant, sautant, figurant et s'embrassant quand le voulaient les couplets rustiques, ce fut assez tard, mais par le plus beau clair de lune, qu'on s'arrêta, au bourg, devant la maisonnette de maître Martin.

Le digne homme, quoi qu'il en eût, ne pouvait rete-

nir à souper que la vingtième partie de la bande ; aubergistes ni cabaretiers n'en furent au regret.

Jeanneton dame Martin n'avait pas perdu son temps. Bravement secondée par ses voisines et amies, elle avait improvisé mieux que des refrains de fiançailles.

La cave, la basse-cour et le poulailler, largement mis à contribution, en témoignaient sous la forme de volailles rôties, de vastes omelettes au lard et de bouteilles rangées en bataille. Le couvert était mis sur une table d'ordre composite, formée de la réunion de tables inégales en largeur et en hauteur, mais également recouvertes de serviettes à barres rouges.

Cuillers et fourchettes de fer, d'étain ou de métal d'Alger, proprement fourbies par le jeune apprenti du patron ; couteaux, verres, assiettes de toutes formes, de toutes tailles et de toutes couleurs, bancs, chaises, tabourets, chandeliers ni mouchettes, — emprunts faits dans le village entier, rien ne manquait, pas même un splendide bouquet cueilli au presbytère.

Cornemuse en tête, les fiancés, suivis de leurs parents et des invités des deux sexes, allaient entrer dans la maison, quand un étranger se montra sur le seuil.

Pierre le regarda un instant et n'hésita point à s'écrier :

— M. Duboscat !... le frère du commandant !

— Grâce aux retards de la poste rurale, j'arrive donc à temps ! dit le financier.

On entra.

Sur la route, on répétait de toutes parts : « C'est M.

Duboscat, le Parisien, le vieil ami de M. Desnoires, le subrogé-tuteur de M. Georges, celui qui a envoyé Pierre en Algérie, l'aîné du commandant Duboscat, le brave de Saint-Maurin. »

L'histoire du Rouget, depuis son retour au pays, avait défrayé toutes les veillées; chacun savait que le riche financier était l'intermédiaire des bienfaits de M. Georges. Le cortége dispersé se rassembla devant la porte en criant :

— Vive M. Duboscat!... Vive M. Georges Desnoires!... Vivent Pierre et Miette!...

La meilleure place fut offerte au persévérant protecteur de Pierre Rouget, si bien que la maîtresse de la maison renonça pour lui au plaisir de souper entre son filleul, le héros de la fête, et l'excellent Jacques Tégot, mais elle s'assit en face.

Après les inévitables présentations nécessitées par l'arrivée de M. Duboscat, quand il eut tour à tour complimenté Miette, les Tégot, les amphitryons et leurs convives :

— Mes amis, dit le financier à ses voisins, je suis au courant de tout. A peine arrivé au bourg, j'ai appris l'excellent effet de la lettre de Georges, et je me félicite de prendre part au repas des fiançailles. Mais j'espère bien que rien n'est changé dans vos intentions. Il faut être soldat!...

— Certainement! répondit Pierre.

— Oui, monsieur, ajouta Tégot, et j'y tiens aussi, moi, quoiqu'il m'en coûte de le laisser repartir.

— Très-bien ! je hâte l'expédition des lettres ; avant
n mois vous les aurez !

— Je partirai le jour même, monsieur Duboscat,
nt je suis pressé de revenir sous l'uniforme et tout à
it digne d'elle !..

Miette écoutait ; elle soupira. Pierre s'empressa de
i adresser de tendres paroles. Le père Martin, sa
mme Jeanneton, Pierrette, les amis et les voisines,
mêlèrent à la causerie. La plus franche gaîté régna
entôt d'un bout à l'autre de la table.

M. Duboscat s'entretenait à voix basse avec Jacques
égot :

— Georges, disait-il, voudrait que Pierre ne se fît
as remplaçant, ce n'est pas mon avis ; qu'il aille en
frique, et à l'âge de vingt et un ans, s'il n'est pas
mbé au sort, qu'il accepte les quinze cents francs aux-
uels il peut prétendre. Mon frère le commandant apla-
ira toutes les difficultés, et quand on connaîtra au ré-
iment les motifs de Pierre, tout le monde les approu-
era. La Tour-d'Auvergne, premier grenadier de
rance, se fit remplaçant, et c'est là un des plus beaux
aits de sa vie.

— Vous avez cent fois raison, M. Duboscat. A quoi
on augmenter notre dette ?... car, voyez-vous, nous
cceptons de bon cœur, sans honte, sans regrets, avec
oie et profonde reconnaissance, mais à une con-
ition...

— J'écoute, dit le financier.

— C'est que si, tôt ou tard, d'une manière ou d'une

14

autre, nous sommes en position de rembourser M. Georges, nous puissions le rembourser.

— Comme il vous plaira, père Tégot ; je comprends, j'approuve même votre réserve ; j'espère en outre, par quelques bons conseils, vous mettre en mesure de tirer meilleur parti de votre industrie...

— Un bon conseil n'est jamais à dédaigner, et je vous remercie d'avance, monsieur Duboscat.

Le financier loua Tégot de ses dispositions infiniment rares parmi les gens des campagnes et remit au lendemain la suite de la conversation.

Le souper devenait de plus en plus bruyant ; on s'interpellait d'un bout à l'autre de la table. On portait des santés auxquelles il fallait répondre galamment. M. Duboscat prouva son savoir-vivre.

Il se mit à la portée de ses rustiques convives, et, sans rien sacrifier de sa dignité, contribua, par son toast à la fiancée, à augmenter la gaîté générale.

Sur la route éclataient des pétards, l'auberge et les cabarets étaient vides. Du dehors cent voix répétaient les refrains du dessert, car il y eut un dessert, galette à la compote arrosée de petit vin blanc. La cornemuse se remit de la partie, et enfin, au clair de lune, chacun regagna son domicile.

De bon matin, à l'auberge de la Croix-Verte, dans l'unique chambre à rideaux, M. Duboscat reçut Jacques Tégot, Pierre et maître Martin, entrepreneur de la bâtisse. Toutes les affaires débattues avec soin furent réglées au mieux.

Le financier visita ensuite le lieu du désastre, donna u meunier les conseils d'un homme qui, n'étant étran- er à aucun genre de commerce ou d'industrie, avait ne parfaite connaissance des besoins et des ressour- es du canton ; il fut religieusement écouté et même uestionné tour à tour par Pierre et par Tégot.

Puis, bien certain de n'avoir pas semé en terre in- rate, il repartit comblé des bénédictions de la fa- ille.

Ensuite, pendant un mois entier, les fiancés se par- rent d'amour.

Oh ! le joli mois où les sourires sont des fleurs, où s larmes sont des perles et les soupirs des mélodies ! ourquoi faut-il que sa dernière heure ait des ai- s ?... — Elle s'envola, les yeux en pleurs, mais on sans emporter le rameau des espérances bé- ies.

XVIII

Le capitaine Breteaux.

Sur le quai de Marseille, Pierre Rouget se trou tout à coup en présence du capitaine Breteaux, d la face refrognée n'annonçait rien de bon. Il mâch sa moustache et son cigare, gesticulait, frappait pied, heurtait les passants en les traitant de ma droits, s'exposait à vingt querelles qu'il eût accepte comme un excellent moyen de distraction, jurait demi-voix et roulait des yeux terribles. Bref, était dans un état violent.

Débarqué depuis un quart-d'heure sur le sol sacré la patrie, il la donnait à tous les diables. Au bout seize ans consécutifs passés en Algérie, sans con ni semestres, c'était ainsi qu'il foulait les pa chéris de la terre natale. Echanger quelques souffl et autant de coups d'épée avec les premiers com triotes venus l'eût, sans contredit, soulagé. A la de Pierre, il se dérida comme par enchantement.

— Corbleu ! s'écria-t-il, voici un heureux hasar Tu as décidément gagné la bataille, puisque je trouve ici, et tu auras le plaisir d'endosser casaque !... A toi l'avenir ! mon gaillard.

— Mais vous, capitaine, comment ?...

— Comment ! comment il se fait que je sois à Marseille ?... En retraite, d'office, quand je m'attendais à l'épaulette de chef d'escadrons !... Et cela, pour une niaiserie, un duel !... le quinzième en trente-trois ans de service !... Ah ! les paltoquets ! les drôles ! les polissons !... Tiens ! je maudissais le métier, la fortune, le ministre, ses bureaux, la France, le monde entier !... mais ta rencontre me rappelle que je pouvais plus mal finir !... Asseyons-nous devant ce café !... — Garçon ! deux verres de punch ! — Tu attends le départ du vapeur, moi l'heure du chemin de fer ; nous avons devant nous quarante minutes. — Ce punch !... mille tonnerres !... ce punch ! .. garçon !... Dans ce diable de pays, on ne peut avoir un verre de punch !

— Pardonnez-moi, capitaine, dit Pierre Rouget, l'année dernière, si je ne me trompe, vous vous faisiez une joie de prendre votre retraite....

— Sans doute... mais m'y camper à la veille d'une expédition et tout justement quand Duboscat passe lieutenant-colonel !

— Ah ! la bonne nouvelle ! s'écria Pierre.

— Dis donc excellente ! .. merveilleuse !... adorable ! à rendre fou de plaisir !... Personne ne s'y attendait, pas plus qu'à ma mise en retraite... Les brigands ! Figure-toi que le même numéro du journal officiel me mettait dehors et l'élevait en grade. Je cours chez lui tout joyeux... il venait chez moi tout désolé... Nous nous rencontrons sur la place : — Colonel, quel

bonheur !... — En retraite ! quelle injustice !... — Ne parlons plus de moi, Duboscat ; je suis trop content !... Ce jour-là, il m'échappa, je l'avoue, de dire du bien du roi, du ministère, des bureaux... que sais-je ?... Mais depuis, mille noms ! j'ai diablement pris ma revanche...

— Je m'en aperçois, capitaine !

— Les satanés habits noirs !... bureaucrates de l'enfer !... Me mal noter !... Prétendre que je suis un vieil enragé de duelliste, susceptible, querelleur, prenant la mouche sans raison !... Moi qui suis incapable d'en vouloir à quelqu'un, le cœur sur la main, pas plus de fiel qu'une pivoine. Le dos tourné, vois-tu, je ne songe plus à rien, et je suis prêt à me fendre en quatre pour n'importe quel camarade !

— C'est un fait incontestable, dit Pierre, et s'il m'était permis de me citer, je dirais que vous avez déployé en ma faveur un zèle...

— Quinze affaires, interrompit le capitaine Breteaux, pas même une en deux ans !... Mais j'en aurais eu cent cinquante, si je n'étais toujours prêt à reconnaître mes torts !... Sur les quinze, retranchons dix enfantillages de jeunesse, avant le grade de capitaine. Restent cinq !... Eh bien ! quatre fois je me suis honorablement retracté. Quant à la cinquième et dernière, — c'était il y a six semaines, à Oran, on avait osé dire devant moi du mal de M. Duboscat aîné, le frère de mon ami.

— Et quel mal, juste ciel ?...

— Les choses du monde les plus simples. On le trai-

ait de *boursicoteur*, de faiseur, de pêcheur en eau rouble, etc. ; on le mettait dans le même sac que les Désinance, les Rémus, les Schilstein et le reste de la lique... Je ne connais pas Duboscat aîné, je déteste es gens d'argent, tous fripons, mon petit... Mais enfin e devais un coup d'épée au bavard et je paie toujours nes dettes.

— Capitaine, dit Pierre, vous aviez d'autant plus aison que M. Duboscat aîné est le plus parfait honnête omme du monde entier.

— Je n'en crois rien !... La caque sent toujours le areng... Financier, spéculateur, tripoteur, *carottier*, omme nous disons !...

— Cependant, si vous croyez cela !

— Et qu'importe ! interrompit le bouillant capitaine. e nom de Duboscat est celui de mon ami, je me suis attu et je me battrais éternellement pour le faire respecter !

Pierre se garda bien de souffler mot.

— Du reste, poursuivit l'incorrigible bretteur, je ai jamais eu de duel malheureux. J'entends si joliment ma petite affaire que j'évite d'estropier mon homme. Entre Français, sachons nous ménager !... Retiens ça, mon garçon !... Quelque offense qu'on te fasse, u calme, du sang-froid, pas de rancune, et sur le rrain, n'oublie pas qu'il faut laisser le partenaire en at de tenir tête à l'ennemi.

— Quel brise-raison ! pensait Pierre, les yeux fixés ur le vapeur de la correspondance.

— Je n'ai jamais eu, te disais-je, de duel malheu reux... pour les autres, entendons-nous!... car, un fois, au pistolet, un maladroit m'a logé dans la hanch une balle qu'on n'a pu extirper : « Breteaux, mon ca marade, disait le docteur, cette balle-là vous jouer quelque mauvais tour! — Par votre faute, méchan apprenti carabin que vous êtes! Coupez, taillez, *chan cutez*, que diantre! .. » — Bah! il ne s'est pas sen de force. Après la mort de ma pauvre vieille sœur, faudra que j'aille à Paris essayer de l'opération.

— Et pourquoi pas auparavant, capitaine!...

— Garçon!... garçon!.. mille diables!... criait grognard en frappant sur les verres avec une pièce cinq francs. Eh! voici ta chaloupe, Rouget!... Amiti à Duboscat!... Je serai après-demain chez moi, Pol gny (Jura). Mlle Breteaux!... La bonne fille, veux- que je lui donne le chagrin de m'enterrer? Cette opé ration est diabolique... Bon voyage!... bonne chanc mon petit! le cœur ne manque pas! tu feras un bea chasseur!... mais, garçon du diable! combien c deux punchs?... Vous verrez qu'il me fera manquer convoi.

Pierre était déjà dans la chaloupe.

Quant au capitaine, il arriva un quart-d'heure tr tôt à la gare, où il reprit ses monologues furibonds.

Trois jours après, il avait embrassé sa vieille sœ qui, pour le fêter, invita à dîner tout ce qu'elle av de cousins et d'arrière-cousins dans le pays, sa omettre ses uniques locataires, voisins assidus qu

depuis près de quatre ans, lui tenaient lieu de famille.

C'étaient de braves gens arrivés un beau jour de l'autre extrémité de la France, sans le moindre dessein de se fixer dans le pays. Après un bon héritage, ils voyageaient, disaient-ils, pour leur agrément, mais la mère étant morte, ils ne voulurent plus s'éloigner du lieu où elle reposait et s'y établirent dans la maison de Mlle Breteaux.

Le bonhomme de père, passablement cassé par les travaux de la campagne, faisait état de bourgeois, ne parlait jamais de son pays natal, ce qu'on attribuait à une petite vanité de paysan enrichi : mais du reste complaisant, cordial et d'excellente humeur, il était fort loin de paraître sournois et ne déplut pas au capitaine. De prime abord, le grognard fut réjoui par l'aspect de sa fille Zélie, charmante brune de dix-neuf ans, très-convenablement élevée par une maîtresse qui venait chaque jour lui donner des leçons. Elle était aimable, avenante, gaie comme une linotte et presque aussi étourdie : ravissant voisinage.

Comment les déraisonnables regrets d'un vieux capitaine pour des corvées mille fois maudites auraient-ils pu tenir dans un logis enchanté par sa présence ? Bon caractère, cœur meilleur encore, à en juger par les soins maternels qu'elle prodiguait à son petit lutin de frère, Victorin, adorable marmot qui n'eut bientôt d'autre dada que l'une des cuisses du capitaine Breteaux, ni de plus agréable joujou que sa moustache grise.

Délices de Capoue, arrière !... Les indignes compagnons d'Annibal eurent-ils jamais tant de sujets de se radoucir que n'en trouvait à Poligny le vieil ami du colonel Duboscat ?

— Le vin du crû n'est pas mauvais, la cuisine est parfaite, Zélie est un ange, Victorin un délicieux petit diable, leur père un bonhomme qui fait convenablement ma partie sans gagner trop souvent ; ma sœur est heureuse... Monsieur le ministre, bien du plaisir !.. je ne me baisserais pas, morbleu ! pour ramasser les épaulettes de général.

XIX

Le premier Ban.

Bon soldat, intrépide cavalier, sujet remarquable par sa subordination et son intelligence, Pierre Rouget, au bout de trois ans, avait conquis, à la pointe du sabre, les galons de maréchal-des-logis.

Deux fois il fut porté à l'ordre du jour pour actions d'éclat. La qualité de remplaçant ne pouvait le faire déchoir dans l'estime de personne, car chacun savait qu'avec la somme ainsi acquise il était venu en aide à son second père ruiné par un incendie. Il avait un entrain qui stimulait celui de ses camarades. On aimait à marcher au feu à ses côtés.

Au commencement de la quatrième année, le colonel Duboscat le chargea de diriger la reconnaissance d'un défilé dangereux. Pierre s'acquitta de cette mission avec le tact d'un excellent militaire, débusqua les Kabyles, s'empara des hauteurs et fit donner le signal que les gorges étaient libres.

Au même instant la balle d'un fuyard l'atteignit. Il tomba de cheval, on le crut mort.

Il fut sauvé pourtant, mais après plusieurs mois de souffrances inouïes.

Alors aux Terres-Noires chaque courrier était attendu avec terreur. Miette, au nom de la famille entière, écrivait à son ami en le suppliant de se faire remplacer avec l'argent qu'il avait gagné lui-même comme remplaçant.

Pierre, encouragé par son colonel, fut inflexible. On le revit au feu. On le revit donnant toujours l'exemple d'une patience héroïque, d'un courage et d'une présence d'esprit à toute épreuve.

Enfin, désigné pour faire partie de l'escorte d'un général de division, il n'hésita pas à se sacrifier avec la plus admirable générosité.

Dans une région qu'on supposait déserte, des nuées d'Arabes fondent tout à coup sur la petite troupe qui explorait le théâtre des futures opérations. Il fallut se replier à la hâte sur un blockhaus distant d'une lieue.

Les Bédouins, lancés au grand galop, poursuivent les Français ; une de leurs balles démonte le général, Pierre lui donne son cheval. Seul, à pied, exposé à toute la fureur des ennemis, il n'a d'autre ressource que de se jeter à plat ventre. — Il feint d'être mort, laisse passer les Arabes, se relève après avoir couru le risque d'être écrasé cent fois, se précipite en sens contraire dans la campagne, se cache entre deux rochers et y reste blotti, jusqu'à ce qu'enfin à la faveur de la nuit il puisse regagner le blockaus où le général s'entretenait avec enthousiasme de son trait de dévouement.

Sur l'heure même, il reçut la croix d'honneur.

— Enfin ! enfin ! pensa-t-il en frémissant de joie, e voici digne de Miette !

Le colonel Duboscat n'essaya plus de le retenir : — eulement, dit-il, pas de remplacement ; ne jetons s notre argent à la rivière. Un congé de semestre, e permission de mariage, puis des prolongations séjour dans tes foyers jusqu'à l'époque de ton congé finitif. Voilà l'affaire, je m'en charge. D'ailleurs, la mpagne finie, je prends ma retraite et je vais me er auprès de mon frère.

La croix d'honneur sur la poitrine, le maréchal-des-gis Pierre Rouget partit d'Alger avec l'intention de sser par Paris pour y remercier de leurs bienfaits Georges Desnoires et M. Duboscat aîné ; pendant traversée il changea d'avis :

— Non ! se dit-il, attendons d'être moins pressé !... rai quand mon colonel y sera, j'irai avec Miette... a femme.

A Marseille il prit le chemin de fer ; le dimanche ivant, au point du jour, il descendait à Castelyves. , il courut tout droit chez le maréchal-ferrant, l'em-assa, reçut ses félicitations et lui loua un cheval, is cette fois il ne s'engagea point dans le chemin s Garennes.

La cloche sonnait la grand'messe. De toutes les rties de la paroisse, les cultivateurs endimanchés ivaient sur la place de l'église.

Déjà la foule était compacte, quand parurent les

gens du hameau des Meules et ceux du moulin de l'ouest, dont les demeures sont situées aux confins de la commune, sur la lisière des Terres-Blanches.

Suivis de leurs valets et de leurs servantes, les Tégot, dont les affaires n'avaient cessé de prospérer depuis la reconstruction du moulin, étaient entourés de nombreux amis qui leur demandaient, comme de coutume, des nouvelles de Pierre Rouget.

— Nous attendons, dit le meunier, c'est aujourd'hui qu'arrive le courrier d'Afrique.

Pierrette soupira. Elle avait grand'peine, la pauvre femme, à déguiser ses inquiétudes : son fils était si brave, si imprudent ! trop vaillant soldat !...

Miette ne dissimulait point. Depuis qu'elle avait écrit à Pierre de se faire remplacer et de revenir enfin, elle était soucieuse :

— Le temps passe ; je vas le mois prochain avoir mes vingt-trois ans. Il ne m'oublie pas, je le sais : jamais ses lettres n'ont été plus tendres... mais la guerre... toujours la guerre...

La svelte fiancée avait perdu ses fraîches couleurs. Que de fois, surprise gémissante sur le sein de Pierrette, elle s'était fait sévèrement gronder par son père : — « Manquons-nous donc de confiance en Dieu, ma fine !... Sais-tu, Miette, que je finirai quelque beau jour par me fâcher tout rouge !... » Mais, hélas ! les craintes maternelles de la meunière étaient trop faciles à deviner

er, et les bulletins d'Afrique les surexcitaient pério-iquement.

Maître Martin et Jeanneton sa femme avaient seuls e don de distraire un peu leurs amis par leur inalté-able sérénité. Toujours ils prophétisaient du bonheur; t se fondant de plus en plus sur leurs précédents pro-os, ils ranimaient les espérances défaillantes de la ière et de la fiancée.

Au bourg, après avoir embrassé Miette :

— Bon courage, mon enfant, lui dit Jeanneton, je 'ai fait de ma vie si joli rêve que cette semaine : mon lleul, ton promis, s'embarquait sur la mer en me fai-ant des signes de contentement; il était habillé tout n or comme un prince.

Un cri de folle joie interrompit la marraine.

Le filleul, pressant de l'éperon les flancs de son che-al, venait d'être entrevu par Miette au milieu d'un urbillon d'épaisse poussière.

— Lui ! c'est lui !... disait-elle.

Au coude du chemin, il avait déjà disparu.

— Qu'a-t-elle donc ?... se demandaient les gens du ourg.

— Pierre !... Pierre !... Rouget ! s'écria presque ussitôt la multitude, dont les rangs s'ouvraient.

Il s'arrêta au milieu de la place, en uniforme moins alonné que ne l'avait rêvé Jeanneton, mais avec la oix d'honneur. A peine eut-on le temps de l'admirer. sauta à bas de cheval pour se jeter dans les bras de a mère.

— Décoré !... décoré !... répétaient les paysans.

— C'était promis ! dit-il à Miette, qui vint la seconde.

A la vérité, le père Tégot, fortement tiré par la manche, avait été forcé d'écouter Jeanneton et de lui répondre, non sans sourire :

— Bonne idée, ma commère, dépêchez-vous...

Et la marraine, au lieu de prendre sa part des embrassades du retour, fendit la foule en laissant Tégot libre de serrer contre son cœur le fiancé de sa fille.

Au dernier coup de cloche on entra dans l'église et les hommes se mirent d'un côté, les femmes de l'autre. Le sous-officier s'agenouillait entre Jacques Tégot et maître Martin ; Miette entre la marraine et la mère de son promis, devant l'image de sainte Cécile, les yeux pleins de larmes, le cœur rempli de reconnaissance envers le ciel.

Vint l'interruption obligée par les publications des bans. — Alors le vieux curé, qui n'avait pu résister à l'entraînement général, se rendant de bonne grâce aux désirs de Jeanneton, dit à haute et intelligible voix :

« Il y a promesse de mariage entre Mathieu Pierre dit Rouget, maréchal-des-logis aux chasseurs d'Afrique, chevalier de la Légion d'honneur, et Cécile-Miette Tégot, tous deux domiciliés chez leurs parents, au moulin de la grande lande de l'ouest. »

La sainteté du lieu ne permettait pas d'applaudir.

Miette, toute confuse, crut voir sainte Cécile et son ange qui lui souriaient ; le soldat fut obligé de passer

la main sur ses moustaches rousses imbibées de douces larmes.

Après la messe, chez maître Martin, pendant que Jeanneton se faisait gloire de la publication du premier ban :

— Décoré !... la croix d'honneur !... Depuis quand ?... Comment ?... Conte-nous ça, brave Rouget ! criait-on à l'envi.

Autour d'un pot de cidre on fit cercle et silence,
Après quoi le héros captiva l'assistance.

XX

Amour et Amours.

Le misérable enfant de la mendiante, Pierre Rouget, après avoir été exposé à toutes les tentations qui dépravent, à toutes les tortures qui abrutissent, était donc, grâce à Dieu, sorti vainqueur de tant d'épreuves. Purifié, ennobli par le dévouement, il était devenu meilleur à mesure que les rigueurs du sort s'étaient relâchées.

Mais l'autre, l'enfant gâté, le fils des anciens châtelains, celui qu'on n'avait point revu au pays, s'était-il aussi sincèrement amendé qu'on se plaisait à le dire?

Hélas ! le vieux prêtre qui venait de publier le premier ban osait à peine l'espérer.

Il se souvint du jour du baptême et de ses prières d'alors. — Puis il pria encore, surtout pour Georges.

Cinq ans de service militaire, de campagnes et d'aventures, de combats, de dangers, d'audacieuses expéditions, d'escarmouches hardies, de traits de courage et d'actes héroïques, — cinq ans largement joués au terrible jeu de la guerre avec une seule pensée d'hon-

ɘur et d'amour, — cinq ans d'angoisses filiales et fra·
rnelles, de tendres pitiés pour les alarmes d'une mère,
ɘ terreurs, de nobles mouvements de fierté, de doux
ıpoirs trop cruellement mêlés d'inquiétudes, d'amou-
uses rêveries, de transes toujours renaissantes, — cinq
ıs de prières et de vœux pieusement adressés au ciel
ec une seule pensée de foi et d'union, — ces cinq
ıs-là n'étaient-ils point un rêve?

Avaient-ils commencé? avaient-ils bien fini?

Assis au bord de la fontaine, la main dans la main,
uets, tremblants comme à la veille de leur séparation,
s deux fiancés tressaillirent plusieurs fois, pensant
'ils devaient se séparer le lendemain.

— Mais non! tu es de retour! tu nous restes, et je
is folle! s'écria Miette.

— Regarde-moi! Je suis un homme, un soldat; vois
ı moustache, mon uniforme, ma croix!

— C'est vrai, mon Pierre! Ah! que tu es beau ainsi...
oir tant pleuré, tant prié, tant frémi, — être heu-
ıse enfin, et ne pas croire à son bonheur, avoir
ur encore!... Je me retrouvais à la veille de ton
part.

— Mais, dis-moi, Miette, suis-je jamais parti? Mon
ur était au pays avec toi, je vivais dans le tien; je
voyais ici, à tes côtés, auprès de la fontaine...
! y suis-je bien tout à fait?

— Oui, Pierre, tu ne rêves pas, nous y sommes
ıemble, pas seulement en pensée, pour de vrai et
ır y demeurer toujours!... toujours!...

Au loin, la cornemuse fit entendre l'air : — « Mon père m'a promise, ô gai !... » Ils se regardèrent en écoutant ; ils ne virent pas ceux qui passaient longeant le ruisseau et qui souriaient à les voir ravis dans leur extase.

« Vive l'amour ! »

Cinq années d'insomnies fiévreuses, de dégoûts latents, d'excitants et d'ennuis, de lassitude, de satiété, de gaîté forcée, de temps lâchement perdu,— cinq années d'un positif écrasant, tissu d'heures dont l'emploi varie sans distraire :

— Ainsi, mon cher Georges, vous trouvez ma Rosine plus agréable que votre Violette ?

— Non, mais Violette m'ennuie : si nous faisions chassez-croisez ?

— Ce serait drôle ! je veux bien.

— J'offre un cachemire à Rosine.

— Et moi une parure à Violette.

— Nous verrons ce que pèsent nos amours dans le cœur de ces dames.

— Ne parlez donc pas de cœur, mon bon, vous devenez ponsif.

— Que pensez-vous de ces panatellas ?

— On ne sait plus où trouver des cigares passables.

— Il y a pourtant de pauvres diables qui se contentent éternellement du même tabac de grossière qualité.

Après cette réflexion profonde, Georges étouffa un bâillement.

Oh! les piteuses amours!

— A quoi réfléchis-tu donc, mon ami Pierre? demandait Miette.

—Je pense à un grand cours d'eau qui se trouva un jour sur ma route. Il y avait deux courants, l'un bleu et limpide, l'autre brunâtre et bourbeux, coulant dans le même lit sans que l'eau claire fût troublée par l'eau vaseuse. On m'expliqua que c'étaient deux rivières qui se rencontraient à quelques lieues plus haut, et ne se confondaient ensemble que fort loin de là, quand le fleuve se resserre sur une pente très-rapide. — Le courant transparent se salit donc alors? dis-je avec chagrin. — Non, c'est tout le contraire; dans le tourbillon qui se forme, l'eau s'épure, le limon est précipité au fond, et dès que les courants cessent d'être distincts, tout est limpide et bleu comme le ciel d'un beau jour.

Je demeurai charmé de cette réponse. Ma vie sera donc semblable à ce fleuve, me dis-je avec émotion. D'un côté, mes colères haineuses, mes jalousies, ma sourde inimitié qui se transformait en envie et me portait au crime; de l'autre, tout ce qu'il y a en moi de tendresse et d'amour. D'un côté mes passions mauvaises, de l'autre, mes espérances bénies. Longtemps elles ont suivi la même pente sans se mélanger jamais. Et puis,

je ne regardais plus que le cours d'eau transparent; je pensais à ce mois de bonheur qui suivit mon premier retour et l'incendie de notre moulin, à ce mois qui recommence, Miette...

— Et qui ne finira plus qu'avec nous !

La mère de Pierre écoutait attendrie, le père de Miette souriait :

— M'est avis, dit-il, que mon rôle à moi a été celui du tourbillon...

— Non, mon père, répondit le sous-officier, car c'est par la douceur que vous m'avez toujours ramené au bien.

— N'importe ! j'étais donc le van qui vanne, lon là ! par le bon vent qui vente, comme dit la chanson.

— Miette, ma fille, disait la mère du soldat, bien avant ton père tu avais commencé la guérison de mon fils. Tu étais la fleur d'amour dont la senteur le calmait; je te dois jusqu'à sa tendresse.

— Corniguié ! femme ! interrompait Jacques Tégot en se frottant les mains. A bas les *pleurnicheries* et les *soupirements*, ça se gagne !... Vive la gaîté ! vive l'amour ! Amusons-nous, rions, chantons, jouons à *clignemusette* ou à *je te remplume*... saperlotte ! Avant la noce, il faut que notre Miette ait repris ses couleurs de rose.

— Allons ! père Tégot, tranquillisons-nous ! disait maître Martin à la marraine Jeanneton. Pour une huitaine, voyez ! ça ne va pas si mal. La fleurette refleurit comme une charme !

— Je ne dis pas non, ma fine ! Mais on se rougit encore les yeux comme si l'amour avait une pelure d'oignon ! Pas tant de jolis petits sentiments, mes enfants, et un peu plus de gaillardise !

Ce brave meunier, décidément, était plus sage que les sept sages... Vive l'amour !

Georges Desnoires, mollement étendu sur un divan, demandait à ses inséparables ce qu'ils pensaient de l'étoile nouvelle, — un astre de dix-sept ans, fraîchement débarquée de sa province et qui ne désirait qu'un appartement coquet, une calèche bien suspendue, des toilettes superbes et des plaisirs de tous les instants.

— Ravissante !... délicieuse !... incroyable !... dit Paulin.

— Beauté rare !... blonde aux yeux noirs !... un entrain !... un esprit de démon et des fossettes à vous faire damner !... ajouta Léon.

— Ce qui me charme, moi, reprit Georges, c'est ce petit air d'innocence champêtre avec lequel elle vous débite son programme : — On m'a dit qu'à Paris il ne fallait qu'être jolie et vouloir ; je suis jolie et je veux !...

— Excellentes dispositions, messieurs, mais nous sommes trois !

— Eh bien ! à l'écarté en parties liées.

— C'est trop long !... aux dés !... Trois cornets !

— Quatre et trois !

— Six et un !

— Double cinq !... J'ai gagné !...

— Revanche !

— Dans quinze jours, messieurs !

— Non ! dit Georges, hier, je te refusais mon cheval Pyroscaphe, je le mets au jeu.

— Trop tard !... j'ai gagné... je m'y tiens !

Si piquante que fût l'étoile provinciale, — fades amours !

Souventes fois, Pierre et Miette s'épanchaient en présence de leurs vrais amis, sans timidité, sans fausse honte.

Maître Martin, Jeanneton sa femme, les fermiers des Meules, les bûcherons des Caillottes, vieux et jeunes, riches et pauvres, les félicitaient tour à tour.

Le second ban était publié. A la mairie, l'affiche portait en toutes lettres les noms de Mathieu Pierre dit Rouget et de Cécile-Miette Tégot.

Il s'aimaient sans mystères. On les voyait tendrement appuyés l'un sur l'autre, aller ensemble à petits pas, faire leurs visites dans les hameaux et dans les fermes isolées. Ils s'arrêtaient à l'ombre, au gazouillement des oiseaux, aux susurrements du feuillage, au murmure des ruisselets, gazouillant, susurrant, murmurant des mignotises qui les emplissaient de joie. Partout ils cueillaient des souvenirs, chaque sentier, chaque buisson leur parlait. Pierre avait toute une petite histoire pour chacun des recoins du pays.

— Ici, une fois tu chassais les papillons, je me ca-
i bien vite dans le fossé, de peur de t'effrayer, Miette,
nblant dormir, prenant plaisir à te regarder de tous
s yeux quand tu courais. Enfin tu m'aperçus : « Oh !
paresseux qui dort en plein midi ; ah ! c'est l'ami
uget, » dis-tu en riant. —L'ami Rouget ! elle a donc
brin d'amitié pour moi ! pensai-je tout content, et
s tu te mis à chanter : « Quand Madelon fut au mou-
filant sa quenouille de lin. » Je t'écoutais de toutes
s oreilles et je marchai à genoux sur la mousse tant
e tu fus dans le bois.

— Comme tu te rappelles tout ça, mon Pierre !

— Là, un jour, pour t'amuser tu fis un collier de
lle à Tulipan, mon pauvre chien ; je regardais du
n de l'œil, feignant de ne penser qu'à mes vaches ;
is dès que ton père t'appela, je pris le collier du chien
e m'en fis une tresse que je portais à mon cou comme
ır y pendre mon couteau, de façon que les garçons
; Meules se moquaient de moi et que la servante
offrit un ruban rouge.

— Mais tu gardas ta tresse de paille et tu mis le ru-
ı au cou de Loulou, mon chien à moi !... Si j'avais
Pierre, je l'aurais pris et gardé aussi.

Dans toutes les métairies les fiancés recueillaient des
npliments :

— Eh ! eh ! fit le bonhomme Blaizard, Tégot doit être
ıtent ! Les pâles couleurs s'en vont, la gentille Miette !

— Après la pluie le beau temps, après la rosée l'herbe
plus fraîche et la fleur aussi.

— Sais-tu, Pierre, que tes moustaches te vont comme les rayons au soleil ?

— Marniguienne ! mes commères, voyez un peu ! La Miette n'était pas si mal avisée, étant toute jeunette, de préférer le Rouget au Noiraud.

— Dans ce temps-là, dit la jeune fille, j'aimais mieux le plus malheureux, voilà tout !

— Jarni ! la belle, m'est avis que c'est le plus heureux que nous aimons maintenant.

— Oui-dà !... Savons-nous si, de son côté, M. Georges ne fait point sa cour à quelque jolie demoiselle qui l'aime comme j'aime mon promis...

— Halte-là ! interrompit Pierre, je jure par ma moustache couleur de soleil que cette demoiselle-là n'est pas aimée comme tu l'es.

-- Et moi, je me dédis ! Pierre, tu es bien le plus heureux, étant le mieux aimé, j'en réponds sans connaître sa demoiselle de Paris.

La demoiselle de Paris, — était-ce Mimi Fourchette, Reine Lilas ou Suzanne Manchon ? On se perd dans le dénombrement de ces étoiles. — Quelle qu'elle fût, elle occasionna le dialogue suivant :

— Tu marches sur mes brisées, je ne le souffrirai point.

— De grands sentiments !... Du platonique !

— C'est le procédé qui m'indigne...

— Monsieur s'échauffe, ma parole !

— Ne prends pas ton petit air persifleur.

— Petit ou grand, je prends l'air qui me plaît, mon
n ami.

— Je ne suis pas votre bon ami, monsieur, et vous
ètes qu'un faquin !

— Monsieur, mes témoins seront chez vous dans une
ure.

Le lendemain matin Georges estropiait son bon ami
on ; le soir il se montrait au balcon de l'Opéra en
npagnie de Laure la Catalane.

— Je croyais qu'ils s'étaient battus pour Mimi Four-
ette, dit Paulin.

— Certainement ! fit Arthur, mais il eût été d'un
ût pitoyable de sembler y tenir.

— Elle est donc à pied ?

— Non, en paquebot. Un Américain l'emporte à New-
rk... Une femme pour qui l'on s'est battu le matin
qui peut avaler, sans boire, quatre tranches de foie
ıs !

— Ce qu'il y a de plus clair, c'est que la Catalane
nera Georges.

Huit jours après, Georges Desnoires souscrivait
s lettres de change au profit du fameux usurier
thias.

— Mes enfants, dit le meunier Tégot, causons
ires, s'il vous plaît.

— Volontiers ! répondit le maréchal des logis.

— C'est très-intéressant, mon fils, ajouta la meunière;
st bon que tu sois au courant de tout ce que nous

avons fait ici pendant que tu gagnais là-bas tes galons et la croix.

— Oh ! s'écria Miette, Pierre en sait déjà long. En allant ensemble de çà et de là, jusqu'à Castelyves et jusqu'aux Terres-Blanches, je lui ai parlé, moi, de bien des choses qu'il a tout de suite comprises mieux que moi-même.

— Eh bien, tant mieux ! dit Tégot, j'en aurai moins à dire. Grâce aux avances de M. Georges, tous mes clients étaient déjà désintéressés, comme tu le sais, quand tu partis pour Alger. Le moulin rebâti, l'ouvrage ne manqua point. Ce n'est pourtant pas le métier tout seul qui m'a mis dans ma position actuelle.

« L'argent produit l'argent, pourvu qu'on l'arrose de travail, m'avait dit M. Duboscat. Vous avez des dettes envers nous, acceptez un crédit considérable que je vous ouvre ; suivez mes conseils, et vous ne tarderez pas à jouer sur le velours. »

J'hésitai ; je passe mes objections, j'en reviens aux projets du vieil ami de MM. Desnoires : — « Ces landes sont à très-bon compte ; achetez-en le plus possible, défrichez, défrichez et défrichez sans crainte. Ces carrières abandonnées sont presque sans valeur ; hâtez-vous de les acheter ; faites de grandes acquisitions dans le quartier des Garennes, et soyez sûr qu'avant peu d'années vous aurez triplé ou quadruplé votre prix d'achat.

« Un embranchement du chemin de fer passera nécessairement par ces terrains ; on aura besoin de pier

res et de bois; votre situation sur le bord même de la route nouvelle vous fera obtenir la préférence pour la vente de ces matériaux. En outre, on voudra tôt ou tard empiéter sur votre terre, dont la plus-value représentera un bénéfice considérable. Vous êtes sur les lieux, sachez profiter de cet avantage. »

Dame! j'ai suivi de point en point les instructions de M. Duboscat, mes défrichements seuls ont suffi pour me faire rattraper les premiers quarante mille francs, et de plus j'ai appliqué au commerce des grains et des farines les idées de notre bienfaiteur.

Le dépôt que j'ai établi à Castelyves rapporte de bénéfice net deux mille écus par an. Enfin, le tracé du nouveau chemin de fer passe bien réellement par les Garennes ; ma carrière et mes bois vont valoir de l'or et, en fin de compte, mon garçon, j'ai un fier besoin de toi pour m'aider à mener à bien ce qui est commencé par tous les bouts.

— Mon père, répondit le Rouget, Dieu sait que je n'ambitionne plus la richesse, mais, si elle vient, il permettra, je l'espère, que nous n'en fassions qu'un bon usage.

— Elle vient au grand galop, c'est clair!... comme il est clair que ta réponse est celle d'un honnête garçon et d'un bon chrétien.

— Mon fils! mon pauvre fils, dit Pierrette en l'attirant sur son cœur, quand je te vois devenir meilleur à mesure que tu es plus heureux, je me reproche tous

tes malheurs, j'ai manqué d'indulgence envers toi, j'étais trop dure...

— Mère, calmez-vous, au nom du ciel! interrompit le soldat : vous nous feriez de la peine à tous !

Miette se jetait au cou de la digne femme.

— Corniguienne ! Encore des bêtises! criait Tégot, je vas tempêter, moi ! Comment diable ! Tout va bien ! mal passé n'est que songe et fait paraître temps présent plus beau. Notre permis de mariage est en règle, les trois bans sont publiés, nos visites et nos invitations sont faites. La Miette a refleuri, le sergent a repris un bon air de campagne qui va gentiment sous l'uniforme, et votre noce, *hé m' n'émi d' bon gué* (1) ! restera fameuse en Terres-Noires, j'en réponds!... Vive l'amour!...

— Ma chère amie! disait Georges à Laure la Catalane, vous devenez insupportable.

— Et vous... gracieux!...

— Vos caprices dépassent toutes les bornes!...

— Mon bon ami, s'ils vous fatiguent, votre lésinerie me répugne!

— Vous me ruinez! ..

— Encore!

— Je suis criblé de dettes !

— Bah! je vous croyais riche...

(1) *Hé m' n'émi d'bon gué.* — Hé, mon ami du bon Dieu.

— Vous mettriez à sec le Pactole.
— Coule-t-il en Champagne ?
— Elle a l'audace de plaisanter !
— Faudrait-il pleurer pour vous plaire ?
— Tenez, Laure, vous n'avez pas de cœur !
— Vous n'avez plus le sou.
— Que le diable t'emporte !
ɹaure la Catalane partit d'un éclat de rire ; Georges tit en refermant violemment la porte.
Iortes les amours !

)uand on eut bien parlé des projets de Tégot pour oce, de la toilette de la mariée, de la fille et du çon d'honneur, des aumônes qu'on ferait, du grand ıs qui serait donné le premier jour, des danses du ond, des jeux du troisième ; quand on eut compté ecompté, en les évaluant au plus bas, tous les lo- ; de terre successivement acquis par le père de ille ; quand on eut passé en revue tous les conviés, mmencer par maître Martin et Jeanneton, à finir le maréchal-ferrant de Castelyves, sans omettre voisins des Meules, et en regrettant que MM. Du- at frères, Georges Desnoires, le capitaine Breteaux ınt d'autres ne pussent assister à la fête ; quand ut supputé les bénéfices vraisemblables qui ré- raient de l'exploitation de la carrière et des bois igus, non sans remarquer qu'il faudrait pour ren- possible la voie ferrée, construire une longue ussée à travers les marais :

— Un mot pourtant, objecta Pierre : sans les som
mes avancées par M. Georges, nous n'en serions poi
là, et, selon moi, il a des droits à quelque chose d
mieux que les intérêts à cinq du cent.

— Jarni ! riposta le meunier, crois-tu m'apprend
mon devoir ?

— Non, sans doute, mais...

— Mais... mais... quoi ? M. le chevalier de la Lé
gion d'honneur nous prendrait tout simplement pou
un cancre, un ladre, un usurier, un pince-maille
grippe-sou, tireliard, rogne-portion, happe-chair
fesse-mathieu !...

Les fiancés, leur mère et Tégot en personne riaie
de bon cœur.

— Mon garçon, dit enfin le meunier, tu liras à tê
reposée les lettres de M. Duboscat, et tu lui répondr
à l'avenir. L'écriture n'a jamais été mon goût ; ah !
correspondance était le pire pour moi ! mais qui ve
la fin veut les moyens. J'y passais souvent la moit
des nuits, ayant ordre d'écrire moi-même sans mett
personne dans le secret des affaires !... Va ! ta cro
d'honneur m'a fait rudement suer !... Tu ne jouais q
du sabre : moi je trimais de la plume...

— Mais, mon père, j'étais là ! dit Miette.

— Défense de M. Duboscat d'en dire trop long à n
fille, ni à ma femme.

— Que de précautions ! s'écrièrent Miette et la mè
Tégot.

— Ah ! ah ! poursuivit le meunier, on m'a plus

cent fois traité de vieux fou quand j'achetais des landes pour les labourer, les fumer et les ensemencer. Ce fut bien pis quand je fis l'acquisition des carrières et des mauvais terrains d'alentour : mais on a fini par ouvrir les yeux ; le bon exemple a gagné, on m'imite à qui mieux mieux, et notre commune devient l'une des plus riches de l'arrondissement.

— Ah ! mon père, vous êtes le bienfaiteur de tout le canton ! s'écria Pierre Rouget.

— Moi !... Et pour quoi comptes-tu la permission de Dieu, les conseils de M. Duboscat, les fonds de M. Georges et un certain Pierre Rouget qui a été le commencement de tout comme il en sera la fin, puisqu'il épouse ma fille Miette... Vive l'amour !...

— Georges, c'est donc trois mille francs !

— Dette de jeu, dette sacrée, vous les aurez demain.

. . . .

— Mathias, vous m'écorchez !... quatre cents pour cent aujourd'hui !

— Je vous traite en ami, mon cher Desnoires, et vous avez l'air de vous plaindre... Mais remarquez donc que je vous fais des renouvellements tant qu'il vous plaît.

— Avec cent pour cent de bénéfice chaque fois, grand merci !

— Quels ingrats que ces fils de famille !

Il fallut bien un jour que la bombe éclatât !

Les dettes de Georges avaient fait boule de neige; un passe-port pour l'étranger devenait indispensable. Il partit en compagnie de son ami Paulin, dont le mobilier venait d'être saisi, et de l'inimitable Oscar, qui sortait de Clichy après avoir, par sa longanimité, vaincu ses créanciers les plus retors.

Ces trois messieurs, par la même occasion, se débarrassaient de leurs chaînes de fleurs.

L'excellente économie que celle de leurs amours!

Pour la mariée une chaîne et une croix d'or dans le goût du pays, mais si artistement ouvragées qu'on n'en avait jamais vu d'aussi belles ; — pour le marié une excellente montre dans le boîtier de laquelle on lisait : « *A son généreux compagnon d'enfance* PIERRE ROUGET, *témoignage de reconnaissance et souvenir d'amitié*, GEORGES DESNOIRES ; » — le tout accompagné d'une lettre vraiment touchante, remplie de vœux de bonheur : — voilà ce qu'on reçut au moulin Tégot l'avant-veille du grand jour.

Aux Terres-Noires tout le monde en parla et tout le monde aussi loua M. Georges, — tant et si bien qu'avant la bénédiction nuptiale le curé, prenant pour texte l'Evangile de l'Enfant prodigue, ne craignit point de mêler à ses exhortations le nom du jeune châtelain.

Avec une onction pénétrante et une extrême délica-

esse, il se permit des allusions qui l'amenèrent à remercier Dieu des grâces qu'il avait daigné faire aux leux enfants baptisés par lui vingt-cinq ans auparavant lans la même église.

Après ces paroles de paix, de pardon et d'amour, Miette fut unie à Pierre.

Le ciel était pur, le soleil brillant, les campagnes verdoyantes et fleuries : — la brise semblait joyeuse le bercer les feuillages qui ombrageaient le cortége à son retour vers la demeure paternelle.

Sur Paris, ce jour-là, éclata un orage effrayant, moins terrible toutefois que celui qui bouleversait jusqu'au fond de l'âme Georges Desnoires, foudroyé par l'infortune.

XXI

Voyage d'agrément.

Le voyage impromptu de MM. Georges Desnoires , Paulin et Oscar, remonte à plusieurs mois avant le mariage de Pierre Rouget. D'au-delà les frontières, par correspondance, on peut arranger bien des affaires dont on ne se tirerait pas, si l'on avait l'imprudence de rester à Paris.

Paulin écrivit à son oncle, indulgent vieillard qui jouissait de cent mille livres de rente, étalées sous le ciel clément de la Beauce.

Oscar écrivit à son notaire, excellent administrateur de ses capitaux que le prudent viveur n'avait eu garde d'ébrécher, préférant de beaucoup se reposer de ses fredaines, aux frais de ses créanciers, sous les acacias de la prison pour dettes.

Georges, beaucoup plus embarrassé, se vit réduit à la dure nécessité d'écrire à M. Duboscat aîné, son ci-devant subrogé-tuteur. Il le suppliait de faire en sorte que ses créanciers ne troublassent point la quiétude de sa mère. L'enfant gâté, majeur depuis près de quatre ans, avait aliéné tout ce qu'en style d'usurier on appelle *des espérances.*

I. Duboscat se borna, dans sa réponse, à lui de-
nder des pouvoirs absolus, en lui annonçant que
e Desnoires ne pouvait tarder à être dépouillée de
t ce qu'elle possédait.

Après avoir eu la douleur d'expédier au vieil ami
feu son père une procuration générale formulée,
on le modèle, dans les termes les plus rigoureux,
orges devint singulièrement mélancolique. Oscar et
ılin, amis charmants, le taquinaient pour ses hu-
urs noires.

En rentrant en France, on passa par Toulon. Pou-
t-on passer par Toulon sans visiter le bagne ?

Georges accompagna ses amis. Il était, ce jour-là,
s triste que jamais, car M. Duboscat aîné, ayant
entivement examiné la situation, lui déclarait que
ı passif dépassait de plus de cent mille francs l'actif
Mme Desnoires.

– Toutefois, ajoutait le financier, pour empêcher
e la veuve de son meilleur ami ne fût tourmentée, il
ıit provisoirement conjuré la catastrophe, en payant
sa propre caisse tous les intérêts dus à Mathias,
razin, Serpentard et autres vautours, parfaitement
erminés à se faire rembourser intégralement. Mais
mportait que sans retard Mme Desnoires réformât
ı train de maison, vendît ses chevaux et sa voiture,
t un appartement modeste et renonçât, en un mot,
outes ses habitudes de bien-être.

La lettre contenait, entre autres parenthèses sévè-
, la phrase suivante :

« On cesse d'être homme d'honneur à partir du moment où l'on emprunte, pour défrayer ses plaisirs, des sommes que l'on ne possède pas et qu'on ne possèdera jamais. »

Ce fut sous l'impression de cette lecture que Georges alla visiter, avec ses deux amis, l'intéressant bagne de Toulon.

Le premier bonnet vert qu'ils rencontrèrent l'apostropha par ses nom, prénoms et qualités, en lui demandant des nouvelles de M[lle] Zélie.

— Eh ! eh ! mon cher, s'écria Paulin, d'où vous vien cette honorable connaissance ?

— Diable ! fit Oscar , voilà la plus piquante de vos rencontres de voyage ; Zélie, un petit roman de jeunesse, sans doute !

Georges avait pâli et se taisait. Michel poussa l'impudence jusqu'à dire en ricanant :

— Messieurs, si les journaux qui ont rendu compte de mon procès n'avaient mis des initiales au lieu d'un nom qu'on voulait à tout prix laisser hors du débat vous connaîtriez à merveille le joli petit roman, e vous sauriez que le jeune G. D. est votre cher ami, qu méritérait bien d'être mon camarade.

— Misérable ! murmura Georges d'une voix étouffée.

— Curieux ! très-curieux ! fit Oscar.

— Expliquez-vous, s'il vous plaît, demandait Paulin au forçat ; qu'est-ce que c'est que Zélie ?

Michel s'expliqua fort à son aise et signala par leur

es les numéros de la *Gazette des Tribunaux* qui re-
aient son affaire ; on ne pouvait être plus précis.

— Eh bien, Georges ! dit Oscar, que répondez-vous
ut cela ?

— Eh bien, monsieur Desnoires, demanda Paulin
n ton sec, protestez donc !

— Beaucoup de plaisir, messieurs, et bonsoir ! in-
rompit le forçat en éclatant de rire.

Paulin prit le bras d'Oscar sans daigner jeter les
ıx sur Georges, pétrifié d'horreur. Ces messieurs
cherchèrent pas même un prétexte pour lui fausser
npagnie, tant au club maquignon l'on est chatouilleux
le point d'honneur.

On fait des dettes qu'on ne paiera jamais et l'on sort
Clichy, comme Oscar, plus blanc que neige. Un dé-
nti, un terme inconvenant, valent un duel. On se
pecte au point de ne jamais s'enivrer avant minuit.
plonge dans la douleur d'honnêtes familles dont les
es s'appelleront avant peu Thérèse Colibri, Aurore
nquant, Ulloa ou Solférino, à moins qu'elles ne meu-
t désespérées, les unes dans leur mansarde, les
res dans la Seine.

Si l'occasion s'en présente, — et on la cherche, —
ne manquera pas de désunir un ménage en abusant
la confiance d'un mari et de la faiblesse d'une jeune
nme. On se glorifie d'être *roué*... — Mais aller jus-
à la violence, mais s'exposer à s'entendre dire en
e par un forçat à bonnet vert ce que Michel venait
dire à Georges Desnoires ! Jamais ! c'est dégradant !

Au nombre des circonstances qui achevèrent de fac
liter les démarches de Pierre Rouget, lorsqu'il sollici
tait sa réhabilitation, on doit citer l'interrogatoire d
Michel. Par esprit de vengeance, le perfide coquin ava
évoqué l'histoire de Zélie ; vingt fois il prononça le no
de Georges Desnoires, avec l'espoir, sans doute, de fair
diversion en provoquant un scandale.

S'il n'y réussit pas en cour d'assises, il venait d
réussir maintenant. S'il ne fit autre chose que rendr
Pierre plus excusable en instruisant les magistrats d
la faute de Georges, il frappa juste cette fois, car le clu
maquignon tout entier s'émut aux rapports de Pauli
et d'Oscar, confirmés par la *Gazette des Tribunaux*

A l'unanimité, le nom de Desnoires fut rayé de l
liste des membres du cercle, mais il l'ignorait encor
quand il arriva de Marseille à Paris, huit ou dix jour
après ses méticuleux collègues.

Une lettre de sa mère lui avait remonté le moral.

« Mon cher enfant, lui écrivait-elle, tu viens de re
« lever ma fortune sans t'en douter. Mais que dis-je
« tu te doutais certainement du danger, et avec ton ex
« cellent cœur tu as voulu m'épargner des inquiétude
« en envoyant tes pleins pouvoirs à notre vieil ami Du
« boscat. Sans perdre un instant, il a retiré toutes no
« valeurs de chez Désinance, dont la faillite est la nou
« velle de Paris. Trois cents familles sont ruinées d
« fond en comble ; nous, grâce à toi, nous n'avons ab
« solument rien perdu.

« Notre généreux et sage cousin a profité de l'occa-
« sion pour me faire comprendre combien sont dange-
« reuses les fortunes de portefeuille et s'est chargé de
« transformer notre avoir en immeubles, ce qui dimi-
« nue, à la vérité, nos revenus, mais nous met à l'abri
« d'une catastrophe dont la seule pensée me fait frémir.

« J'ai sur-le-champ réformé ma maison, renvoyé
« les deux tiers de mon domestique, vendu ma voiture
« et cédé mon bail, pour louer un charmant petit appar-
« tement dans la maison même de Duboscat, rue d'Antin.

« C'est là, mon cher fils, que t'attend ta vieille mère
« qui t'embrasse comme elle t'aime.

« Vve Desnoires. »

— Bravo ! pensait Georges, ma bonne étoile l'emporte ! Sans mes dettes et mon voyage, la faillite Désinance nous ruinait de fond en comble ; sans la faillite Désinance, on n'aurait guère pu décider ma mère au modeste train de vie qu'elle adopte de si bonne grâce ; sans ces réformes spontanées, monsieur mon procurateur ne serait pas en mesure, avec la différence des revenus, de payer les intérêts de mes dettes ou même de les éteindre peu à peu, — car évidemment il ne songe pas à la moindre acquisition d'immeubles.

Le caractère léger de Georges avait repris le dessus. Sans plus se soucier de Paulin ni d'Oscar que de Michel le bonnet vert, il attendait la distribution des bagages en lorgnant les voyageuses qui circulaient dans la salle.

Pour la troisième fois, il dévisageait une très-jolie

brune dont la physionomie ne lui semblait pas inconnue ; pour la troisième fois, il la dépassait, s'arrêtait devant elle et, le lorgnon à l'œil, il se demandait où il pouvait l'avoir déjà vue, quand deux mains vigoureuses le saisirent au collet.

— Pas un mot! jeune drôle! pas un mot! lui dit à l'oreille un grognard à moustaches grises de la plus sévère apparence.

— Lâchez-moi, expliquons-nous!

— Parfaitement!

La jeune dame, qui tenait par la main un petit garçon de huit à neuf ans, avait éprouvé un certain malaise lorsque ses regards rencontrèrent ceux de Georges. Son mari s'en aperçut, étouffa un juron militaire, la pria d'aller réclamer les effets de la famille, et dès qu'elle eut le dos tourné, engagea l'action avec une impétuosité tout africaine. La foule était trop affairée pour avoir rien remarqué. Le dialogue continua dans un coin désert :

— La question, disait l'officier, est de savoir si vous préférez un coup d'épée à des coups de canne. Choisissez!

— Monsieur, voici ma carte ! dit Georges.

— Monsieur, je n'en ai point sur moi ; je m'appelle Breteaux, capitaine de cavalerie en retraite, et mes deux témoins attendront les vôtres, ce soir, au Café des Mille-Colonnes, Palais-Royal.

— C'est convenu, laissez-moi donc passer!

— Doucement! Vous avez insulté ma femme ; je

ntends pas que vous m'échappiez, je ne vois point dresse sur cette carte qui n'est peut-être point la re... et vous m'avez l'air d'un fier polisson !

— Assez d'insultes ! interrompit Georges, qui voulut cer le passage.

Le grognard leva sa canne ; une rixe paraissait iné·able, mais la canne s'abaissa lentement :

— Georges Desnoires !... Ah ! vous seriez Georges snoires ! s'écriait le capitaine, qui avait enfin lu le n du voyageur.

— Certainement, monsieur, et après ?

— Prouvez-moi que vous êtes bien M. Georges Des-res, je serai parfaitement tranquille.

— Qu'à cela ne tiennne, morbleu ! J'ai hâte mainte-nt de vous revoir sur le terrain ! Tenez ! voici mon sse-port.

Un coup d'œil donné au signalement rendit au capi-ne Breteaux toute sa belle humeur.

— A merveille, monsieur, c'est très-drôle ! Au be·n je saurai très-bien où retrouver le cher camarade brave Pierre Rouget !

Sur ces mots, le capitaine rejoignit Zélie et Victorin, ssant Georges encore plus stupéfait qu'il n'était irrité. La jeune femme ni le petit garçon ne s'étaient aper-s de rien.

— Au diable la sotte affaire ! pensait Georges revenu sa surprise, car quoi de plus naturel qu'un vieux dat de la connaissance de Pierre eût retenu et re-nnu son nom ?

XXII

Retour au logis.

Quand le fiacre de Georges Desnoires s'arrêta, rue d'Antin, devant l'hôtel Duboscat, les concierges se précipitèrent hors de leur loge avec un empressement de mauvais augure.

Leur maître, lui dirent-ils, le priaient instamment de ne pas entrer chez sa mère sans avoir causé avec lui.

— Encore quelque tuile! murmura Georges redevenu soucieux.

M. Duboscat ne lui fit pourtant pas un trop mauvais accueil :

—Avant tout, dit-il, j'ai à vous donner une nouvelle excellente. Pierre Rouget épouse Miette Tégot.

— Ah ! tant mieux ! s'écria Georges.

— J'ai pensé que vous ne pouviez vous dispenser de leur faire un petit cadeau et j'ai préparé ces bagatelles.

— Mille remerciements, c'est parfait ! dit Georges en examinant la montre, la chaîne et la croix d'or.

— Je vous attendais impatiemment, reprit le financier; l'heure nous talonne, une lettre de votre main me semblerait convenable.

— Une plume et de l'encre? dit vivement l'impressionnable jeune homme qui, passant d'un extrême à l'autre, écrivit sur-le-champ, avec une verve charmante et dans les termes les plus expansifs, une page de félicitations fraternelles.

Cependant le financier ouvrait un dossier de nature à le replonger au fond de l'abîme.

Lettre et paquet cachetés, adressés et immédiatement expédiés, M. Duboscat dit d'un ton glacial :

— Causons maintenant d'affaires sérieuses. Je vous ai fait le résumé de votre situation, mais en l'adoucissant, de crainte de quelque coup de tête qui l'eût encore aggravée, s'il est possible. Madame votre mère se croit chez elle, dans ses meubles : elle est chez moi, dans un mobilier qui m'appartient, et, s'il plaît à Dieu, elle ignorera jusqu'à sa dernière heure qui la loge, la fait servir et pourvoit à toutes ses dépenses par un revenu complètement fictif, car vous avez dévoré tout le capital. Son imprudente confiance en vous vous en a facilité les moyens. En souscrivant aveuglément à tous vos désirs, madame votre mère s'est réduite à vivre d'aumônes. Elle en vit... sans le savoir.

Georges, les yeux hagards, comprenait à peine. Il fallut un long silence pour lui permettre de recouvrer l'usage de ses facultés.

— Monsieur, dit-il enfin, si cruels que soient les termes dont vous vous servez, je bénis en vous le bienfaiteur de mon infortunée mère.

— Votre père, monsieur, j'ai déjà eu l'occasion de

vous le dire, a été mon bienfaiteur à moi-même; j'acquitte les dettes d'une reconnaissance sacrée... en préservant sa veuve de la misère. Je dois également la plus profonde gratitude à madame votre mère, qui est membre de ma famille; et malgré ses torts envers moi, je n'ai jamais cessé de lui être dévoué. Quant à vous, dont la position est loin d'être liquide, vous avez, par bonheur, facilité la seconde et la plus délicate partie de ma tâche, en m'expédiant les pouvoirs qui nous ont fait échapper à la faillite Désinance et Ce. Sans cela, j'aurais assurément recueilli Mme Desnoires, mais elle n'ignorerait rien... et vous, vous seriez à jamais insolvable.

— Je le serai toujours envers vous! dit Georges avec une amertume pleine d'humilité.

— Non, peut-être!

Georges attendait comme une espérance l'explication de ce mot, le développement de cette pensée.

Le financier plaça sous ses yeux la pièce la plus horrible du dossier, la dernière.

— Voici, dit-il, qui établit la situation avec clarté. Balance faite de la vente de toutes les valeurs avec les sommes payées, il est certain, comme le prouvent les autres pièces :

1° Que l'actif est nul;

2° Que Serpentard, Sarrazin, Mme Laure la Catalane, à qui vous aviez fait de fort singuliers billets, M. le vicomte de la Clairière, usurier à gants jaunes des plus polis, Mlle Violette, autre financière de même volée,

fort experte, ma foi! et M. Léon, un de vos anciens amis, qui n'a pas oublié certain coup d'épée dont il prétendait se venger par un coup de Jarnac, sont complètement désintéressés ;

Mais, 3° que le vieux Mathias, le plus âpre de la bande, a sur vous prise de corps pour une somme de cent mille francs.

— Je puis donc être jeté en prison, aujourd'hui, à l'instant !... Ah ! le misérable ! il ne m'a pas versé en tout plus de dix mille francs espèces, et déjà par deux fois les intérêts ont couvert le principal !... Mais que peut-il espérer désormais ?... Ne connaît-il pas la vérité ?...

— Trop bien, dit M. Duboscat. Avec une implacable logique, il m'a prouvé qu'il ne courrait aucun risque. D'abord il spécule sur la faiblesse de madame votre mère.

— Il a tort ! interrompit Georges. Je mourrai de faim, je le jure, avant de lui imposer le moindre des sacrifices.

— Mathias sait qu'elle possède encore des bijoux de famille pour une somme considérable.

— Ces bijoux, je l'espère, m'acquitteront un jour envers vous, monsieur Duboscat ! s'écria Georges.

— Parlons de Mathias, reprit le financier. Car je ne sais par quel art infernal il a enfin appris que Pierre Rouget et le meunier Tégot se regardent, à très bon droit du reste, comme vos débiteurs, qu'ils font très-bien leurs affaires et se tiennent prêts à vous rem-

bourser le capital et les intérêts des quarante et quelques mille francs que je leur fis passer en votre nom après l'incendie.

— Mais cette somme que je n'accepterais qu'avec honte et contraint par la nécessité, c'est à vous, en tous cas, que je la dois.

— Non ! je me la suis déjà remboursée, voir la pièce nº 15.

— Vous avez bien fait, monsieur Duboscat. De toutes mes dettes, c'était la seule vraiment honorable ; il m'est doux qu'elle soit acquittée et surtout en présence de votre généreuse conduite envers ma mère.

— Parlons de Mathias, répéta le procurateur avec sa froide tenacité. Je l'ai menacé des lois, je l'ai acculé dans ses retranchements par des arguments qui lui ont donné beaucoup à réfléchir, et hier enfin je suis parvenu à lui faire lâcher prise en partie.

— Mon passif n'est donc plus de cent mille francs ?

— Non, comme le constate la petite note attachée par une épingle à la pièce que vous tenez. Toutefois, Mathias ne s'est pas dessaisi du pouvoir de vous contraindre par corps.

— Mon Dieu ! s'écria Georges, les présents que j'envoie à Pierre et à Miette me font contracter envers vous une dette nouvelle !

— Sans doute. Mais qu'il ne soit jamais question de cette niaiserie, si vous me désapprouvez.

— Au contraire ! C'est une obligation de plus que vous a le fils de votre meilleur ami ! Cette dette-là

'est chère. Pour l'acquitter, je travaillerai, j'apprenrai à gagner ma vie !

Georges s'exaltait.

— Monsieur, interrompit M. Duboscat, je vous laisse dossier : vérifiez, contrôlez à votre aise. Je vous ai t tout ce que je tenais à vous dire avant que vous reissiez Mme Desnoires.

Il était impossible d'être plus sec et plus cassant. Les iroles du procurateur, prononcées d'une voix atone, aient accompagnées d'un regard de pitié plus difficile supporter qu'un regard de colère. Sans toucher au ossier, Georges salua, sortit et monta au troisième age. C'était là que sa mère habitait, elle qui, naguère, cupait un hôtel tout entier.

A chaque marche, il chancelait. Une sorte de vertige était emparé de lui. Ce fut en tremblant qu'il porta la ain sur le cordon de sonnette. La femme de chambre ıi lui ouvrit recula en disant :

— Ah ! monsieur Georges, vous êtes plus pâle qu'un ort !

Il entra au salon. Sa mère, baignée dans les larmes, oissait convulsivement une lettre bien horrible sans oute, car d'une voix entrecoupée elle l'accueillit par es mots :

— M. Duboscat croit que je ne sais rien ! Je sais tout ! h ! Georges, comme tu as tué ton père, tu me tueras ıssi !

Georges, atterré, regarda fixement sa mère ; son verge redoubla ; il voulut faire un pas, se mettre à ge-

noux, tendre les bras, articuler quelques mots : il ne le put. Comme si la foudre l'eût terrassé, il tomba.

Mme Desnoires, aussitôt, poussa des cris d'épouvante :

— Qu'ai-je dit, mon Dieu ! qu'ai-je fait ? murmura-elle. Non ! Georges, non, ce n'est pas toi ; c'est moi qui suis la seule coupable !

Aidée par la femme de chambre, elle essayait de ranimer son fils :

— Cachons cette lettre affreuse ! Plus de reproches, rien ! jamais ! pensait-elle en l'entourant des plus tendres soins maternels. Non ! je ne lui répèterai de ma vie que je sais tout ! Qu'il croie à un cauchemar ! Silence, mon cœur ! Je veux sauver mon fils !

Ce n'est pas toujours impunément qu'on use et qu'on abuse des amours, du jeu, des dettes, des duels et de cette oisiveté impertinente dont la peinture ou même l'éloge traînent un peu partout : banalités faciles, vulgaires sujets.

Malheur à celui qui trébuche dans le brillant chemin du vice. Il a trop d'envieux, trop d'ennemis pour n'être point frappé par derrière.

La lettre circonstanciée que venait de lire Mme Desnoires lui fut remise à l'instant où Georges entrait dans l'hôtel : on guettait assurément son retour.

Mais qui avait écrit ?

Fut-ce l'une de ces Arianes qu'on couvre alternativement d'or et de boue, de caresses et d'outrages, qu'on encense aujourd'hui et qu'on expulse demain, et qui saisissent plus tard, avec une âcre volupté, l'occasion

e la vengeance? Fut-ce Rosine ou Violette, Reine
ilas, Suzanne Manchon ou Laure la Catalane ?

Fut-ce l'un de ces créanciers qu'un curateur habile
ésintéressait à point, mais qui ne renonçaient pas
ans une rage secrète à leurs festins d'oiseaux de proie?
'ut-ce Sarrazin, Serpentard ou le vicomte de la Clai-
ière ?

Fut-ce un duelliste malheureux, estropié pour la vie
la suite d'une querelle futile ?

Fut-ce un joueur réduit à renoncer à la grande par-
e, mais voulant à tout prix une revanche ?

En vérité, l'auteur de la lettre envenimée était un
eu tout cela. Il s'appelait Léon. Il fut l'un des intimes
confidents de Georges qui, pour les beaux yeux d'une
imi Fourchette, le transforma, certain jour, en boi-
ux. Après avoir passé des rangs de l'agio dans ceux
l'usure, ce Léon s'était attaché à la maison Désinance,
nt la déconfiture fut en grande partie causée par le
gilant Duboscat, le retrait des capitaux de Mme Des-
ires ayant été le signal de la débâcle.

Léon était associé de Mlle Violette, qui prêtait main-
nant à messieurs les fils de famille après leur avoir
nt emprunté; il jouissait de l'amitié de Laure la Ca-
lane, rancunière beauté qui ne pardonnait pas à Geor-
s de l'avoir donnée au diable; il fréquentait encore
ulin et Oscar, il avait recueilli de leur bouche les
nfidences du forçat Michel et avait si bien complété
n enquête qu'il fit un chef-d'œuvre d'infamie.

Calomnies et vérités marchaient de front ; — ce que

l'on ignorait, on l'inventa, mais on donna des preuv de tout ce que l'on savait. En somme, si Mme Desnoir prenant les choses au tragique, s'avisait d'en mour Georges hériterait de ses diamants, et l'on pourra sans doute, recommencer les affaires. A coup sûr vertueux Duboscat serait très-vexé.

Une écriture contrefaite, une signature en l'air, tour fut joué à la satisfaction pleinière des ennemis Georges Desnoires.

Laure en rit à longue haleine ; Violette admira grâce du style de son disgracieux compère ; le vicom de la Clairière ôta ses gants pour applaudir et fit guet par son propre groom le retour de l'enfant gâté.

Le démon de l'Envie avait scellé le fâcheux pse donyme.

Grâce à la noble sollicitude de Duboscat, Georg arrêté sur la pente, ne devait point de chute en ch tomber dans le gouffre de l'escroquerie où tant de s pareils se métamorphosent de dupes en fripons.

Qu'on ne demande donc pas à quoi bon les soins M. Léon et de ses collaborateurs.

Mme Desnoires attendait son fils quand l'exécrab lettre lui fut remise en mains propres. Elle la lut, relut, en saisit toute la fatale portée et, avec le prop des âmes faibles, se jeta dans l'extrême violence. Po la première fois, cette mère aveuglément indulgen exhala un reproche tel que Georges, déjà constern n'en put supporter le poids.

Les sels étaient impuissants.

— Du secours ! Un médecin ! Vite ! courez ! disait Mme Desnoires.

La femme de chambre descendit. Les concierges furent envoyés à la recherche du médecin ; la nouvelle de l'accident se répandit dans l'hôtel ; M. Duboscat, alarmé, se hâta d'offrir ses services.

— Ah ! monsieur ! mon fils se meurt ! s'écria l'infortunée veuve. Oh ! envoyez-moi mendier, mais rendez-moi mon fils !

— Eh quoi ! pensa le financier, sans ménagements pour sa mère, il aurait déjà trahi nos secrets !

— Calmez-vous, madame, disait-il avec douceur, une saignée est nécessaire ; tous mes gens sont à la recherche d'un médecin. Mais il vient de vous échapper d'étranges paroles...

— Oh ! vos bienfaits et ses fautes devaient être un mystère pour moi ! Vous êtes bon, généreux, notre seul ami !... Par pitié, sauvez-le ! C'est moi qui, dans une folle colère, lui ai appris que je n'ignorais rien.

— Vous, madame... vous ?

— Tenez, vous lirez cette lettre !... Le pauvre enfant n'a pu répondre un mot ; il est tombé, là, sans force, sans vie.

Mme Desnoires poussa un cri déchirant.

Le médecin entrait. M. Duboscat n'avait pas eu le temps de jeter les yeux sur la lettre ; son concours était doublement nécessaire. Il chargea la femme de chambre de secourir Mme Desnoires, appela des domestiques et

revint aider le docteur, qui pratiqua sur-le-champ une saignée abondante.

Georges ouvrit les yeux. Il regardait avec égarement sans comprendre où il était ; sa mère retrouva soudainement la force de courir à lui. Elle l'embrassait avec transport.

Le docteur prescrivit un régime doux et surtout du calme, car de violentes émotions étaient évidemment la cause de l'accident.

— Du calme ! des émotions violentes !... Ah ! mon Dieu ! dit Georges en apercevant M. Duboscat, que m'est-il donc arrivé ?

— En entrant chez madame votre mère sans avoir dit un seul mot, vous avez complètement perdu connaissance.

— Mais vous, ma mère, vous, vous m'avez parlé ? demanda Georges.

— Avec épouvante, mon fils, tu étais pâle... pâle. .

— Comme un cadavre, monsieur Georges, dit la femme de chambre ; j'en ai reculé de peur.

Georges baissa les yeux, se prit à réfléchir, crut, comme le voulait sa mère, avoir eu un instant de délire et recouvra une certaine tranquillité d'esprit.

M. Duboscat se retirait.

Dans l'antichambre il dit secrètement à M[me] Desnoires :

— Pas un mot à M. votre fils, et veuillez vous calmer vous-même. La lettre qui vous a si fort affectée ne peut être qu'un tissu de hideux mensonges.

— Ah ! que Dieu vous entende ! murmura Mme Des-
ires, toujours prompte à se bercer d'illusions.

— Dès que je l'aurai lue, madame, je vous ferai de-
nder un moment d'entretien...

— Chez vous, s'il vous plaît, monsieur Duboscat.

— En effet, madame, chez moi nous causerons libre-
nt. Je suis sûr qu'on vous a odieusement trompée.

Mme Desnoires, déjà rassérénée, entra dans la cham-
e de son fils. Il avait eu le temps d'interroger ses
uvenirs ; il songeait au capitaine Breteaux et frémis-
it à la pensée d'avoir l'air de fuir un duel.

— Quelle heure est-il, s'il vous plaît ? demandait-il
a femme de chambre.

— Cinq heures, monsieur Georges.

XXIII

Coups sur coups.

« Monsieur le capitaine,

» Par force majeure, j'ai l'honneur de vous prier
» différer notre rencontre.

» Une indisposition subite me cloue chez moi, ma
» dès demain, j'espère, je serai sur pied et à vos ordre
» Veuillez m'indiquer votre adresse ou celle de me
» sieurs vos témoins, et agréer mes salutations disti
» guées.

» GEORGES DESNOIRES. »

« *P.-S.* Je désire que ma vieille mère, déjà fort ala
» mée de mon état, ne soit instruite de rien. »

— Paltoquet ! murmura le capitaine après avoir lu
billet que lui remettait un commissionnaire. Tene
messieurs, que pensez-vous de cela ?

Deux officiers que le capitaine avait tout simpleme
trouvés à l'estaminet et qui fumaient attablés devant u
bol de punch parcoururent successivement le billet d
Georges.

— Mon cher Breteaux, dit le premier, cela m'a l'air vrai.

— Du diable! poule mouillée !... son indisposition est la colique de la peur.

— Mais il se tient à vos ordres, il donne son adresse, il ne recule pas.

— Il recule, puisqu'il ajourne... Et cela se permet de lorgner ma femme avec impertinence !

— La question est de savoir si c'était avec impertinence, car enfin, mon cher Breteaux, on a toujours le droit de regarder une jolie femme... fût-ce la vôtre.

— Quand je dis *avec*... je sais ce que je dis ! J'ai dit *avec*, donc c'est *avec ;* et il se battra ou je lui coupe les oreilles !

— Camarade ! dit le second officier, ne vous échauffez pas la bile et remarquez qu'on attend la réponse.

Le capitaine Breteaux répondit :

« Monsieur,

» Mon adresse et celle de mes deux témoins, le lieu-
» tenant Briolet et le capitaine Miron, au café des Mille-
» Colonnes, toujours ! Car je n'entends pas que vous
» puissiez revoir et sottement effaroucher ma jeune
» femme.

» Quant à madame votre mère, je respecte infini-
» ment ses alarmes, mais... n'exigez pas de moi trop
» de patience ; donc, portez-vous mieux.

» Je suis pressé de vous donner une petite leçon de » galanterie française.

» Votre serviteur,

» Breteaux,

» *capitaine de cavalerie en retraite.* »

Avant de plier sa réponse, l'Africain se donna la satisfaction de la communiquer à ses camarades.

— Style Breteaux pur-sang ! dit le lieutenant Briolet avec gaîté.

— A vrai dire, je vous trouve dur ! dit le capitaine Miron.

— Eh ! croyez-vous donc qu'il me soit agréable d'avoir campé aux arrêts ma femme et mon fils, au lieu de les conduire au spectacle, comme c'était convenu !..

— Tenez, commissionnaire, voici la réponse. — Garçon ! un autre bol !

— Et des cigares ! demanda Briolet.

— Ah çà ! Breteaux, je ne vous savais pas marié ! — Depuis quand cette conversion ?

— Depuis un an.

— Mais votre petit garçon paraît en avoir huit ou neuf.

— Ah ! vous l'avez donc vu ?

— Au restaurant, parbleu !...

— C'est juste.

— Eh bien ! mon petit garçon, c'est le frère de ma femme. Je l'appelle mon fils, parce que ça me charme... D'ailleurs, si j'ai épousé la sœur, c'était surtout pour

ne donner ce plaisir-là. Sans compter celui de jouer ın tour de ma façon à la bande noire.

— Qu'appelez-vous la bande noire?

— Mon tas de corbeaux de cousins et d'arrière-ousins qui après la mort de ma sœur... Il faut vous ire que j'ai une balle dans la hanche droite.

— Oui, je me rappelle, dit Miron, un souvenir de ce auvre... Le nom m'échappe...

— Mort à Constantine, en héros, comment diable 'appelait-il ?

— Il était de la quatrième du second, dans la légion trangère...

— C'est bien ça, je le vois d'ici !... Mais son nom... e l'ai sur le bout des lèvres...

— Bertrand ?...

— Non ! Bertrand était aux zouaves. Un nom en *o*... alivo... Parisot... Bordereau...

— Justement ! Bouligny !... Ce Bouligny donc, un xcellent garçon qui tirait le pistolet comme un fiacre, ie fit le vilain cadeau en question. C'était à Oran, au œur de l'été, par une chaleur étouffante, et naturelle-ient nous buvions de la bière.

— Pardonnez-moi, capitaine Breteaux, nous voici ien loin de votre bande noire de cousins et de votre ıariage.

— Du tout ! L'extraction de ma balle ne peut se faire u'à Paris... Opération du diable, où je risque de rester et... Or, j'avais toujours dit qu'après la mort de ma œur je tâterais du talent du meilleur des chirurgiens,

car, au résumé, cette balle me gêne abominablement. Elle m'aigrit le caractère... Quelquefois, quand je fais faire dada à mon petit Victorin... aïe ! aïe !... me voilà pris comme un cancre. — Dès le jour de l'enterrement, mes coquins entament le sérénade : — « Eh bien ! capitaine, à quand le voyage de Paris? à quand l'opération?... Il faut faire extirper cette balle. Savez-vous bien que vous boitez?... » Je ne sortais plus sans être régalé de cette musique-là. Remarquez qu'à nous deux ma sœur, sans compter ma retraite, nous avions : maison, prés, vignes et petites rentes de droite et de gauche, quelque chose comme quatre mille livres de revenu.

— C'est joli !

— Mes corbeaux pensaient, saprebleu ! tout comme vous ! Mais j'ai épousé Zélie et son frère, j'ai fait mon testament et je me fiche de l'opération... Ah ! quel bec ! quel bon bec allongeaient mes corbeaux !... On nous donna un charivari...

— Et qu'avez-vous fait ?

— Je me suis mis de la partie, avec ma femme, mon fils et mon papa beau-père. Je jouais du trombone, Zélie faisait la grosse caisse en tapant sur une baignoire, le bonhomme avait une cloche, Victorin un sifflet de marine... Le cher enfant ne s'est jamais tant amusé. Ah ! je vous réponds que mon mariage a fait du bruit dans Poligny !.... A minuit nous étions encore sur notre balcon, les autres dans la rue... Survient une averse, mais une averse à seaux, à torrents. Notez que

notre balcon est à couvert. Dame ! les corbeaux n'ont pas eu le dernier... Eh ! dzim ! eh boum ! eh zig ! eh daou !... Sur le trombone, moi, je leur jouais l'air : « Allez-vous-en, gens de la noce. » Et le lendemain je leur ai envoyé ma carte à tous, mais aucun n'a voulu se battre.

— Les polissons !

— Enfin, ma balle, ma chienne de balle m'irrite de plus en plus, en sorte que je me suis carrément décidé, la semaine dernière, à la grande opération. Zélie ne veut pas en entendre parler ; elle nous croit ici en voyage d'agrément, mais... elle ne saura rien qu'après l'affaire.

— Si on vous tue pourtant !...

— Eh bien ! on m'enterrera !

— Et vous donneriez tous ces embarras à votre jeune femme ?

— Dieu m'en garde !... J'attends Duboscat.

— Le colonel ?

— Oui, le colonel qui prend sa retraite et ne peut tarder d'arriver à Paris.

— Bah ! il prend sa retraite, à son âge, colonel, plein d'avenir, un vrai militaire pourtant !...

— Sans ambition, comme Cérignolles !...

— Cérignolles, l'oncle de Laurentais, du premier hussards ?

— Non, deuxième dragons.

— Qui, Cérignolles ?

— Moi j'ai connu un Laurentais aux carabiniers, l'ami intime du fameux Thomassin...

— Thomassin, attendez!... Au camp de Châlons, le frère du petit Thomassin...

— Sixième chasseurs.

— Non! ils n'étaient pas parents.

— Permettez! vous voulez parler de Thomassy...

— Pardon! au premier lanciers nous avons un lieutenant Thomassy.

— Ce n'est pas ça.

— Si!... vous rappelez-vous Blanchard?

— Quel Blanchard?

— Garçon! l'*Annuaire militaire!...*

Ce ne fut pas sans une certaine difficulté que Georges écrivit et fit porter son billet au capitaine Breteaux. Sa mère ne le quittait point. La pauvre femme, le voyant soucieux, faisait les plus touchants efforts pour effacer de son esprit jusqu'aux moindres velléités de soupçons.

Georges ne cessait de regarder la pendule. Songeant fort peu, en vérité, à l'accueil qu'il avait reçu et qu'il prit pour un cauchemar, il cherchait le moyen de se trouver seul pour quelques instants. Il dîna d'un air distrait.

Enfin vers huit heures il allait sortir, bon gré mal gré, quand Mme Desnoires, prévenue par sa femme de chambre, sortit elle-même sans dire où elle allait. Sur-le-champ Georges écrit, descend à la recherche d'un commissionnaire et le charge de mettre dans la boîte aux lettres de la maison une réponse dont il n'aura que faire avant le lendemain.

Il se sentit soulagé d'un grand poids, et, prenant une louable résolution, il se résignait, malgré les violences du capitaine, à lui faire transmettre des excuses.

— Je veux en finir avec toutes les folies de jeunesse! se dit-il. Je sacrifierai mon amour-propre. Les Tégot veulent bien se reconnaître mes débiteurs ; ils sont à leur aise : eh bien ; sans fausse honte, j'accepte une noble restitution qui doit me mettre à l'abri de la prise de corps. Dès demain, je supplie M. Duboscat de vouloir bien, en attendant, désintéresser Mathias et me procurer à moi-même un emploi, le plus humble, le plus modeste qu'il voudra. Pierre s'est réhabilité par le courage ; je saurai me réhabiliter par le travail. Je n'ai que vingt-cinq ans; je suis encore, grâce au ciel, assez jeune pour recommencer la vie sur des bases vraiment honnêtes. Je n'aurai plus de dettes qu'envers M. Duboscat lui-même. Mais un jour, si d'ici-là je n'ai pu m'acquitter autrement, les diamants de ma mère l'indemniseront de ses sacrifices, et je ne lui devrai plus qu'une reconnaissance dont mon dévouement sans bornes lui donnera la mesure.

Georges, satisfait de ce plan de conduite, s'endormit d'un sommeil paisible.

Après une longue conférence avec M. Duboscat, sa mère rentrait tranquillisée, mais non sans tristesse. Elle posa sur son front un baiser pieux, s'agenouilla auprès de son lit et pria d'un cœur tendrement ému.

— Hélas ! les fautes de mon fils sont mes propres fautes ! murmurait-elle. Ma faiblesse a causé ses fai-

blesses. Et maintenant, c'est lui seul qui doit tout expier !

Avec un mélange de respect et de douce sévérité, M. Duboscat était parvenu à exposer la situation sous le jour le moins défavorable. Il avait réfuté sans peine les parties calomnieuses de la lettre pseudonyme ; il avait expliqué comment, pour dépister les créanciers usuriers de Georges, il avait mis en son propre nom l'appartement et le mobilier ; — sous le sceau du plus inviolable secret, il jurait que les dépenses actuelles de Mme Desnoires ne dépassaient point son revenu. Toutefois, il exigeait que Georges l'ignorât aussi longtemps que lui, Duboscat, le trouverait nécessaire.

Duboscat, qui ne jugea pas prudent de tout dire à une mère aussi faible que Mme Desnoires, était, du reste, armé à toutes fins. En désintéressant les créanciers, il avait acquis leurs titres avec de très grands avantages dont il faisait loyalement bénéficier la veuve de son ami, mais le dossier du fils était composé des titres mêmes, sans trace aucune des transactions obtenues.

Quoiqu'il se fût exprimé contradictoirement, il n'avait donc menti ni à la mère dont il avait sauvé environ la moitié de la fortune, ni au fils, vis-à-vis duquel il s'était substitué aux lieu et place des créanciers. Après avoir parlé à Georges, selon son droit rigoureux, il parlait à Mme Desnoires selon sa conscience :

— Votre mari, mon ami le plus cher, dit-il, voulait qu'au sortir du collége Georges fût aux prises avec les

nécessités matérielles. Je n'ai malheureusement point pu, madame, me conformer à ses desseins. Le conseil de famille vous donna gain de cause contre moi, et plus tard, quand votre fils, devenu majeur, fut absolument laissé le maître, je vis avec effroi quelles inévitables catastrophes vous menaçaient. Par une sorte de miracle, j'ai pu conjurer la plus terrible : je parle de la faillite Désinance. Maintenant, madame, au nom de votre fils, souffrez que j'exécute, puisque c'est de nouveau possible, les sages volontés de son père. Après sept ou huit ans de dérèglements déplorables, il faut plus de rigueur que dans l'origine. Il ne s'agit plus d'un adolescent, mais d'un homme. Que Georges se croie ruiné ; qu'il travaille pour gagner sa vie ; qu'il n'ait plus un instant à lui, afin que l'oisiveté ne le replonge plus dans les excès. Enfin, prenons pour levier tout ce qu'il a de sentiments d'honneur et d'affection filiale ; nous le sauverons !

Déjà les intentions de Georges coïncidaient avec celles de M. Duboscat, mais la cavalière réponse du capitaine Breteaux ne pouvait manquer d'avoir une influence fatale.

Le lendemain matin, à sa lecture, Georges frémit de colère, oublia les recors de Mathias, son dessein de s'humilier en sollicitant un emploi, tout jusqu'à la position de sa mère ; il sortit pour se mettre à la recherche de deux témoins.

Au club maquignon l'attendait le plus sanglant outrage.

— Monsieur ne peut entrer ! lui dit un domestique.

— Ne me reconnaissez-vous donc ?

— Si fait, monsieur Desnoires, mais j'ai l'ordre de dire à Monsieur qu'il est rayé d'office de la liste du cercle.

Georges, par mesure d'économie, comptait donner sa démission ; il ne se doutait point qu'il pût la recevoir. Au souvenir de sa visite au bagne de Toulon, il comprit, — voulut protester et se rendit chez le président.

En termes de la plus exquise politesse, celui-ci lui communiqua le procès-verbal de l'enquête ouverte contre lui, sur la proposition de Paulin et d'Oscar, ses intimes :

— Chassé à l'unanimité des voix ! dit-il avec fureur, mais j'ai mon épée.

— Monsieur, dit le président sans s'émouvoir, vous oubliez que notre règlement interdit de donner satisfaction, les armes à la main, à tout membre rayé d'office.

— C'est une infamie ! On me déshonore ! Je souffletterai les calomniateurs !

— Il y a des tribunaux à Paris. Si l'on vous a diffamé, plaidez ! Si vous vous portez à des voies de fait, ces messieurs plaideront.

Georges, la mort dans l'âme, dut se retirer.

Sur le boulevard il rencontra Oscar et Paulin. Ils le toisèrent insolemment. Que faire ? Quoi qu'il fît, il provoquait un scandale public, les tribunaux et la presse

retentiraient du procès-verbal qu'il venait de lire. Il courba le front et passa.

Cent pas plus loin, une canne l'arrêta court. Le capitaine Breteaux levait la main sur lui en criant :

— Voici mon drôle !

Par bonheur, le lieutenant Briolet et le capitaine Miron retinrent à la fois le bras du bouillant grognard.

— Je cherche des témoins ! dit Georges. Fournissez-m'en ; je suis prêt !

— Eh bien ! dit Breteaux, en fiacre, et aux Mille-Colonnes !

— A merveille ! s'écria Georges, allons !

Briolet et Miron protestaient, mais Georges avait envie de se faire tuer.

— Que deux de vos braves camarades, disait-il, consentent à me servir de témoins, j'en serai trop heureux !

XXIV

Victorin.

Le capitaine Breteaux s'était subitement radouci. Enchanté d'en finir sans désemparer avec la ridicule affaire qui paralysait tous ses mouvements, il calculait que dans trois heures au plus il pourrait se remettre aux ordres de sa jeune femme et promener Victorin dans Paris. Aussi revenait-il aux meilleurs sentiments envers Georges, dont la bonne contenance lui plaisait.

En effet, Georges éprouvait une âcre satisfaction qui avait fait disparaître sa pâleur.

Dès qu'on fut en fiacre, il dit avec fermeté :

— Messieurs, vous connaissez sans doute ma lettre d'hier soir ? Elle a été prise pour un faux-fuyant. Voyez par vos propres yeux.

Relevant la manche de son bras gauche, il montrait la saignée.

— J'ai eu un coup de sang, le médecin ordonnait le repos, et vous venez de me trouver à la recherche de témoins.

Breteaux, après avoir offert des cigares, engagea fort gaiement la conversation. Il expliqua que son ami

e colonel Duboscat, frère du financier chez qui de-
ieurait M. Georges Desnoires, était le protecteur de
'ierre Rouget, compagnon d'enfance de celui-ci. Quel-
ues mots à l'éloge du brave soldat furent suivis de la
roposition de se partager les rôles : — l'un ou l'autre
e ces messieurs acceptera certainement d'être le pre-
ier témoin de M. Desnoires et lui épargnera la peine
e chercher le second.

— Très- bien! dirent à la fois le capitaine Miron
t le lieutenant Briolet. Nous sommes en pays de
onnaissance; que Monsieur choisisse entre nous !

— Je ne me permettrai pas de choisir, dit Georges,
t je vous remercie également tous les deux.

— Eh bien ! Miron, en votre qualité de plus âgé, à
ous l'honneur, dit Briolet, dont le regard signifiait
lairement : — « L'affaire s'arrangera. »

Georges sourit avec une amertume profonde, tout en
cceptant les bons offices du capitaine Miron.

Ruiné sans ressources, méprisé par tous ses an-
iens amis, insulté par le dernier des forçats, chassé
u club maquignon, où on le jugeait indigne d'obtenir
éparation d'injures qui se renouveleraient tous les
ours, il tenait trop à mourir.

Breteaux était de la meilleure humeur, quand au bras
e Briolet il monta l'escalier de l'estaminet des Mille-
olonnes. Miron commençait à craindre que sa tâche
e pacificateur ne fût singulièrement difficile ; Geor-
es, en s'asseyant en face de lui, venait de dire :

— M. Breteaux me semble traiter fort légèrement une

affaire grave. Il m'a pris au collet ; il m'a écrit une lettre insolente ; il a levé la main sur moi, après m'avoir touché du bout de sa canne en me traitant de drôle ! Il a tous les torts, je n'en ai aucun et je n'accepterai aucun accommodement.

— Tant pis ! dit le capitane Miron. Cependant Breteaux affirme que vous avez regardé sa jeune femme avec l'affectation la plus blessante.

— Erreur ! La physionomie de Mme Breteaux m'intriguait ; j'ai cru, je crois encore l'avoir autrefois connue ; j'essayais de la reconnaître et je la regardais avec une curiosité fort naturelle. Donc, je suis l'offensé, monsieur le capitaine, et puisque vous voulez bien me faire l'honneur d'être mon témoin, je vous prie de me maintenir cette qualité, à laquelle j'ai un droit évident.

— Il faudrait pourtant y mettre un peu du vôtre ! murmura l'officier pour l'acquit de sa conscience.

— Je cède à M. Breteaux le choix entre le pistolet et l'épée : voilà tout ce que je puis faire.

— Ce n'est pas une concession ! objecta le capitaine.

— Je vous demande mille pardons, monsieur, répliqua Georges, à mes yeux elle est énorme ; je la fais par égard pour votre extrême obligeance, sans quoi j'exigerais un duel à bout pourtant.

Miron, profondément attristé, se leva sans insister davantage.

L'attention des habitués de l'estaminet était attirée

ar les cris d'étonnement et de joie du capitaine Bre-
eaux, qui venait d'apercevoir Victorin à califourchon
ur les genoux du colonel Duboscat :

— Toi ! mon vieux ! mon fils ! comment diable ? Je
attendais, colonel !... Mais toi, mon petit farceur !...
ar quel miracle, ici... ensemble ?

Les deux amis s'embrassaient et s'embrassaient
ncore.

— J'arrive à Paris, dit ensuite le colonel. Je déjeune
ı famille chez mon frère, dont les enfants et les petits-
ıfants me font fête jusqu'à midi. Ton Victorin trou-
era là de charmants camarades ! On veut me retenir :
npossible : « Breteaux m'attend aux Milles-Colonnes ! »
accours, je te demande au comptoir. Une très-jeune
très-jolie femme, — mes compliments, mon cher, —
demandait aussi. — « Un des amis de mon mari ? »
e dit elle. — « Arrivant d'Afrique et venant ici l'at-
ndre. » — « Eh bien ! monsieur l'officier, veuillez avoir
bonté de vous charger de notre enfant et de cette
ttre pour lui. » — « De tout mon cœur, madame. » —
éjà ton Victorin était pendu à mon cou. — « Mais
urtant, si Breteaux ne venait pas ? » — « Je re-
endrais, moi !... Victorin, mon enfant, ne sors d'ici
'avec moi ou avec ton père. » Dix de ces messieurs
vancent ; tout le monde répond de votre fils, et ta
mme, qui paraissait très-pressée, nous salue en nous
merciant.

— Ah ! chien de chien ! s'écria Breteaux. J'aurai
ssé traîner certain maudit chiffon.

Briolet prit à l'écart le colonel Duboscat. Un cama rade, devinant à demi-mot, se chargeait de donne à Victorin une leçon de billard. Breteaux s'assit dan un coin et décacheta la lettre :

« Mon bon ami,

« Ton duel avec M. Georges Desnoires est im « possible. Je t'expliquerai pourquoi, à mon grand re « gret ! Si M. Desnoires hésitait, qu'on lui montre « lui, *à lui seul*, ce billet de ta femme qui frémit et qu « t'aime.

« Zélie. »

Le capitaine Breteaux lut à plusieurs reprises, fronç les sourcils, mâcha sa moustache, crut enfin compren dre et fit un geste de fureur en grommelant. – « Mais si, par hasard, ce jeune homme était le miséra ble dont elle n'a jamais voulu m'apprendre le nom, au lieu de le ménager, je le tuerais !.. »

Zélie, avant son mariage, avait loyalement fait l plus douloureuse des confidences. Breteaux en fu loyalement touché, n'hésita pas à l'absoudre et l'épous en dépit de tous les corbeaux de son cousinage. Mais d'après des avis du père de Zélie, madré paysan qu tremblait de voir manquer le mariage, Victorin con tinua de passer pour un jeune frère avantagé par l mère défunte.

Les fâcheux mystères faits alors déroutaient main tenant le capitaine Breteaux qui, renonçant assez vite à

déchiffrer une énigme indéchiffrable, l'attribua aux folles terreurs de sa femme, recouvra son insouciance, haussa les épaules, ralluma son cigare et prit un journal.

Une table centrale était occupée par le colonel Duboscat, Miron, Briolet et un commandant de leurs amis ; ils s'entretenaient des causes du duel et des moyens de le prévenir.

— Breteaux est mon ami intime, disait le colonel, il a fait cent fois ses preuves, il a tous les torts et ne me refusera pas de les reconnaître. Quant à M. Desnoires, j'ai barre sur lui, c'est le meilleur ami de mon frère, je serai son second témoin ; je réponds que tout cela finira aux Provençaux en compagnie de Mme Breteaux et de son petit luron, dont le babil enfantin nous égaiera tous.

— Colonel, dit Miron, vous vous faites illusion, je le crains bien. Cette affaire me paraît très-sérieuse, car M. Desnoires est un enragé, ou je ne m'y connais pas.

Georges, par contenance, regardait jouer au billard le petit Victorin, dont la grâce et la gaîté juvénile, parvinrent à le captiver un instant. Le fils de Zélie avait le type brun très caractérisé, yeux noirs et vifs, cheveux noirs et lustrés à reflets bleuâtres, lèvres du vermillon le plus franc tranchant sur un teint foncé que rehaussaient sur les joues des tons sanguins d'une chaude nuance.

Souple, svelte, très grand pour son âge, il avait un air de vigoureuse santé, une allure semi-campagnarde,

20

semi-militaire, et une hardiesse naïve qui le rendaient vraiment remarquable. Son costume de chasseur d'Afrique, décoré d'arabesques par la fantaisie maternelle, lui convenait à ravir.

Il s'échauffait, courait, bondissait, gesticulait, et divertissait par ses saillies la galerie devenue nombreuse. Il voulait devenir capitaine de chasseurs à cheval, il ne parlait que de battre les bédouins. Au premier carambolage qu'il fit, il interpella Georges :

— N'est-ce pas, monsieur, que c'est bien? lui dit-il d'une voix dont le timbre avait pour lui un caractère étrange et sympathique.

— Parfaitement, mon petit ami, répondit Georges, mais il faut maintenant profiter de l'avantage.

— Comment faire, s'il vous plaît?

— Un bon coup bien sec, en prenant la rouge un peu à gauche.

— Comme ceci ?

— Pas tout à fait. Regardez !

Et Georges, prenant la queue de billard, fit semblant de jouer avant de la rendre à Victorin. Les indications, adroitement suivies, eurent un plein succès.

— Bis ! cria le petit garçon ; merci, monsieur.

Il se jeta dans les bras de Georges ; la galerie criait bravo.

Le jeu reprit de plus belle.

— Age heureux! murmura Georges en soupirant. Un sombre nuage passa devant ses yeux. Le présent,

l'avenir, étaient perdus à jamais. Il entrevit les bonheurs de la vie régulière, les douceurs du mariage, et regardant Victorin : — « Je n'aurai point de fils, je vais mourir méprisé, maudit par ma pauvre mère elle-même !... » — Son cœur s'amollissait, il se raidit, se rassit dans son coin et ne regarda plus du côté du billard.

Le colonel Duboscat, chargé des pleins pouvoirs de Breteaux et porteur du billet de Zélie, vint à lui accompagné du capitaine Miron. Les regrets les mieux exprimés, les meilleurs arguments, les considérations de famille, rien ne put ébranler Georges. Il fut froid, opiniâtre, presque blessant.

— Monsieur Desnoires, lui dit enfin le colonel, voici une lettre dont nous ignorons le contenu ; après que vous en aurez pris connaissance, nous agirons comme il vous plaira.

Au nom de Zélie, Georges pâlit ; il avait eu peine à contenir un cri d'horreur. Il médita un instant, sourit d'un sourire sinistre et, rendant la lettre au colonel :

— Ceci, dit-il, rend le duel plus inévitable et plus sérieux que jamais.

Miron et Duboscat se retirèrent découragés.

En hommes prudents, ils n'eurent garde de répéter le dernier propos de Georges, mais ils firent dire à Breteaux que, l'affaire prenant très-mauvaise tournure, ils l'engageaient à se tenir pour averti.

— Bien ! bien ! fit le vieux duelliste, nous connaissons

cela; jeune homme, mauvaise tête ! Il en sera quitte pour une piqûre à l'avant-bras, et je ne désespère pas du tout de notre réunion aux *Frères-Provençaux*. En avant !

Il embrassa Victorin, qui fut ravi d'être laissé à la partie de billard.

En deux fiacres on se dirigeait sur Vincennes. Dans le premier, Breteaux, Briolet et le commandant causaient fort gaiement. Dans le second régnait un profond silence.

Georges, soutenant son rôle, avait pris son air le plus dédaigneux ; sous ce masque, il se répétait en songeant à Zélie :

— En vérité, voici bien ce que les dramaturges appellent le doigt de Dieu ! Son mari la vengera !

Le colonel Duboscat était furieux contre Georges, un incorrigible, un de ces exécrables fléaux des familles les plus honorables, un faquin dont il rougissait d'être le témoin. Le capitaine Miron regrettait fort d'être mêlé à une si sotte aventure.

A peine étaient-ils sortis du café des Mille-Colonnes que Zélie y reparut, accompagnée du financier Duboscat.

En femme de tête, elle n'avait pas perdu un instant. La lettre de Georges devait lui faire supposer qu'il était malade ; elle résolut d'aller droit à Georges, dont l'adresse était donnée à l'hôtel Duboscat.

Dès l'abord, elle apprit que M. Desnoires était absent et que le colonel, dont elle connaissait très-bien le nom, était arrivé d'Afrique, mais sorti depuis midi. Elle n'hésita point à se présenter au financier,

En quelques mots, elle l'eut jugé pour un homme de cœur et de sens ; elle ne craignit point de lui confier le secret de sa vie, le supplia de lui venir en aide et l'y trouva disposé à tel point qu'il se fit à l'instant-même son cavalier.

— Victorin son fils ! disait Duboscat aîné avec douleur; pourquoi monsieur votre mari l'ignore-t-il encore?

Au café, Zélie consternée dit à plusieurs reprises :

— Partis ! partis malgré ma lettre !... Ni l'un ni l'autre n'ont donc compris !... Ah ! monsieur, vous aviez raison !... Mais j'avais peur que mon billet ne fût lu par d'autres que par eux !...

Une explication, inconvenante en présence de Victorin, était inévitable ; en outre, Breteaux pouvait être blessé, tué même. Le financier se chargea du petit garçon, après avoir reconduit chez elle Zélie bouleversée, qui, une fois seule, ne se contraignit plus et fondit en pleurs, attendant à genoux le dénouement de la fatale rencontre.

Victorin babillait. Il allait donc voir Paul, Marie, Arthur et Lucile, les petits neveux et petites nièces du colonel, le grand ami de son papa Breteaux. Une demi-heure après, la connaissance était faite et les jeux bruyamment engagés dans le jardin.

M. Duboscat, fort inquiet et prétextant des affaires sérieuses, s'était retiré. On lui annonça la visite de Mme Desnoires ; il refusa de la recevoir. La vieille dame répondit qu'elle attendrait et rejoignit au jardin la nombreuse famille du financier.

Elle était calme et presque joyeuse. Après avoir longuement réfléchi, elle venait causer de l'avenir de son fils :

« Quelle place pouvait mieux convenir à Georges qu'un emploi chez M. Duboscat? Georges était propre à tout : il se mettrait bien vite au courant des affaires et, selon toute apparence, en très-peu d'années il parviendrait à rétablir sa fortune. Sous un maître tel que Duboscat, quoi de plus simple?

« D'un autre côté, le grand financier, ami dévoué de son mari, avait des filles charmantes. Georges se ferait apprécier, estimer, aimer; et sa jeunesse, un peu orageuse, aurait, comme cela se voit sans cesse, le plus heureux dénouement. »

Ce rêve de Mme Desnoires avait été fait bien longtemps auparavant par son mari et par Duboscat aîné ; mais, hélas! sa trop grande indulgence maternelle devait le rendre irréalisable. Et à l'heure où elle l'évoquait, un suprême obstacle venait de se produire, puisque le financier connaissait le secret de la naissance de Victorin.

Les dames Duboscat prenaient plaisir aux jeux des enfants. Mme Desnoires remarqua bientôt le petit chasseur africain, dont la voix, le geste et la physionomie lui plurent à un point inexprimable. Elle le combla de caresses, elle le questionna sur ses parents.

Victorin répondit que sa sœur avait épousé à Poligny le capitaine Breteaux, que depuis lors il avait deux papas, mais plus de maman.

— Veux-tu que je sois la tienne ? demanda Mme Du-
oscat en souriant.

— Je veux bien ! répondit-il.

— Et moi ta bonne maman ? ajouta Mme Desnoi-
es.

— De tout mon cœur, parce que vous avez l'air bien
onne, vous !

— Je n'ai donc pas l'air aussi bonne, moi ? deman-
ait Mme Duboscat.

— Je n'ai pas dit ça, fit Victorin, mais Madame a
es yeux si doux, et elle me sourit là comme une
rand'mère, vous comprenez !

On riait. Chaque jeune fille voulait être tante ou
ousine du gentil cavalier. Déjà Paul et Arthur, Lu-
ile et Marie, étaient autant de petits frères et sœurs.

Mme Desnoires, pour jouer au naturel son rôle de
rand'maman, envoya chercher des bonbons dont Vic-
orin fit une distribution générale, tout en parlant de
Afrique, de la guerre aux bédouins, de Poligny et du
afé des Mille-Colonnes où il venait de gagner une
artie de billard contre un capitaine.

On passa quelques instants délicieux.

— Cet enfant, disait Mme Desnoires, me rappelle
'une manière extraordinaire mon fils Georges à son
ge. Même vivacité, même regard, même organe.
ans son petit accent franc-comtois et son costume, je
e croirais rajeunie de quinze ans.

— Les mères, dit Mme Duboscat, sont sujettes à
es illusions de ce genre.

-- Georges, au même âge, était moins fort, moins brun et moins coloré ; il avait la bouche encore plus petite et les lèvres beaucoup moins rouges ; malgré cela, je trouve la ressemblance frappante.

Et, pour la dixième fois, elle attira Victorin à elle et le caressa maternellement.

Au bois de Vincennes, cependant, les derniers efforts des quatre témoins avaient été infructueux.

Les épées se croisèrent.

A l'attitude de Georges , on vit tout d'abord que le capitaine Breteaux n'avait point affaire à un novice. Les feintes furent déjouées selon toutes les règles de l'escrime.

XXV

Le duel.

Si la lutte, au lieu d'être sérieuse, n'eût été qu'un ssaut, elle aurait, à coup sûr, excité au plus haut de-ré l'admiration des connaisseurs. Les deux adversai-es procédaient avec une méthode égale ; on voyait u'ils possédaient au même point les ressources de art. Quelques dégagements leur ayant donné la me-ure de leur force, ils serrèrent le jeu. Les épées se roissaient dans toute leur longueur. De part et d'au-re on s'observait, on s'essayait, on tâchait de deviner e côté faible par lequel on s'ouvrirait passage. De art et d'autre, l'acier mobile se faisait impénétrable.

Georges, plus jeune, plus agile, se tenait sur la éfensive, avec une aisance et une sûreté de main qui ommençaient à impatienter Breteaux. Son regard erne et triste avait une irritante fixité ; il n'attaquait oint, parait avec une merveilleuse promptitude et vi-ait à fatiguer le capitaine.

Celui-ci, non moins ferme, non moins expert, mais riblé de blessures, sujet à des rhumatismes qui le aidissaient, et gêné surtout par la balle logée dans a hanche droite, aurait voulu combattre sur place.

Georges, en rompant, l'obligeait à une gymnastique des plus pénibles.

Les témoins s'inquiétaient. Il leur semblait évident que le jeune Desnoires ne viendrait à la riposte qu'après avoir exténué leur brave camarade.

Selon son programme, le grognard s'obstinait à ne vouloir faire qu'une égratignure à son dangereux adversaire, Georges reculait en souriant du sinistre sourire qui avait tant indigné le colonel Duboscat.

Breteaux était en nage ; il s'essoufflait. Son poignet n'avait rien perdu en vivacité, son attitude décelait au contraire une lassitude excessive. Les témoins se proposaient de suspendre le combat, quand, poussant un cri bizarre, il se fendit à fond.

Georges, cette fois, au lieu de rompre, s'était porté en avant. L'épée du capitaine cloua son bras à sa poitrine, qu'elle traversa de part en part. La sienne, sans avoir effleuré Breteaux, s'échappa de sa main.

— Très-bien ! dit-il froidement, Zélie est vengée !

En même temps, avec une admirable fermeté il retira de sa poitrine l'épée sanglante ; il chancela, ses yeux se voilèrent, mais il restait debout soutenu par Miron et Duboscat.

Breteaux, chose étrange ! était tombé la face contre terre en hurlant de douleur ; Briolet et le commandant voulaient le relever.

— Ne me touchez pas ! dit-il vivement, ne me bougez pas, ou je suis un homme mort !

— Qu'avez-vous donc ?

— Eh ! c'est ma balle !... la chienne de balle de ouligny.

Les violents efforts qu'il venait de faire l'avaient rusquement déplacée. Lorsqu'il se fendit à fond, elle lissa entre les chairs et fut mise en contact avec des rganes d'une extrême sensibilité.

— On m'avait bien prédit, murmura-t-il, qu'elle me ouerait un mauvais tour !

A ces mots, il s'évanouit.

Georges, malgré la gravité de ses blessures, n'avait as perdu connaissance. Assis au pied d'un arbre, il emerciait d'un sourire calme et doux ses témoins, ui s'attachaient à tenir ouverte sa principale blesure.

Le lieutenant Briolet avec les deux fiacres allait à la echerche des chirurgiens. Il trouva au café militaire e Vincennes celui du régiment d'artillerie ; peu après, ramena un second officier de santé qui ne vint point ns se faire accompagner d'un aide muni d'une boîte omplète d'instruments.

Déjà le chirurgien-major avait posé un premier apareil sur les graves blessures de Georges.

Breteaux, promptement revenu à lui, couché à plat entre et accoudé sur une touffe de gazon, disait avec umeur :

— Ce malheureux jeune homme l'a fait exprès, mille ables ! Il est allé au-devant du coup. Aïe ! aïe ! maute balle ! je souffre comme un damné !

Georges ferma les yeux. Un signe de l'habile prati-

cien qui le soignait ne laissa aucune espérance aux témoins ni au capitaine Breteaux.

— Voici mon premier duel malheureux, mais, saprebleu ! il ne l'est pas à demi ! disait le grognard, interrompant ses propres gémissements. Ce garçon-là voulait se faire tuer, c'est positif : mais pourquoi me charger de la corvée ? Moi, punir de mort un coup de lorgnette, je n'y ai pas songé une seconde ! « Zélie est vengée ! » mille fois trop, corbleu ! Bon ! à mon tour !

Les chirurgiens se réunissaient autour de lui.

— Monsieur le capitaine, dit le plus ancien des officiers de santé, vous l'échappez belle, mais dans une minute vous serez guéri pour la vie.

Deux coups de bistouri, auxquels répondirent deux formidables jurons, furent suivis de l'extraction de la fameuse balle. Un morceau de diachylon suffit pour tout pansement.

Breteaux se redressa gaillard et dispos, enchanté pour son compte, désolé pour celui de Georges, qu'il fallut faire porter en civière et qu'accompagnèrent ses deux témoins et le chirurgien-major.

Quant au capitaine, après avoir serré la main du colonel Duboscat, non sans exprimer les plus énergiques regrets, il monta en fiacre et promit triple pourboire au cocher, tant il avait hâte de rassurer Zélie.

Il la trouva tremblante, pâle, les yeux en pleurs : elle l'embrassa éperdue ; puis sans transition :

— Et M. Desnoires ? demanda-t-elle.

— Ma chère amie, répondit le capitaine d'un ton

douloureux, j'ai fait de mon mieux pour le ménager, mais...

— Malheureux ! s'écria la jeune femme, tu as tué le père de Victorin !...

Breteaux s'assit lourdement. Zélie poussait des cris d'horreur.

Après dix minutes de réflexions contradictoires, le bouillant officier dit avec un calme flegmatique :

— Tout est donc pour le mieux !

Zélie stupéfaite se tut.

— Raisonnons ! reprit le capitaine. Tu m'as fait un petit mystère, une confidence incomplète ; je pourrais m'en fâcher, je t'aime trop pour ça. Victorin est ton fils, excellente nouvelle ! Quant à M. Desnoires, il a cent fois mérité son sort. Il avait lu la lettre, il l'a dû comprendre, lui, après quoi il s'est entêté à se battre, il s'est fait embrocher exprès, il en mourra, tant pis pour lui, tant mieux pour nous, excellent débarras ! A propos, par la même occasion, je me suis débarrassé de ma balle. C'est à crever de rire.

Breteaux, sur le ton plaisant, allait entamer un second récit, mais Zélie l'interrompit avec véhémence :

— Eh quoi ! n'est-il pas monstrueux que ce soit toi, mon mari ! qui tues le père de mon enfant ?

— Ta ! ta ! ta ! ta ! fit le capitaine en allumant un cigare. C'est si peu monstrueux, ma chère amie, que si, par miracle, notre drôle en réchappait, tout serait à recommencer !

— Il n'est donc pas mort ?

— Non pas tout à fait, mais je lui conseille de ne pas ressusciter. Je n'entends pas, moi, qu'on me dispute la paternité de Victorin. Dès demain, je veux qu'il t'appelle maman et que ton père redevienne son grand-papa. Ah ! mais !... où est-il donc, le cher enfant ?

— Chez M. Duboscat ! répondit Zélie déconcertée.

Elle ne soupçonnait pas son mari d'être brise-raison à un tel point.

— Chez Duboscat, très-bien ! va le chercher. Ma blessure aux reins n'est pas grand'chose, mais elle me gêne pour descendre et remonter les escaliers. Nous dînerons ici !

Zélie mit son chapeau et sortit.

Breteaux se livra au plus désopilant des monologues.

— Ce duel, s'écria-t-il, ce duel que je croyais malheureux est une source de jubilations ! Plus de balle... et un fils, un vrai fils de ma femme. Justice carrément faite d'un abominable coquin, d'un monsieur qui tôt ou tard pouvait nous causer toutes sortes d'ennuis... et qui s'extirpe de notre avenir comme cette balle s'est extirpée de ma hanche ! J'ai décidément cent fois plus de bonheur que de bien joué ! Mais je comprends, je comprends enfin toute l'histoire de ce pauvre Pierre Rouget ! Et c'est moi dont il a sauvé la vie, c'est moi qui le venge tout en vengeant ma femme !

Breteaux riait comme un fou :

— J'ai tué cinquante bédouins qui valaient mieux que ce gant jaune. Que diable Zélie avait-elle à se chagri-

ner ? Oh ! les femmes ! quelle singulière manière de raisonner elles vous ont ! Ce monsieur lui fait horreur ! Je le supprime, par un hasard un million de fois invraisemblable, et elle en est bouleversée. Père de Victorin ! Eh ! morbleu, madame, voilà justement pourquoi tout va le mieux du monde !

Tandis que l'optimiste grognard battait la campagne, Zélie se pressait d'arriver chez le banquier Duboscat afin de devancer, s'il était possible, le retour de Georges mortellement blessé. Elle fut conduite au jardin. Las de jeux bruyants, les enfants se reposaient auprès des dames, qui l'accueillirent par mille compliments sur son charmant petit frère. Mme Desnoires, qu'elle reconnut avec un sentiment d'effroi, la félicita en termes plus chaleureux que personne et ne manqua pas de répéter pour la dixième fois combien elle était frappée de la ressemblance de Victorin avec son fils Georges.

Zélie frissonna, eut peine à balbutier quelques mots et se hâta de saluer d'un air contraint. Son agitation redoubla quand Victorin, se jetant au cou de la bonne dame, lui dit : « Adieu, bonne maman ! »

Pâle, tremblante, épouvantée, elle entraîna son fils avec une violence qui excita l'étonnement général. Elle prenait la fuite.

Ce fut pour se trouver en présence de Georges mourant. On posait la civière au milieu du vestibule.

Georges, livide comme un cadavre, avait les yeux ouverts. Il vit distinctement Zélie et son fils. Il voulut

parler, fit effort, murmura des mots inarticulés et perdit de nouveau l'usage de ses sens.

Mme Desnoires accourut en poussant des cris affreux.

Zélie, palpitante, se jetait dans son fiacre, où elle serra convulsivement entre ses bras son fils Victorin qu'elle couvrait de larmes et de baisers.

Les frères Duboscat comprirent tout alors. Ils devaient s'en entretenir mûrement et longuement, après avoir visité, l'un Mme Desnoires désespérée, l'autre le capitaine Breteaux et sa jeune femme.

XXVI

Le jour des noces.

La fièvre et le sombre délire de Georges qui, sur son lit d'agonie, parlait avec exaltation du forçat Michel, de Zélie et de Victorin, de Paulin et d'Oscar, de son déshonneur et de sa mort dont il se félicitait avec une farouche obstination, — l'état de Mme Desnoires, terrifiée, navrée, affolée elle-même et s'accusant, en termes trop cruellement vrais, de toutes les fautes, de tous les malheurs de son enfant gâté, — les angoisses de la mère, les remords du fils, leurs gémissements bien divers, la respiration haletante, le râle de l'un, les soupirs étouffés, les sanglots de l'autre, les larmes de la mère que le fils ne reconnaissait point et n'entendait pas, les propos du fils que la mère comprenait parfois avec un trouble effrayant, le redoublement des plaintes et des malédictions, — affreux concert, sinistre ensemble, déchirant tableau sans lueur de consolation, sans autre opposition que celle du désespoir et de l'horreur, — voilà l'histoire de vingt-quatre heures qu'il faut ensevelir sous un rideau funèbre.

Vêtue de blanc, parée de sa candeur et de ses joies,

un bouquet de fleurs d'oranger à la ceinture, belle d'amour pudique, fière du triomphe de ses longs espoirs, Miette, ce jour-là, recevait enfin la bénédiction du vieux prêtre des Terres-Noires. Au bras de son vaillant époux qui, n'étant pas encore congédié, portait son costume militaire où brillait le symbole de l'honneur, elle s'avançait fêtée par tous les gens du canton.

Quel beau jour ! Radieux était le ciel, radieux les fronts et les cœurs.

Et dans la foule on parlait avec respect des anciens châtelains du pays, M. et Mme Desnoires, si piteusement remplacés par des *grigoux* sans générosité ; on avait perdu souvenance des mauvais jours ; les vieux tout comme les jeunes disaient du bien de M. Georges, dont les nouveaux mariés montraient à qui les voulait voir les jolis présents de noces.

La chaîne et la croix d'or étincelaient sur le corsage de Miette ; la montre marquait les heures les plus douces de la vie de Pierre Rouget...

Heures amères pour Georges et sa mère infortunée, heures sinistres qu'assombrit encore un orage effroyable, heures lugubres en l'hôtel Duboscat, où le financier et le colonel, son frère, jugeaient les événements avec des préventions qui redoublaient leur sévérité.

Egalement indignés contre Georges, ils n'admettaient à sa conduite aucune sorte d'excuse ; également touchés du désespoir de sa mère, ils s'efforçaient de fermer leurs cœurs à tout sentiment de pitié. — « N'était-elle

point justement punie de sa faiblesse? Sourde à toutes les remontrances de l'amitié, cette femme avait méconnu jusqu'aux volontés dernières de son mari, elle avait facilité tous les débordements de son fils : méritait-elle maintenant des ménagements dangereux? »

— Qu'elle souffre! qu'elle gémisse! qu'elle nous maudisse même, qu'importe !... Fort de notre conscience, soyons fermes, soyons inflexibles ! Il faut couper le mal dans sa racine, et, si Georges survit, lui infliger un châtiment qui le corrige, si c'est possible encore.

— D'ailleurs, il n'est pas d'autre moyen de prévenir de nouvelles catastrophes ! Ce brise-raison de Breteaux veut des duels jusqu'à ce que mort s'ensuive. En colloquant M. Desnoires sous les verrous de la prison pour dettes, on met un terme à tout cela.

Les deux frères s'encourageaient mutuellement à user de toutes les rigueurs en leur pouvoir.

Le colonel, mis dans la confidence de tout ce que savait le financier, déclarait Georges profondément méchant. Avec une opiniâtreté révoltante, ce détestable libertin n'avait voulu faire aucune concession. Il tenait à son combat impie contre l'époux de Zélie sa victime, contre le généreux tuteur de Victorin son fils, contre un homme digne pour lui d'une sorte de vénération.

Que Breteaux fût un braque, un brutal, un esprit souverainement faux et de plus un vieil entêté, d'accord ! mais, en dernier lieu, tous les bons procédés avaient été de son côté, tous les mauvais de celui de Georges.

Le bouillant capitaine, reconnaissant ses torts, était allé jusqu'à laisser faire des excuses; l'autre, malgré la lettre de Zélie et la présence de Victorin, avait eu la cruauté de les repousser avec une absence odieuse de sens moral.

Le financier approuvait de tous points l'opinion de son frère.

— Madame Desnoires était fort à plaindre, sans doute, mais, en somme, Zélie et Victorin étaient mille fois plus intéressants qu'une femme coupable, par son indulgence obstinée, de tous les excès de son fils.

En conséquence, si Georges ne mourait point, il devait, dès sa première sortie, être arrêté par les recors et enfermé à la prison pour dettes.

Ce fut irrévocablement résolu, comme une nécessité de la situation. Ce fut décidé après un mûr examen suivi de l'étude des moyens d'exécution et appuyé des meilleurs arguments, le soir même des noces de Pierre et de Miette, alors que, mêlant à leurs propos d'amour le nom de Georges Desnoires, les deux époux se promettaient de compléter leur lune de miel par le voyage de Paris.

Mais cette lune si variable du calendrier amoureux ne fut point, au moulin Tégot, réduite à ses quatre quartiers. Toutes les semaines on devait partir, toutes les semaines de doux retards se produisaient : près de trois mois s'écoulèrent ainsi dans d'aimables projets d'un côté, de l'autre dans d'incessantes angoisses.

Et sur les entrefaites, en dépit du colonel Duboscat,

et malgré toutes les instances de Zélie, l'intraitable capitaine Breteaux n'avait pas voulu entendre parler de retourner à Poligny. En revanche, il se préoccupait beaucoup trop de l'état de M. Georges Desnoires.

XXVII

Un Ami.

Porterait-on chapeau ? garderait-on l'élégante coiffe du pays ? Certes, la coiffe ornée de dentelles était autrement cossue et avait bien plus de caractère que n'importe quel chef-d'œuvre de la modiste en vogue. Certes, il était impossible qu'aucun chiffon allât mieux à Miette que sa magnifique coiffe de mariée. Mais d'un autre côté, pour se présenter chez Mme Duboscat et chez Mme Desnoires, pour donner le bras à un chevalier de la Légion d'honneur, et pour visiter commodément Paris, convenait-il de conserver le costume de paysanne ?

Le sénat mit aux voix cette affaire importante.

Pierrette et Jeanneton se prononcèrent pour le chapeau. Jacques Tégot reconnut de bonne grâce qu'on allait à Paris pour voir, non pour se faire voir, et que rien n'était plus ennuyeux que d'attirer les regards curieux des passants. Maître Martin ne fit pas d'objections sérieuses. Pierre déclarait par avance que l'avis de Miette serait le sien, si bien qu'elle se résigna sans difficulté à choisir le plus joli chapeau qu'elle trouverait.

Elle en fit emplette rue Vivienne.

On aurait juré, lorsqu'elle sortit du magasin, qu'elle n'avait de sa vie porté d'autre coiffure. Le reste du costume témoignait d'un goût simple et délicat, fort rare, en vérité, parmi ses pareilles.

Si l'on se retourna pour regarder le jeune couple qui se dirigeait maintenant vers l'hôtel Duboscat, ce ne fut point pour cause de bizarreries, de jupe, de piécette ou de bonnet, mais bien parce que l'allure martiale, la belle prestance et la figure de bonheur du cavalier avaient pour compléments le minois coquet, la grâce rieuse et l'épanouissement des gaîtés ravissantes de sa gentille compagne.

Elle était passablement éblouie, l'aimable enfant :

— Quelles superbes boutiques, quel tapage de voitures, quelle foule, quel mouvement, quelles grandes et belles maisons !

Pierre, qui connaissait Alger, Marseille et plusieurs autres villes importantes, avait si bien étudié son plan de Paris qu'il ne demandait son chemin à personne.

Dans la rue d'Antin, un spectacle pénible le frappa. Deux hommes s'approchèrent brusquement d'un jeune monsieur dont l'extrême pâleur accusait un début de convalescence. Ils lui montrèrent un papier, puis, d'un ton fort dur, exigèrent qu'il montât avec eux dans une voiture de place.

— Qu'as-tu donc, Pierre ? demanda Miette, tu parais ému...

— On vient d'arrêter ce jeune homme pour le conduire en prison.

— Mais je ne vois pas de gendarmes, dit la jeune femme.

— Ces gens-là sont des agents de police ou des recors ; j'ai malheureusement le droit de m'y connaître.

— Fi ! monsieur le chevalier ; voulez-vous bien oublier cela ! Regardez votre Miette, allons !... et reprenez-moi votre belle gaîté ! Sommes-nous encore bien loin ?

— Non, nous voici dans la rue.

— Enfin ! nous allons revoir notre bon ami M. Duboscat, Mme Desnoires, M. Georges.

— Et mon colonel, Miette, oublies-tu mon colonel ?

— Non ! mais celui-là, je le verrai pour la première fois.

— Et je te promets que tu n'en seras pas fâchée.

Cette promesse fut immédiatement suivie de son effet. L'accueil le plus honorable et le plus cordial était réservé au sous-officier et à sa gracieuse compagne. Le colonel fut parfait de bonhomie ; complimentant tour à tour le mari sur sa femme, la femme sur son mari, citant avec entrain les principaux traits de bravoure de Pierre, sans manquer de les attribuer à son amour pour Miette, il enchanta tout le monde par ses récits africains assaisonnés de digressions galantes.

Le financier eut des paroles qui touchèrent profon-
lément les deux époux. Au souvenir de leurs heureu-
es fiançailles, ils lui exprimèrent leur reconnaissance
n termes dont chacun fut ému.

Les dames et demoiselles Duboscat, tous, jusqu'aux
nfants, les fêtèrent comme des amis depuis longtemps
hers à la famille.

Au régiment, Pierre avait beaucoup étudié, beau-
oup observé, beaucoup appris. Miette, de son côté,
'avait rien négligé pour se mettre au niveau de son
ancé ; Jacques Tégot, un homme de sens, l'y avait
ncouragée très-vivement.

— Pierre devient savant, ma fille, lui avait-il dit. Il
arle, il écrit comme un monsieur, il a un tas d'idées
ue n'ont pas les simples paysans comme moi, je vois
a dans ses lettres. L'instruction ne gâte pas les bons
œurs, Pierre n'en sera pas plus mauvais, je ne crains
ien de ce côté, mais il sera un brin plus difficile, pour
a femme particulièrement. Une femme doit être ca-
able de parler la langue de son mari, de le compren-
re et de l'apprécier tel qu'il est. Songe à ça, mon en-
ant. Vous voici fiancés : eh bien ! ne demeure pas trop
férieure à Pierre. Plus tard, il t'en aimera davantage.

Miette cultiva son esprit par la lecture ; le curé, le
aître d'école et quelques autres lettrés du bourg
idèrent de leurs conseils. La femme du notaire y mit
ne grande obligeance. Enfin, l'organiste lui donna
es leçons de musique dont elle avait supérieure-
ent profité.

Miette ne manquait pas de tact ; elle était bien douée pleine d'une sensibilité poétique, d'un caractère original, naturellement intelligente ; elle parlait correctement et ne faisait aucunement tache dans le salon du financier. Aussi les dames qui, malgré leur bienveillance, auraient été assez mal à leur aise vis-à-vis d'une paysanne sans instruction, se trouvant libres de causer comme à l'ordinaire, furent enchantées d'elle et le lui témoignèrent par mille propos aimables. Enfin, contrairement à toute attente, l'accueil qu'elles firent aux jeunes époux surpassa très-sensiblement celui des frères Duboscat.

Et, en effet, à travers les protestations affectueuses du colonel et du financier, à travers la familiarité dont ils honoraient Rouget et Miette, il y avait une sorte de gêne qui redoubla aux noms de Georges et de Mme Desnoires.

Celle-ci, fort heureusement, ne savait pas encore que son fils fût incarcéré.

La première visite de Georges convalescent avait été pour son ancien subrogé-tuteur ; il venait le remercier de tous les soins qu'il lui devait :

— Je n'ai rien fait que pour madame votre mère, dit froidement M. Duboscat.

Georges, malgré le ton sévère de cette réponse, eut la force de maîtriser son amour-propre et de solliciter un emploi qui lui fut sèchement refusé.

Il sortit, alla faire plusieurs vaines démarches, et il revenait amèrement découragé, quand, au nom de

son créancier Mathias, il fut arrêté sous les yeux mêmes de Pierre et de Miette.

Au moment où les époux allaient monter chez Mme Desnoires, le financier dit à Pierre :

— M. Georges vient d'être très-gravement malade, madame sa mère est extrêmement abattue : ne prolongez point votre visite, et ensuite veuillez revenir. Je tiens à vous entretenir d'affaires.

Le colonel et son frère s'enfermèrent ensemble dans le cabinet, où Pierre ne tarda pas à les rejoindre.

— Ah ! messieurs, quelle horrible histoire ! leur dit-il, Mme Desnoires, à notre vue, s'est presque trouvée mal ; elle fondait en larmes, se maudissant avec une exagération navrante. Mais enfin, M. Georges a survécu, grâce au ciel, et avant peu de jours, j'espère, nous pourrons renouveler notre visite dans de meilleures conditions.

Miette, reçue par les dames Duboscat, tenait à peu près le même langage, et ces dames l'approuvaient, mais elles ne connaissaient les faits que superficiellement, tandis que le financier et le colonel, qui n'ignoraient rien, venaient de se décider à mettre Pierre Rouget dans leur confidence.

Il apprit ainsi avec stupeur que le jeune convalescent qu'il avait vu arrêter n'était autre que Georges, dont M. Duboscat lui-même se faisait l'incarcérateur, — avec le concours de l'usurier Mathias. Etait-ce bien là ce qu'il y avait de mieux à faire ? Pierre en doutait intuitivement.

Sous l'influence de sa douloureuse visite à Mme Desnoires, malgré tout son respect et toute sa gratitude pour les frères Duboscat, il ne craignit point d'exprimer sa pensée, en réservant avec fermeté sa liberté d'action.

— Messieurs, disait-il, vous me donnez une grande marque d'estime en me confiant vos desseins ; je ne vous cacherai pourtant pas qu'ils me confondent. Vous me semblez trop irrités et trop sévères ; je jure de respecter la partie secrète de vos communications, mais avant peu d'heures personne n'ignorera que M. Georges est à la prison pour dettes. Les gens de cet hôtel le savent déjà sans aucun doute ; Mme Desnoires l'apprendra par le premier billet de son fils. Il est tout naturel que j'aille voir M. Georges ; il me parlera de son duel et me mettra sur la trace du capitaine Breteaux. Celui-ci ne peut être à Paris sans que Pierre Rouget se présente chez lui. Là, je verrai Zélie. Me reconnaîtra-t-elle ? Sera-t-elle reconnue par ma femme ? En résumé, par la force même des choses, je ne puis guère tarder à savoir d'autre part ce que vous venez de me dire, et dès lors ce ne saurait être un secret pour moi.

— Halte-là ! s'écria le colonel, que comptez-vous donc faire ?

— Je l'ignore.

— Mon ami, dit le financier, j'espérais que vous nous seconderiez, et je commence à craindre le contraire.

— Vous ne voulez que le bien, messieurs, répondit Pierre Rouget : nos intentions sont donc les mêmes, mais, peut-être, nos moyens seront-ils différents.

— Mon brave camarade, reprit le colonel, expliquez-vous ! Jouons cartes sur table.

— Je n'ai pas trouvé M. Georges, je tiens à le voir, je le cherche ; j'apprendrai nécessairement, avant peu de jours, qu'il est en prison ; j'irai lui rendre visite.

— Eh ! corbleu ! allez-y dès demain, si bon vous semble !

— Merci ! colonel.

— Mais après ?

— Après, messieurs, je ne demande pas mieux que de venir tout d'abord vous dire à vous-mêmes ce que je penserai, car à présent quelle idée puis-je avoir ? J'ai détesté M. Georges jusqu'à la mort ; je l'aime maintenant, et sans être ingrat, je ne saurais ne point l'aimer. M. Duboscat a contribué plus que personne à mes sentiments actuels ; plus que personne, j'en suis sûr, il désire pour la veuve et pour le fils de son meilleur ami un avenir heureux. Eh bien ! messieurs, puisque vous me faites l'honneur de m'admettre dans vos conseils, souffrez que j'y sois tel que je suis, tel que vous m'avez fait, plein de dévouement pour la famille Desnoires aussi bien que vous-mêmes.

A ces mots, les frères Duboscat tendirent à la fois la main au jeune et loyal sous-officier, qui, dès le lende-

main, avait fait toutes les démarches nécessaires pour se présenter devant Georges. Miette en savait assez, si peu qu'elle en eût appris :

— Va, mon ami, va, mon brave Pierre, lui dit-elle avec effusion ; hier, en sortant de chez Mme Desnoires, j'avais le cœur rempli de tristesse ; aujourd'hui je me sens tout autre ; j'espère!... J'espère que, par la permission de Dieu, notre voyage sera utile à tous ceux que nous aimons.

Encore plus abattu par ses tortures morales que par les suites de sa longue maladie, Georges était assis au soleil sur un des bancs du jardin. Il avait fait son testament. Il espérait qu'une rechute le délivrerait de la vie. Par moments il soupirait avec un remords poignant ; il s'accusait d'avoir abusé de la tendresse de sa pauvre mère et d'être le plus ingrat des fils.

— Pour elle, il faudrait vivre, et je ne désire que la mort. Tant qu'elle vivra, je ne me tuerai point ; avec ses principes, elle ne pourrait que maudire ma mémoire et mourrait d'une mort par trop cruelle. J'attendrai donc ! Par respect pour vos préjugés, ma mère, je vous fais le seul sacrifice qu'il me soit possible de vous faire ; point de suicide ! mais que la mort me frappe autrement, oh ! je m'en réjouirai. — Oui, malgré tout votre amour, avec un égoïsme hideux je n'aspire qu'au terme d'une existence qui me répugne. De tous côtés, la honte, le mépris, les outrages. Mon honneur a fait naufrage, je me sens impuissant et repoussé de partout. Les plus fidèles amis de mon père me

chassent quand, avec l'espoir de me réhabiliter par le travail, je vais humblement solliciter le dernier des emplois. Je ne veux plus être à la charge de personne, je veux gagner ma vie, ils m'en refusent le moyen ; il faut bien que je meure ! — Oh ! dérision étrange ! c'est à l'heure même où je suis résolu à racheter mes erreurs que tout me manque à la fois. J'ai été coupable, très-coupable, mais ma seule faute grave n'est pas sans excuses ; ma probité, mon obligeance, ma générosité, méritaient mieux qu'un impitoyable abandon, car dans mon malheur il ne me reste plus un ami.

Georges, en levant les yeux, vit debout en face de lui un jeune militaire décoré qui le regardait silencieusement et semblait suivre sur son front le travail douloureux de ses pensées.

C'était un ami.

— Monsieur Georges, dit-il, je suis Pierre Rouget.

— Vous... ici !... murmura le prisonnier avec une sorte de méfiance et un évident embarras.

— Vous ne me tutoyez donc plus, monsieur Georges ? répondit Pierre d'une voix affectueuse.

Georges ne resta point assis, des larmes roulaient dans ses yeux, son cœur battait d'une émotion consolatrice.

— Autrefois j'étais orgueilleux et dur, je ne voulais pas être tutoyé par vous, poursuivait le sous-officier, mais aujourd'hui j'y prendrais plaisir comme à une marque d'amitié.

— Eh quoi ! tu consentirais à être mon ami ! mur-

mura Georges d'une voix étouffée, sans oser tendre la main.

Pierre la prit et la porta respectueusement à ses lèvres.

— J'ai voulu vous assassiner, dit-il, vous m'avez pardonné. J'ai été flétri par une condamnation, vous m'avez écrit des lettres qui font mon orgueil et ma joie ; vos amis ont été mes sauveurs, vous avez toujours uni vos efforts à ceux de MM. Duboscat ; vos bienfaits ont assuré mon bonheur, je viens vous en témoigner ma reconnaissance.

— Mais tu ne sais donc pas ?... s'écria Georges.

— Je sais le bien que vous m'avez fait, je vous vois malheureux et je me mets tout entier à votre service.

— Merci, Pierre, merci ! dit Georges en lui serrant les mains. Viens donc dans ma cellule, car ici l'on nous observe, on nous écoute, viens !

— Vous êtes faible encore, monsieur Georges, appuyez-vous à mon bras.

Ils gravirent lentement les escaliers, pensifs tous deux, tous deux profondément émus.

Sur la table du prisonnier, le premier objet qui frappa la vue de Pierre fut un paquet cacheté portant la suscription : *Testament de M. Georges Desnoires.*

— Mon Dieu ! s'écria Pierre, pourquoi ceci ? Pensez-vous donc à mourir ?

— Je compte sur une rechute.

Georges présenta son unique chaise à Pierre et s'assit sur le lit.

— Pendant ma longue maladie, je n'ai pu écrire mes dernières volontés ; je le voulais, j'y songeais sans cesse, mais les forces me manquaient, et puis ma mère était toujours là. — Mais que sais-tu, toi, que sais-tu de mon histoire ?

— Je ne sais, je ne saurai, monsieur Georges, que ce que vous me permettrez de savoir.

— Eh bien ! tu sauras tout, le bien comme le mal ; tu connaîtras mes pensées comme moi-même ; elles te feront horreur, sans doute... mais au moins je ne te tromperai pas... et après, tu me diras si tu daignes encore être mon ami.

— Non ! avant, avant tout, monsieur Georges, je vous le déclare, je serai votre ami quand même.

XXVIII

Deux frères.

La confession fut longue, sincère, complète. Georges ne déguisait rien : aussi dévoilait-il ce qu'il y avait au fond de son cœur de sentiments généreux, de nobles aspirations, de vrais repentirs.

Son duel contre Breteaux était une expiation. Georges, ignorant encore que Zélie eût un fils, voulait périr de la main du seul homme qui eût le droit de venger cet outrage dont de lâches ennemis s'étaient fait une arme pour le terrasser. Ce ne fut qu'à l'aspect de Zélie et de Victorin sortant de chez M. Duboscat que Georges avait tout à coup compris l'énormité de la situation.

— De là ce testament, dit-il. Veux-tu le lire ?

— Je vous crois, monsieur Georges, continuez !

Et Georges continua par le récit de sa maladie, de ses cauchemars, de ses désespoirs et du grand sacrifice qu'il faisait à l'amour filial en ajournant son suicide.

— Ami, dit avec autorité Pierre Rouget, se servant pour la première fois de ce terme, Dieu vous protége encore, puisqu'il met un obstacle entre vous et le crime irréparable. Toutes nos fautes, les miennes comme les

vôtres, sont atténuées par une infinité de circonstances, l'éducation première, les milieux, les mauvais conseils, les mauvais exemples, l'entraînement des passions, les préjugés, la fausseté du jugement, les fougues ou les faiblesses de notre nature. J'ai été trop coupable pour n'être point indulgent. Le repentir purifie, et je vous vois rempli du plus noble repentir ; vous êtes malheureux, vous êtes persécuté, vous avez droit à la sympathie de tous les hommes de bien... mais à une condition, c'est que vous cesserez de voir un refuge dans le suicide.

Georges écoutait avec étonnement.

— De tous les torts dont vous vous accusez, poursuivait Pierre, il n'en est point qui approche de ce dessein impie dont vous ne vous accusez pas. Avec quelles gens avez-vous donc vécu? Quels sont ces êtres pervers, sans foi, sans courage, sans respect d'eux-mêmes ? Eh quoi ! ils regardent comme une ressource contre le déshonneur la monstruosité la plus déshonorante ! Oh ! ne vous étonnez pas qu'un soldat vous tienne ici le langage d'un prêtre. Le suicide est la désertion devant l'ennemi. S'il est une faute qui puisse être condamnée par des arguments militaires, c'est celle-là : car la vie est une bataille qui se livre sous l'œil de Dieu. Celui qui se tue, s'il n'est un fou, est un lâche qui a peur, peur de combattre, peur de souffrir. Je vous aime, je vous appartiens, je veux vous sauver, je veux vous guérir, monsieur Georges. Je commencerai donc par votre mal le plus affreux.

Vous me ferez la promesse sacrée de supporter la vie.

Georges admirait éperdu de joie, car d'une main ferme Pierre déchirait le bandeau de ses aveuglements. Il parlait de la miséricorde divine et des voies de la Providence. Il parlait du sublime dévouement qui s'appelle Rédemption.

— Tout est là ! Dieu, la religion, la force morale. La voie s'ouvre. L'espérance l'illumine. Jusqu'au fond des cloaques les plus impurs elle fait briller la flamme des vrais sacrifices. L'honneur, tel que l'entendent vos compagnons d'hier, est une pâle lueur, un vain reflet, auprès de cette vertu sainte dont l'éclat descend du ciel. Reprenez vite courage. Je me charge, moi, de tout le reste.

— Ne crains plus rien ! s'écria Georges, je jure de vivre, ne serait-ce que pour t'aimer.

— Le capitaine Breteaux ne vous provoquera plus ! reprit Pierre Rouget, parce que je l'exigerai, moi qui lui ai sauvé la vie. M. Duboscat vous accordera l'emploi qui vous convient, parce que je lui dirai la vérité entière et qu'il la comprendra. Vous sortirez d'ici, car je vous dois une somme suffisante pour vous rendre à la liberté. Votre vieille mère sera consolée par votre tendresse filiale qui redoublera, et votre conscience vous dédommagera des mépris injustes de cette coterie oisive dont les vices vous servaient de modèle. Prière et travail ! En avant ! monsieur Georges, en avant, mon ami et mon frère ! Nous sommes nés la même

nuit, sous le même toit ; le même prêtre nous a baptisés et bénis dans la même église, et, à l'heure où je vous parle, je vous le dis, moi, le saint homme prie encore pour nous !

Georges fut sur le point de s'agenouiller devant Pierre, mais il se trouva dans ses bras ; leurs larmes se confondaient en leur étreinte fraternelle.

XXIX

Le Choléra.

Depuis cinq ans, Georges Desnoires n'avait pas dévié de sa nouvelle ligne de conduite. Tout ce que Pierre Rouget avait dit et promis en son nom, il le réalisa scrupuleusement. A l'école du malheur, il était devenu un homme modeste et ferme.

Soumis par Duboscat aîné aux plus sévères épreuves, il les accepta sans hésitation ; il s'y résigna non-seulement sans murmure, mais encore avec une sorte d'empressement. Il fut placé sous les ordres du dernier des commis, esprit étroit, caractère tracassier, souvent taquin, toujours désagréable, parfois blessant par son sot orgueil bureaucratique : Georges endura ce martyre avec une résignation exemplaire. Son chef semblait prendre un méchant plaisir à des allusions offensantes, il n'en releva aucune. Son humble position n'était-elle point une immense faveur ? Les travaux les plus ingrats ne le rebutèrent point.

Et cependant il avait fait preuve de zèle, de capacité, d'intelligence des affaires, au point de surprendre M. Duboscat, qui ne cessait de l'observer.

Georges se consacrait à sa mère avec une sollicitude

touchante ; il lui faisait une vieillesse douce dont toute inquiétude était bannie. Jamais elle n'avait été aussi heureuse et se plaisait à le dire hautement.

Le choléra fondit sur Paris.

Mme Desnoires devait en être l'une des premières victimes. Soignée par son fils avec une admirable tendresse, elle mourut en le comblant de bénédictions.

Georges sut triompher de sa douleur pour accomplir de grands devoirs. L'épidémie sévissait. La consternation paralysait trop de cœurs pusillanimes. Les municipalités faisaient appel aux citoyens généreux : il fallait des infirmiers et des ensevelisseurs. Georges se présenta, rechercha les postes les plus dangereux, et, soldat de la charité, se signala par un dévouement de toutes les heures. Sous les yeux des médecins surpris de son ardeur opiniâtre, il travaillait à l'œuvre préservatrice. En peu de jours il acquit une pratique telle que plusieurs cholériques furent sauvés par ses soins actifs.

— Hélas! murmura-t-il, Dieu n'a point permis que je pusse prolonger les jours de ma mère ! J'ignorais encore les moyens de combattre le fléau.

Oscar, Paulin, Léon, habitaient le même arrondissement que lui.

Le premier mourut dans ses bras en lui demandant pardon de l'avoir outragé.

Le second survécut, grâce à son habileté.

— Eh quoi ! Desnoires, c'est vous, dit-il, c'est vous qui me rendez la vie !

— Je me suis mis au service des cholériques, dit Georges ; vous avez été frappé subitement, abandonné par vos valets, laissé sans secours, on m'a prévenu, j'ai accompli mon devoir. Dieu a fait le reste.

Léon, reconnaissant Georges à son chevet, l'insulta, et, poussant l'ingratitude jusqu'à la frénésie, lui cracha au visage. Georges le recommanda spécialement à un autre infirmier, pria chrétiennement pour lui, fut sur le point de le sauver grâce au sage traitement qu'il employait, et finit par l'ensevelir de ses propres mains.

Enfin le fléau s'éloigna. Georges vint reprendre ses modestes travaux dans les bureaux de Duboscat le financier.

Le soir même, le colonel, homme de cœur, qui ayant, lui aussi, noblement payé de sa personne, s'était rencontré sans cesse avec Georges sur le champ de bataille du dévouement, parla longuement de lui à son frère :

— Le temps des épreuves n'est-il pas enfin terminé ? dit-il. Ne trouves-tu pas que cinq années de patience, de zèle et de travail, suivies d'actes innombrables du courage le plus rare, doivent suffire à ta sévérité ?

— Dès demain, répondit le financier, Georges recevra l'accueil dont il s'est rendu digne. Je serai ouvertement pour lui ce que j'ai toujours voulu être : un second père.

— Et tu lui diras tout ?

— Tout, c'est-à-dire bien plus que tu n'en sais toi-même.

— Comment donc ?

Le financier ouvrit un tiroir, en retira un volumineux dossier scellé de plusieurs cachets et, le remettant au colonel :

— Lis, lui dit-il, lis ce que je t'écrivais pour le cas où la mort m'aurait surpris avant l'achèvement de mon œuvre.

— Un fidéicommis, dit le capitaine en lisant ; la fortune de son père est intacte... et tu l'as triplée... tandis que, d'autre part, tu arrachais aux usuriers avec une merveilleuse adresse les deux tiers de la fortune maternelle, et tu veux que Georges devienne ici ton associé, notre égal... Ah ! c'est beau ! c'est bien ! je t'admire, je t'approuve de tout mon cœur !

— Je n'ai fait que me conformer à la lettre des sublimes instructions paternelles que me laissa mon vieil ami et mon bienfaiteur. Lis encore.

Le colonel achevait cette seconde lecture et en parlait avec enthousiasme, quand un valet de chambre remit au financier un autre volumineux dossier cacheté de noir.

M. Duboscat brisa l'enveloppe, parcourut les premières lignes et s'écria en pâlissant :

— O mon Dieu !... tout est perdu !...

Le même soir, le président du club maquignon était saisi d'une proposition très-sérieuse faite par Paulin et dix de ses camarades, concernant leur ancien collègue M. Georges Desnoires, l'un des héros du choléra.

Or, si chacun sait que les membres du susdit club sont en général d'insupportables écervelés qui, sous prétexte d'équitation, cultivent tous les vices brillants, chacun sait aussi que ces mêmes jeunes gens appartiennent, à peu d'exceptions près, aux meilleures familles, qu'ils tiennent par les liens du sang à tout ce que la France a de noble, de grand, de puissant et de généreux, et enfin, qu'après une jeunesse orageuse, il arrive souvent que tels sociétaires de ce cercle d'oisifs deviennent, dans l'âge mûr, des hommes éminemment utiles et recommandables dont la vie se termine glorieusement, soit dans les travaux agricoles, soit dans les affaires du pays. Il s'ensuit que le club maquignon ne manque ni du crédit, ni des relations convenables pour la réussite d'un projet digne d'éloges.

Après une discussion qui n'eut rien d'orageux, après des éclaircissements et des explications qu'on dut surtout à Paulin, il fut unanimement décidé :

1° Que M. Georges Desnoires serait rétabli sur la liste des sociétaires du club en qualité de membre honoraire ;

2° Que pour réparer les graves injures que cinq ans auparavant on lui avait faites fort à la légère, on ne négligerait aucun moyen de lui donner des marques éclatantes d'estime, de sympathie et de considération ;

En conséquence de quoi fut nommée une commission dont faisaient partie les deux fils du ministre de l'intérieur.

XXX

Volontés dernières.

Duboscat aîné lut à haute voix :

« Monsieur et honoré protecteur,

» En vous adressant mes adieux, je vous dois avant tout l'expression d'une reconnaissance qui ne cessera, dans cette vie, qu'avec les battements de mon cœur.

» Vous n'avez pas décliné l'héritage du plus lourd des fardeaux. Digne ami de mon noble père, vous n'avez cessé de veiller sur sa veuve et sur son fils.

» Grâce à vous, monsieur, grâce à votre générosité pieuse, ma mère jusqu'à ses derniers moments, a ignoré la perte de sa fortune ; elle a vécu dans une honorable aisance ; elle a joui d'une paix profonde ; soyez béni en son nom.

» Grâce à vous, monsieur, grâce à votre juste sévérité , voile transparent d'une sollicitude que je ne méritais point, j'ai pu, moi, racheter aux yeux du monde, sinon aux miens, une partie de mes fautes. Le dessein qui m'anime me permettra sans doute de

compléter cette rédemption morale : je mourrai purifié par les actes de mon repentir.

» Ma mère n'est plus, ma tâche de fils est terminée, ma tâche de pénitent commence.

» Je m'éloigne, emportant , avec le remords, le châtiment.

» J'aime d'un amour ardent la mère de mon fils, j'aime mon fils de toute la puissance de mon cœur désespéré. — Il faut fuir !

» N'aurais-je point, tôt ou tard, la faiblesse de me trahir et de troubler encore la vie de celle dont j'ai flétri la jeunesse ?

» Depuis deux ans, depuis que M. Breteaux s'est fixé à Paris pour l'achèvement des études de Victorin, sans me laisser voir, j'ai revu tous les jours mon fils ou sa mère. Dans votre propre maison, je les apercevais souvent, j'entendais leurs voix, je frémissais de joie et de douleur.

» Un charme irrésistible m'attirait, je me plaçais sur leur passage, me cachant pour les regarder ; je les cherchais, je les guettais partout ; je connais leurs habitudes ; j'ai, durant des heures entières, écouté leurs causeries ; je les aime, monsieur, et chaque jour a grandi en moi un amour trop légitime qui pourtant est coupable.

» Et ma mère est morte ! Vous le comprenez, monsieur, mon devoir est de fuir. Mon devoir est d'élever un obstacle infranchissable entre moi et ceux dont la pensée est désormais ma seule pensée.

» Le loyal capitaine Breteaux est vigoureux, bien portant, rajeuni par un bonheur que j'ai honte de lui envier, moi qui n'ai point su m'en rendre digne. Que mon fils soit donc son fils ! que celle qui devait être ma femme soit sa femme ! Qu'il vive entouré de leur tendresse dont je suis justement déshérité !

» Le poids de ce châtiment m'écrase. Loin de moi un espoir impie ! mais je crains que le vieil homme ne ressuscite en moi. Vous le voyez bien, monsieur, je n'ai d'autre ressource que la fuite. Par respect pour le repos de ceux que j'aime et pour éviter de retomber dans l'abîme du mal, il faut fuir !

» Dès le jour de mon duel, quand on me rapporta mourant, j'entrevis Zélie et Victorin sortant de chez vous ; la fatale vérité m'apparut dans toute son horreur.

» La première nuit que je passai en prison fut consacrée à la rédaction du testament ci-joint ; je n'ai pas voulu le relire ; j'ai tenu à le laisser cacheté. Vous verrez ainsi quels furent mes sentiments, qui n'ont plus varié.

» Je songeais à mourir avant ma mère, mais je supposais qu'elle ne me survivrait pas longuement. En ce cas, la vente de ses bijoux, après vous avoir indemnisé, devait produire une différence. Je m'efforçai de l'assurer à mon fils Victorin.

» Un calcul exact résultant de l'inventaire de notre mobilier me prouve que cette différence n'est pas insignifiante. (Ci-joint le dossier de toutes les pièces

utiles à une liquidation que ma connaissance actuelle des affaires a rendue claire et facile. J'ai tâché de vous épargner, monsieur, le souci des menus détails.)

» Vous ne refuserez pas, j'en suis sûr, d'être mon exécuteur testamentaire et de parachever ainsi l'œuvre de votre sainte amitié pour l'aïeule de Victorin. Je vous prie de me considérer, dès aujourd'hui, comme ayant cessé de vivre. Avant peu de temps, d'ailleurs, j'aurai trouvé la mort que j'appelle, que je cherche.

» Vous êtes déjà mon fondé de pouvoirs, muni d'une procuration régulière, et libre par conséquent d'agir sans obstacles d'aucune sorte. (Ci-joint divers actes, notes et quittances méthodiquement classés.)

» Si, par une hypothèse bien invraisemblable, consignée d'autre part dans un codicille (ci-joint), toute ou partie de ma fortune paternelle était jamais retrouvée, elle devrait être distribuée pour moitié comme il suit :

» 1° D'une part, en usufruit à Mme Breteaux et en nue-propriété à son fils Victorin ;

» 2° D'autre part, en usufruit à Pierre Rouget et en nue-propriété à la commune des Terres-Noires pour être employée, sans désignation de fondateur, à une œuvre de bienfaisance ou d'utilité publique.

» Mais, hélas ! je lègue ici un avoir imaginaire, et mon fils, mon cher fils Victorin, ne pourra pas même hériter du nom de son aïeul !

» Adieu, monsieur et honoré protecteur! daignez agréer l'expression d'un respect filial et d'une vénération sans bornes qui s'étendent à M. le colonel votre frère. Daignez agréer l'expression des vœux que formera jusqu'au dernier soupir, pour le bonheur de toute votre famille, le plus humble, le plus reconnaissant et le plus indigne de vos serviteurs.

GEORGES DESNOIRES. »

« *P. S.* — J'ai mis en ordre toutes les pièces de correspondance et de comptabilité. Les registres sont à jour, et mon successeur trouvera sur une note spéciale toutes les indications utiles à la continuation du travail. »

Les frères Duboscat se regardaient avec des larmes dans les yeux. Le colonel fit un signe, le financier ouvrit le testament.

Georges, supposant que sa mère lui survivrait, la suppliait de léguer à Victorin, le fils de Zélie dame Breteaux, tous les portraits de famille et le sien.

Il léguait à Pierre Rouget et à Miette un modeste souvenir.

Il demandait que sa tombe ne portât que ses initiales.

Ce testament, dicté par le désespoir durant une nuit d'insomnie, était d'un style fiévreux, amer, matérialiste, navrant.

Le codicille, au contraire, était écrit du style calme de la résignation chrétienne.

— Infortuné jeune homme ! murmura le financier.

— Non ! non ! s'écria le colonel, tout n'est pas perdu !... Nous le retrouverons !

M. Duboscat aîné, secouant la tête, dit alors avec tristesse :

— Il aime Zélie, il aime Victorin, il a raison de les fuir. Oserais-je, après cette lecture, lui restituer son immense fortune ?

XXXI

Expiation.

Aux Terres-Noires un deuil public assombrissait ous les cœurs.

Le pasteur vénéré n'était plus.

Des diverses extrémités de la paroisse, du hameau les Meules, qui confine à la grand'lande, de la métaiie des Garennes, qui touche au bois des Caillottes, lu Moulin-à-Eau, situé par delà le bourg dans la diection de Saint-Maurin, des communes circonvoisines t même de Castelyves, on était venu en foule.

Celui qui, depuis un demi-siècle, avait consacré outes les unions, béni tous les nouveau-nés, présidé toutes les bonnes œuvres, soulagé par l'aumône, la arole ou l'exemple, toutes les infortunes, suivi tous es morts jusqu'à la demeure dernière, était à son our suivi par des populations affligées qui rendaient ses vertus l'hommage de leurs larmes.

Le convoi se dirigeait du presbytère vers l'église.

A moitié chemin, un étranger vêtu de noir rejoignit 1 milieu des paysans son frère d'enfance, Pierre ouget :

— J'ai reçu ta lettre, dit-il, me voici !

— Bien, monsieur Georges, très-bien! répondit l'ancien soldat.

— Prions pour l'âme de celui qui a tant prié pour nous!

La main dans la main, ils marchaient silencieux.

L'un auprès de l'autre, ils assistèrent religieusement à l'office funèbre.

La main dans la main, ils suivirent le cercueil jusqu'au cimetière.

L'un auprès de l'autre, ils s'agenouillèrent au bord de la fosse.

La main dans la main, ils pleuraient et priaient.

Une âme sainte planait sur leurs fronts.

Elle les bénit avant de prendre son essor vers le ciel.

Les larmes des deux enfants que le vieux prêtre avait baptisés coulèrent douces comme la rosée du pardon ; leurs cœurs embrasés d'amour battaient pieusement.

Mais aux sommets divins, devant le trône éternel, l'âme bienheureuse s'était prosternée, demandant une grâce suprême.

Un livre s'ouvrit devant elle.

Du sein du nuage aux triples lueurs sortit un doigt qui parcourut la page dont le haut seulement portait des traces d'écriture.

Le doigt s'arrêta sur un espace blanc que sillonnèrent des lettres de feu.

Elles traçaient le mot : Expiation.

Le livre de vie et de mort s'était refermé.

L'âme bienheureuse soupira, car la grâce lui était refusée.

Et puis, elle passa dix années en prières au pied du trône éternel.

XXXII

L'Image du bonheur.

Nul au bourg, si ce n'est Pierre Rouget, Jacques Tégot, maître Martin et leurs trois femmes, n'avaient reconnu le fils des anciens châtelains. — On remarqua bien qu'avec une émotion profonde l'étranger avait partagé la douleur de l'ancien soldat : mais tant d'autres étrangers, prêtres ou laïques, bourgeois, citadins ou campagnards, assistèrent à la cérémonie funèbre!

Pierre Rouget avait une foule de relations à Castelyves, dans l'arrondissement entier, dans le commerce, dans les diverses administrations et notamment dans celle des chemins de fer, sans compter qu'il recevait souvent la visite d'anciens camarades de régiment. Comment aurait-on pu, ce jour-là, penser à M. Georges Desnoires ?

Les deux amis s'en allaient à travers bois.

D'abord, ils ne parlèrent que de leurs douleurs filiales. Georges portait le deuil de sa mère ; hélas! il portait aussi son propre deuil, et les lieux qu'il revoyait lui rappelaient cruellement de premières fautes, origine de toutes ses fautes et de tous ses malheurs.

Pierre, qui parcourait sans cesse les mêmes lieux,

n'avait plus en quelque sorte la souvenance des scènes déplorables d'autrefois. La perte du bon pasteur des Terres-Noires, après lui avoir inspiré de pieux regrets, lui servit de transition pour faire, avec une touchante délicatesse, l'éloge des parents de son compagnon d'enfance.

A la hauteur du château, Georges l'interrompit :

— C'est là, dit-il, c'est là qu'ils vivraient entourés de la vénération de tous, s'ils n'avaient eu un fils tel que moi !

— Calmez-vous, monsieur Georges ! disait Pierre en lui pressant les mains. Au nom du Dieu d'amour et de miséricorde, ne vous accusez pas ainsi, quand vous avez réparé vos torts !

Georges reprit avec exaltation :

— Frappé au cœur par mon inconduite, mon père n'y a pu survivre, et ma mère vint de mourir, à Paris, victime d'une épidémie qui n'a jamais sévi dans ce canton. Sans moi, ils y habiteraient encore, sans moi ils y seraient encore les bienfaiteurs des pauvres gens, sans moi les terres qui portent leur nom n'appartiendraient point à des maîtres indignes de les remplacer, sans moi, véritable fléau du pays qui m'a vu naître !

Au-delà du château, sur une colline, fumait le toit de chaume qui abritait jadis les parents de Zélie ; il fixa sur ce toit des regards ardents. Ses lèvres, sans produire aucun son, articulèrent deux noms trop chers ; il se souvint de cette réponse terrible de M. Desnoires :

« Les parents de Zélie vous méprisent trop pour supporter la pensée de l'unir jamais à un mauvais sujet tel que vous ! Avec un bon sens inflexible, ils ne veulent point transformer en un malheur de tous les instants l'apparente réparation de son déshonneur. »

— J'ai eu un fils, pensait Georges, et je ne l'ai point su ; mais l'aurais-je su, alors que je me livrais à tous les excès de ma vie de libertin, j'aurais donné raison aux parents de Zélie.

Des larmes amères inondaient ses joues ; Pierre l'entraîna. Pierre s'efforça de le distraire par l'explication des nombreux changements qui s'étaient opérés dans le canton depuis l'époque de l'incendie. Grâce aux judicieux conseils de M. Duboscat, les défrichements, l'exploitation des carrières, l'ouverture des voies nouvelles, avaient triplé le bien-être général. Tout cela s'était fait sous l'influence du nom de Desnoires, Jacques Tégot et lui-même, Pierre Rouget, ayant été les premiers agents de l'heureuse transformation de la contrée.

Aux impressions navrantes de Georges succédait une sereine mélancolie, quand au détour d'un sentier il aperçut le groupe de riantes maisonnettes qui avoisinaient maintenant le moulin.

La plus vaste, la plus confortable, — deux étages à volets verts sous un bon toit de tuiles orangées, — était l'habitation des Tégot. La grand'lande n'existait plus. De tous côtés, jusqu'à la lisière des Terres-Blanches, s'épanouissaient des bouquets de jeunes

arbres, entourés de champs bien cultivés, ceints de talus *embuissonnés* et *fleuris*.

Drus herbages, riches pâtures, beaux sillons grassement fournis, frais courtils, étroits sentiers, excellents chemins de charrois empierrés avec soin, s'étalaient sur des pentes habilement aménagées. Le site avait perdu ses aspects sauvages pour revêtir un air de vie qui dilatait le cœur.

Or, tout cela s'était accompli en moins de dix ans, à la suite d'un désastre, par le zèle de deux hommes bien conseillés et au nom de Georges Desnoires, qui avait fourni les premiers capitaux nécessaires.

— Vous le voyez, dit Pierre avec une douceur fraternelle, les Desnoires n'ont pas cessé d'être les bienfaiteurs de leur pays. Le bien produit le bien : M. Duboscat, qui devait la conservation de sa fortune à M. votre père, a si sagement fait que nous, nous vous devons notre prospérité. Au lieu de l'aumône, vous nous avez donné une aisance telle qu'il n'y a plus de mendiants en Terres-Noires.

— A M. Duboscat, à Jacques Tégot et à toi, tout le mérite, dit Georges en remerciant du geste.

— A chacun sa part ! mais la vôtre n'est pas la moindre, grâce à Dieu ! Pierre Rouget vous le dit, n'allez pas le contredire. Regardez plutôt là, sur le seuil de notre maison.

Georges pouvait-il protester ? Jacques Tégot lui tendait sa main calleuse, en lui donnant les noms sacrés de bienfaiteur et d'ami. Pierrette, la bonne Pier-

rette, l'embrassait en l'appelant mon enfant. Et Miette mettait entre ses bras une charmante petite blondine qui témoignait sa joie en l'appelant mon parrain.

Elle avait nom Georgine.

— Chaque jour, dit-elle en son babil, elle faisait une prière pour M. Georges, le bon ami à papa et à maman.

Que de fois, durant les deux ou trois heures qu'il passa au milieu de ses amis, que de fois le cœur de Georges fut sur le point d'éclater en confidences! que de fois des larmes, douces et amères tour à tour, baignèrent ses yeux!

Il contemplait le bonheur; il souriait à Miette, à Georgine, sa vivante image, à la tendre Pierrette, dont l'ivresse maternelle ne saurait être dépeinte.

Il contemplait le bonheur. Les Tégot, les Martin, quelques autres du vieux temps, buvaient à sa santé, à son avenir, à son retour définitif dans le pays, à son rétablissement dans les domaines de ses pères; il les remerciait avec effusion de leurs vœux, selon lui chimériques.

Il contemplait le bonheur ; — dans les profondeurs de son âme, cependant, rententissait un seul mot, lugubre et sublime : *Expiation*.

A nuit tombante, il partit :

— Adieu, mes amis! dit-il avec trouble, soyez heureux, toujours!

On crut qu'il retournait à Paris. Où allait-il? Le savait-il bien lui-même?

Une lettre du financier Duboscat qui instruisait

Pierre Rouget de la disparition de Georges se terminait ainsi :

« Il est parti sans laisser de traces ni d'indices, et le
» lendemain de son départ, nous avons eu la douleur
» d'apprendre la mort du capitaine Breteaux. »

Au moulin Tégot on fut dans la tristesse. En Afrique, le capitaine Breteaux avait été l'un des plus zélés protecteurs de Pierre, et Georges, Georges était encore malheureux.

La fin du grognard aurait encore plus affligé les parents et amis de Rouget, s'ils avaient su combien elle fut lamentable.

Pour la plus futile des causes, l'incorrigible duelliste s'était battu au pistolet. Se sentant mortellement blessé d'une balle en pleine poitrine :

— En voici une, dit-il, qu'on n'extirpera pas !

Deux heures après, Zélie et Victorin lui fermaient les yeux...

En cas de mort, il avait eu la précaution d'écrire à son ami le colonel Duboscat :

« Si M. Desnoires est vraiment devenu digne de Zé-
» lie, à toi le soin ! adieu ! »

Mais où était Georges Desnoires ?

Il fuyait le bonheur après en avoir contemplé l'image. Il fuyait devant le bonheur qu'il avait vu assis

au foyer de Pierre et de Miette. Portant son propre deuil avec celui de sa mère, il fuyait.

Dix années entières devaient s'écouler sans qu'on eût de lui aucune nouvelle.

XXXIII

La mère de Victorin.

Les volontés dernières de Georges Desnoires ne furent violées, ni suivies à la lettre, mais ajournées d'un commun accord par les frères Duboscat, qui ne désespérèrent jamais de parvenir à le retrouver. Dans les principales villes d'Europe, leurs correspondants reçurent avis de leur désir. Plusieurs fois, sur des indications quelque peu vraisemblables, le colonel, qui n'avait point perdu le goût des voyages, se mit lui-même en campagne. Toujours ce fut en vain.

Encore qu'elle ne fût pas instruite des intentions de Georges, Zélie, qui avait placé toute sa confiance dans les frères Duboscat, s'enquérait fréquemment de lui. On devinait que, dans l'intérêt de son fils tout au moins, elle n'avait pas de plus sérieuse préoccupation. Elle ignorait que Georges fût riche, mais Georges seul pouvait donner un nom à Victorin, en qui se résumaient tous ses orgueils, toutes ses joies.

Lorsque le capitaine Breteaux mourut, elle n'avait guère que vingt-huit à vingt-neuf ans. Son genre de beauté est de ceux qui passent le moins vite ; sa seconde éducation ayant été parfaitement entendue, elle

pouvait tenir sa place dans les milieux les plus distingués ; à Paris, dans la famille Duboscat, qu'elle fréquentait assidûment, elle avait achevé d'acquérir le ton du meilleur monde ; elle jouissait en outre d'une jolie aisance et devait être très-recherchée. Elle le fut. Sans hésiter jamais, elle repoussa des propositions, souvent fort avantageuses, qui lui furent faites.

Aussi se vit-elle de mieux en mieux accueillie par le colonel et par son frère, dont le constant accord eut la plus grande influence sur l'avenir de Victorin. Loin de devenir cavalier et sabreur, le fils de Zélie, sorti de l'école polytechnique dans les premiers rangs, opta de très bonne-grâce pour la carrière des ponts-et-chaussées.

En femme capable, la veuve du capitaine Breteaux avait su éviter les deux écueils extrêmes. Elle ne pécha par dureté, ni par faiblesse ; n'ayant découragé ni gâté son fils, elle pouvait à bon droit s'attribuer le mérite d'avoir donné un homme à son pays.

Victorin avait déjà vingt-deux ans. Sa mère touchait à sa trente-neuvième année ; une dernière proposition de mariage lui fut adressée par un ingénieur en chef, en très-grand crédit et conséquemment dans la meilleure position pour protéger un jeune homme qu'il regarderait et traiterait, disait-il, comme son propre fils.

Cette fois, après mûres réflexions, Zélie crut devoir consulter le colonel, qui avait été l'intime de Breteaux, et le financier, qui après avoir été l'ami de M. Desnoi-

res, le subrogé-tuteur et le procurateur de Georges, manifestait pour Victorin une affection paternelle.

Les deux frères Duboscat la dissuadèrent énergiquement.

— Mais enfin, s'écria Zélie, depuis dix ans nous sommes sans nouvelles de M. Georges : il voulait mourir, m'avez-vous dit ; n'aurait-il point trouvé la mort ?

— Non ! c'est impossible ! dit le colonel.

Le financier ajouta que Georges, homme d'ordre comme il l'était devenu, ne pouvait guère avoir péri sans avoir pris ses mesures pour faire parvenir en France des nouvelles certaines de sa mort.

— Nous n'avons rien reçu : tout nous porte donc à supposer qu'il vit toujours. D'ailleurs, madame et chère amie, le moment est venu de vous entretenir d'affaires très-graves qui vous concernent, vous et votre fils Victorin. Il est temps, puisque vous semblez avoir perdu tout espoir, de nous conduire comme si Georges Desnoires était réellement mort, c'est-à-dire de vous faire connaître ses dernières volontés. Ensuite vous vous déciderez seule en pleine connaissance de cause.

Le dossier fut présenté à Zélie.

Elle le lut en pleurant. Puis, se levant, pâle, frémissante, énergique.

— Il m'aimait... Il aimait son fils à ce point ! s'écria-t-elle. Qu'il revienne donc, qu'il revienne enfin !... ou son fils Victorin et moi, sa femme, messieurs, nous partirons pour le chercher, lui ou sa tombe, en priant le Dieu du repentir d'être notre guide !

— Madame, reprit Duboscat aîné, vous trouverez peut-être que nous avons par trop prolongé le mystère ?

— Non, interrompit vivement Zélie, je ne me permettrai jamais de le penser.

— Nous ne vous devons pas moins compte de nos principaux motifs. En premier lieu, ne désespérant pas de voir reparaître Georges, nous voulions lui restituer à lui-même le droit d'agir en parfaite liberté. Il ignorait trop de choses au moment de son départ pour que nous ne craignissions point de rendre ses desseins irrévocables.

— Ils ne le sont pas, dit Zélie, ils ne sauraient l'être, si, comme nous l'espérons, il vit encore !

— En second lieu, nous comptions racheter pour Victorin les domaines et le château Desnoires, et nous attendions qu'il fût sorti de l'école des ponts-et-chaussées, car, pressentant votre généreux dessein, nous tenions à ne pas vous laisser partir avant que votre fils ne fût un homme complet.

— Ceci était doublement sage, dit Zélie. Avant tout, en effet, il faut racheter les terres patrimoniales. Mon fils pourra, du moins, leur emprunter son vrai nom !

— Enfin, après nous être toujours réservé de vous informer de toutes choses, si vous songiez jamais à vous remarier , nous étions définitivement décidés à rompre le silence lorsque de vous-même vous êtes venue nous consulter.

— Tout est bien, messieurs ! mille fois ! dit Zélie,

dont le front s'illumina soudain d'une auréole d'enthousiasme. Oh! tenez! c'est indéfinissable, c'est étrange! L'heure a sonné! Georges vit, j'en suis sûre, Victorin va retrouver son père; j'en ai le pressentiment clair, précis, mystérieux, sacré! Adieu, messieurs, adieu! dès demain nous partons!

XXXIV

Le Vin des trépassés.

> Les morts sont de toutes les fêtes et de toutes les réunions de famille ; ils ont en outre leur fêtes spéciales que les coutumes ont multipliées en ce pays plus qu'en aucun autre de la chrétienté. La place des morts est réservée au foyer domestique ; les âmes des trépassés sont attendues avec recueillement à certains jours, à certaines heures, et la foi la plus vive ôte tout caractère lugubre à ces croyances populaires.

A midi, quand M. Rouget, maire de la commune des Terres-Noires, rentra pour le dîner dans sa demeure, il y remarqua un air de fête et sourit.

Sur une belle nappe blanche était mis un plus grand nombre de couverts ; à coup sûr, on comptait sur la famille de l'ami Martin, l'entrepreneur de bâtisses. Les grands verres étaient flanqués de verres plus petits, et sur le buffet de chêne s'alignait une éloquente rangée de bouteilles à cachets rouges.

Mlle Georgine était coiffée en cheveux et ses magnifiques boucles flottaient sur son plus joli corsage ; sa petite sœur Cécile avait sa robe des dimanches ; la

toilette de leurs frères Jacques Brunet et Perrinet Rougeaud n'était pas moins *faraude*, comme disait leur mère grand. Par autorisation maternelle, piano, couture, dessin, rudiment, histoire, géographie, se trouvaient délaissés.

Le bonhomme Tégot et Pierrette sa femme, assis dans leurs chaises à bras, avaient l'air tout ragaillardis.

Quant à dame Miette, en qualité de maîtresse de maison, elle avait force besogne : « Ces pauvres servantes de campagne sont si peu au fait et perdent si aisément la tête ! » Le soin des enfants, la salle à manger, la cuisine, le linge, les vins et le reste, lui avaient à peine laissé le temps de passer un peignoir.

Elle fut pourtant à la tête de son gracieux bataillon carré pour recevoir son mari et l'embrasser la première.

— Eh quoi ! Pierre, tu ne sais pas ! tu as l'air tout étonné ! dit-elle. C'est aujourd'hui *qu'on mange la bouillie !* Vous êtes le *bébé*, monsieur le maire !

— Ce qui veut dire en bon français que j'ai quarante ans. Bravo ! Vous me faites tous la vie si douce, si heureuse, qu'années, mois et semaines, s'écoulent sans que je me rappelle jamais quand revient mon jour de naissance.

— Oui, mon père, mais des nôtres vous vous souvenez toujours, dit Georgine, qui voyait alors s'épanouir ses quinze ans.

Fleur blonde au teint vermeil, elle était telle que la gentille Miette, sa mère, au temps où s'entre-haïssaient le plus le Rouget et le Noiraud. Son présent de fête fut un dossier de fauteuil, en tapisserie, où la croix d'honneur était brodée au milieu d'une couronne de lauriers accompagnée d'attributs agricoles et militaires dont son frère Jacques avait dessiné le modèle.

Jacques, qu'on appelait aussi Brunet parce que, par exception, il avait les cheveux foncés, offrit un lavis à l'encre de Chine, représentant un site des environs.

Cécile récita le compliment en vers.

Perrinet le Rougeaud, l'enfant favori de Pierrette, tant il ressemblait à son père, ne récita rien, n'offrit rien, mais, passant les bras autour du cou de Pierre, s'écria naïvement :

— Pour ta fête, papa, je te promets d'être toujours pareil à toi !

— Ah ! le gentil garçonnet ! fit l'aïeule, quel fûté ! comme il vous dit bien ça, sans malice ! Oui, oui, Rougeaud, tu seras pareil à mon fils Pierre, M. le chevalier de la croix d'honneur, M. le maire, M. le premier du pays, un brave et bon cœur !

La bonne femme avait depuis bel âge réparé le temps perdu, et certes, si elle l'avait pu, elle aurait canonisé son fils sans hésitation et sans scrupules. A la vérité, elle n'aurait pas manqué d'excellentes raisons.

Dans la paroisse et bien par delà, était-il maison

ou chaumière où le nom de Pierre Rouget ne fût vénéré ? A qui n'avait-il point rendu service ? A toute heure de jour et de nuit, l'été, l'hiver, par tous les temps, n'était-il point aux ordres de chacun ? Que de peines il prenait pour que personne ne manquât d'ouvrage ni de salaire, pour que de sages précautions prévinssent les maladies, pour que les enfants, au lieu de vagabonder, reçussent une instruction première basée sur les meilleurs principes de morale !

Son intelligente activité faisait tout prospérer dans la commune, tellement que sa fortune, fruit de son travail, était à vrai dire celle du canton. N'était-ce point parce qu'il prêchait d'exemple que tout le monde avait gagné sans autre peine que celle de l'imiter ? S'il s'était enrichi, était-ce faute d'avoir été généreux en toute occasion ? Sans tracasser personne, il se mêlait de tout, et son zèle pour le bien commun faisait que chacun s'en applaudissait. Plus de rixes, plus de querelles, plus de procès, plus de haines, plus de fainéantise, plus d'ivrognerie, plus de mendicité. A qui l'honneur d'un tel changement ? A Pierre Rouget.

Tout cela sans compter les traits de courage. Lors de l'éboulement des carrières, lors du grand orage qui rappela aux anciens la trop fameuse inondation de Saint-Maurin, lors des terrassements du marécage pour les travaux du chemin de fer, quand la grande tourbière faillit engloutir vingt jeunes gens du pays, qui, le premier, avait donné le signal du dévouement ? Pierre Rouget, toujours le brave Pierre.

La bonne femme, dans son enthousiasme, amoindrissait jusqu'au rôle bienfaisant de son mari, mais le sage Tégot n'avait garde d'y trouver à redire.

— Je ne m'étais donc point trompé, moi, pensait-il avec une satisfaction profonde, quand je voyais du cœur et de la tête sous cette tignasse rousse ? J'avais raison de croire qu'avec du miel on ferait de ce frelon-là une reine abeille ! Oh ! oh ! tous, même sa pauvre mère, ils ont oublié le commencement ; moi, je n'oublie rien, pas même le Noiraud, qui vous a aussi aujourd'hui ses quarante ans sonnés.

Si Pierrette attribuait tout le bien à son fils Pierre, Pierre en renvoyait le mérite entier à Jacques Tégot, son père tendrement et respectueusement chéri.

Il faisait bon voir avec quelle docilité M. le maire obéissait au vieux meunier, il faisait bon voir quelle vénération, quelle soumission il exigeait de la part des enfants et des domestiques pour le bonhomme en veste de futaine :

— C'est notre père et notre maître ! disait-il.

Au ton de ces paroles, on sentait que l'indulgent patron du logis serait d'une inflexible sévérité, si n'importe qui, étranger ou valet, avait l'audace de manquer au patriarche du moulin.

Ils se prirent les mains, se regardèrent, se devinèrent.

— Patience, mon fils ! dit Tégot. J'ai confiance, moi ! Tout finira bien pour *lui* aussi, puisque *lui* aussi est devenu bon et brave.

— Dieu vous entende, mon père !... Bon et brave, il l'est ! Vous savez ce qu'il me dit étant à la prison pour dettes ; vous savez ce qu'il a fait ensuite, pendant cinq ans, foulant aux pieds son orgueil, lui, fier comme il était ; vous savez comment il s'est conduit pendant le choléra... Mais dix ans ! dix ans depuis le jour où il vint ici nous dire adieu ! Que lui est-il arrivé depuis dix ans ?

— Pas de tristesse, Pierre ! Voici nos amis, va les recevoir.

Maître Martin et sa femme Jeanneton, qui faisaient état de bourgeois sans en être moins ronds, bien au traire, — leurs enfants, grands garçons et grandes filles d'une belle venue, leurs neveux et nièces, jeunesse bruyante, quelques autres voisines, entraient. Mais, par une hospitalière prévoyance, la salle à manger était, et de beaucoup, la plus grande pièce de la maison.

On fit fête à Pierre Rouget, après quoi l'on se mit à table avec la ferme intention de recommencer le verre en main.

D'un côté se trouvaient les anciens, Jacques Tégot, Pierrette, maître Martin et Jeanneton ; de l'autre les jeunes gens, Georgine, Jacques Brunet, Cécile et leurs amis ; au milieu l'âge mûr et l'enfance, Pierre Rouget et maman Miette avec son petit Perrinet, le Benjamin du logis.

Le vénérable Jacques Tégot, exempt d'infirmités malgré son grand âge, n'eut besoin de l'appui d'aucun

bras pour gagner sa place. Il avait à sa droite Pierrette, maigre, pâle, ridée, mais bien portante aussi et très-alerte encore ; à sa gauche, la commère Jeanneton, qui ne portait pas moins vaillamment le poids de soixante-huit automnes et d'autant d'hivers. La prospérité l'avait faite obèse et rubiconde, son teint faisait pâlir les rubans cramoisis de son bonnet à tuyaux.

Quant à maître Martin, qui avait Pierrette à sa gauche, déjà fort à l'aise lors des fiançailles de Pierre et de Miette, c'était aujourd'hui l'un des richards du bourg ; il n'oubliait point qu'il devait la meilleure part de sa fortune à l'initiative de Tégot et de Rouget, aux défrichements de la grand'lande et à la construction du village qui en portait le nom. De simple maçon qu'il était à l'époque où il épousa Jeanneton, on l'avait vu devenir maître. Il était maintenant entrepreneur. Toujours laborieux, toujours actif et plus industrieux que jamais, il fut des premiers à entrer dans la voie progressive ouverte d'après les conseils de M. Duboscat.

Il eut part à la lucrative exploitation des carrières, et plus tard aux travaux du chemin de fer. Soixante-douze ans bien sonnés ne l'empêchaient point d'être constamment sur la brèche. Le meunier Tégot avait pris ses invalides, Martin n'y songeait pas encore. Il disait, du reste, à qui voulait l'entendre, qu'encroûté dans la routine comme il l'était autrefois, il n'aurait jamais fait que de médiocre besogne sans les fructueux exemples de ses amis du moulin.

Nul dans le pays ne rendait plus hautement justice aux mérites de Pierre Rouget, et nul, par conséquent, ne contribua davantage à sa nomination de maire, en dépit de l'impopulaire coterie du château.

Après que dame Miette eut, selon l'usage, récité le *Benedicite*, un potage agréablement parfumé de choux et de lard répandit ses arômes dans la salle ; on entendit au jeune bout de la table les plus bruyants éclats de gaîté folle. Dame ! il y avait bien de quoi.

Jeanneton passait une bavette au cou de M. le maire, et la mère Pierrette, avec la plus petite des cuillers, lui faisait manger la bouillie servie dans une écuelle que soutenait Miette. Le *bébé* quadragénaire ne s'acquittait pas trop mal de son rôle. D'abord il se brûla et brailla ; puis il ouvrit une bouche affamée en témoignant une réjouissante gloutonnerie ; puis enfin, mais sans le faire exprès, il avala de travers, faute d'avoir pu garder le sérieux. Les vieux, pour le coup, riaient d'aussi bon cœur que les jeunes. Les servantes et les valets, accourus de la cuisine, formaient à l'ouvert des portes autant de groupes en hilarité. Un verre d'eau promptement offert par Pierrette à son *pauvre petit* lui permit de recommencer à rire, tout en servant la soupe aux choux.

Et les vieux vins circulèrent avec une louable modération, et les toasts confraternels se succédèrent joyeusement.

Le rôti fut un dindon superbe, la salade une chicorée

rehaussée de chapons à l'ail, le plat de friandises une tarte à la crême, œuvre savante de Georgine, que ses études de demoiselle n'empêchaient point d'être élevée en bonne ménagère.

Pierre Rouget et Miette, — en ceci comme en toutes choses, — avaient fait preuve d'un sens exquis. Sans jamais perdre de vue leur origine modeste, ils avaient su, par l'éducation et l'instruction, s'élever au rang qui convenait à leur fortune.

Chez eux, les mœurs simples du paysan s'alliaient à ce que la vie bourgeoise a de plus digne d'envie, c'est-à-dire aux jouissances de l'esprit, à la culture des arts, à l'étude du beau, qui décore avec tant de charmes l'amour du bien. Les costumes des grands parents ne s'étaient pas modifiés ; ceux des enfants n'avaient rien de prétentieux.

Pierrette avait gardé sa coiffe, Tégot son bonnet de laine.

Qu'on pardonne à Jeanneton, femme de l'entrepreneur Martin, son innocente prédilection pour les rubans cramoisis. Les Martin, enfants et neveux, avaient, il faut bien l'avouer, certains petits travers de parvenus ; Pierre ni Miette, aucun.

Si M. le maire usait de l'habit noir pour aller chez le sous-préfet, chez les ingénieurs du chemin de fer, chez les inspecteurs de l'arrondissement, c'est qu'il connaissait le monde et que, son ruban rouge aidant, il en retirait de grands avantages au profit de la commune. Aux heures de travail, il endossait la veste

ou la blouse et portait avec un vrai plaisir son large chapeau de meunier.

Si sa femme avait adopté le costume des bourgeoises, elle évitait toute exagération et n'en était pas moins une vraie fille de la campagne, une maîtresse meunière parfaite. Ses filles, se modelant sur elle, possédaient l'art d'allier la simplicité à la distinction. Elles ne songeaient pas même à des affectations de toilette que leurs parents n'eussent assurément pas tolérées ; élèves dociles, elles s'étaient assimilé le goût délicat de leur mère.

Cécile, n'étant encore qu'une enfant, s'y conformait d'instinct.

Georgine le raisonnait, l'appréciait, l'admirait, et, ne pouvant le surpasser, s'attachait à en saisir les nuances. Cela faisait d'elle un type aussi rare que délicieux : une paysanne sans rusticité, une demoiselle sans mignardise, une bergerette sans fadeur, une jeune fille naturelle, chef-d'œuvre entre les chefs-d'œuvre.

Cette fleur des champs cultivée n'eût pas été déplacée dans un bouquet de fleurs des champs ; elle aurait encore su plaire dans un bouquet de fleurs de jardin. Les paysannes des Terres-Noires reconnaissaient en elle une compagne, une amie ; elle n'eût été inférieure en esprit ni en grâce à aucune des demoiselles de la ville.

Mais elle savait traire les vaches, faire une gerbe, écheniller, émonder, manier un van, atteler un cheval, tremper la soupe, apprêter le repas et répa-

rer les toiles du moulin. Elle était franchement fille et petite-fille de meunier, quoiqu'elle n'ignorât la grammaire ni la géographie et qu'elle pût déchiffrer un air sur le piano.

On avait successivement porté les santés de tous les convives et celles de bien des amis absents. Le dessert, composé de fruits du jardin, était sur la table. Pierre, avec l'expression de la plus vive reconnaissance, venait de prononcer à la louange des frères Duboscat un discours suivi d'applaudissements et de rasades.

Georgine se leva.

— Mon père, dit-elle, permettez à votre fille aînée de faire entendre ici le nom de votre ami le plus cher, de celui que vous appelez votre frère, de mon parrain M. Georges Desnoires, pour qui vous voulez que vos enfants prient soir et matin. S'il vit encore, à son bonheur ! à son retour ! S'il n'est plus, à sa mémoire bénie !

Des larmes pieuses baignaient les yeux de Pierre et de Miette. La vieille Pierrette sanglotait en murmurant le nom de *Noiraud*.

— Que personne ne touche à son verre ! commanda Pierre Tégot. Georgine, mon enfant, tu as bien parlé pour ton âge, mais silence, voici mon tour ! Et qu'on ouvre les portes ! et qu'on fasse entrer tout le monde ! Servantes et valets, domestiques nos amis, entrez !... Etrangers et mendiants, s'il en est par ici, entrez tous !... Du temps que j'avais un toit de chaume, sur

cette lande déserte, vous étiez mes invités; mon toit est de tuile rouge, et sur la lande défrichée, peuplée, heureuse, j'ai une maison à deux étages; venez donc, venez plus nombreux, puisqu'elle est plus grande !... Georgine, sers-leur du vin !

Avec les servantes et les valets, domestiques jeunes ou vieux qui avaient, de leur côté, dîné et trinqué de bon cœur avec quelques bonnes gens du voisinage, entrèrent des étrangers et même un mendiant vêtu de haillons.

Georgine les servit tous.

Elle servit une dame et un jeune monsieur qui, venus du château pendant le repas, n'avaient voulu être introduits, ni annoncés, et qui auraient attendu jusqu'à la fin, sans l'invitation solennelle de Jacques Tégot. Un voile épais cachait les traits de l'étrangère; elle paraissait émue. Son fils, à l'aspect de Georgine, éprouva la plus douce et la plus vive des impressions.

Elle voulut les faire avancer vers la table :

— Les étrangers, disait-elle, sont ici les bienvenus; mon grand-père va nous faire prier pour les morts, vous prierez avec nous.

— Nous prierons avec vous et de toute notre âme, dit d'une voix tremblante la dame voilée, mais souffrez que nous ne nous montrions pas.

— Non! pas encore! murmura le jeune homme en contemplant les traits de celle qui venait de porter un toast à Georges Desnoires.

Elle avait pris le mendiant par la main et, malgré sa résistance, elle le forçait d'approcher :

— Venez, mon ami, lui disait-elle, venez nous porter bonheur à tous. Il n'y a plus en ce pays de pauvre tel que vous paraissez l'être : venez donc, je vous prie, car le grand-père va nous faire réciter la prière pour nos morts.

Le mendiant mit la main sur sa figure, il pleurait. Il était pourtant à la place d'honneur, entre Tégot et Pierrette, qui s'écartèrent à sa vue en disant à Georgine : « Enfant, tu as bien fait. »

Quand la fille de la maison eut rempli le verre du mendiant et qu'elle eut regagné sa place, Jacques Tégot reprit :

— En ce pays c'est la coutume que les morts soient de toutes les fêtes. Comme nous ne voulons pas être oubliés quand nous serons partis, n'oublions jamais dans la joie ceux qui nous ont précédés, ceux qui nous aimaient, ceux que nous aimions, ceux que nous aimerons toujours.

Autour de nous sont leurs images, poursuivit le vieillard en montrant les portraits de famille suspendus autour de la salle.

Pierre Rouget avait fait faire tous ces portraits posthumes, les uns d'après d'autres portraits, la plupart d'après des indications données au peintre ; il y avait là celui de la mère de Miette, et celui du pauvre journalier Pierre le Roux, son père à lui ; on y voyait également ceux des anciens châtelains, M. et Mme Desnoires et enfin celui de Georges.

— Autour de nous sont leurs images, disait Tégot ; autour de nous sont aussi leurs âmes. Prions, comme des chrétiens, prions pour nos morts conviés à cette fête, et si M. Georges Desnoires n'est plus, mes enfants, nous aurons prié pour lui !

Valets et servantes s'agenouillèrent, la dame voilée s'agenouilla parmi eux en étouffant ses sanglots ; son fils, dont le cœur battait d'une émotion généreuse, se mit aussi à genoux.

Plusieurs des convives s'étaient également agenouillés ; les autres se tenaient debout.

Seul, le mendiant s'assit.

Fût-ce par excès de fatigue, par défaut de nourriture ou par toute autre cause, il s'était affaissé sur son siége, la tête courbée sur la poitrine, de telle sorte qu'on ne voyait que son front dénudé, sillonné de cicatrices récentes.

— Mon ami, qu'avez-vous ? lui demanda Pierrette.

— Je suis faible, murmura-t-il d'une voix éteinte, mais je prie avec vous.

Et Miette Rouget récita la prière pour les trépassés.

A sa voix répondaient toutes les voix, si ce n'est celles du mendiant, de la dame voilée et de son fils.

Quand la prière fut achevée, on but le *vin des trépassés.*

Seul, le mendiant ne but pas.

Sa main tremblante n'avait pu soulever son verre.

— Qu'avez-vous donc, mon ami ? lui demanda Pierrette.

— Je suis faible, répéta-t-il avec efforts.

Elle prit le verre et le fit boire ; puis elle lui offrit à manger :

— Non, merci, dit-il d'une voix entrecoupée, ce n'est pas de faim que je souffre.

XXXV

Le Toast d'espérance.

Tous les convives s'étaient rassis ; les domestiques venaient d'offrir des siéges à la dame et à son fils, qui refusaient obtinément de s'approcher de la table. Pierre Rouget, trop ému pour les avoir remarqués au milieu de la foule des serviteurs, dit alors à ses parents et à ses hôtes :

— Nous avons récité pour lui aussi la prière des morts, mais est-il mort, Georges, mon ami, mon frère, notre bienfaiteur à tous ? Dieu, qui entend nos prières de chaque jour, n'a-t-il point permis qu'il survive à son sublime dessein ? Car je sais enfin, moi, j'ai deviné comment il voulait mourir !

Pierre sembla se recueillir. Un silence plus profond se fit dans la salle.

— Tu sais ! tu as deviné, mon fils ! dit le vieux Tégot. Parle donc, explique-toi, nous t'écoutons.

Tous les yeux se fixèrent sur Pierre Rouget. Ceux qui avaient paru le plus touchés de l'état du mendiant, Georgine, Pierrette même, cessèrent de prendre garde à sa présence au banquet de famille.

Alors, pour mieux voir, pour mieux entendre, il re-

leva la tête en découvrant sa face cadavéreuse, sillonnée de rides profondes, portant les traces de toutes les souffrances physiques et morales, mais belle de l'expression qu'imprime aux traits humains l'idée divine de la rédemption et du sacrifice incessant.

Alors aussi, pour mieux entendre, pour mieux voir, la dame étrangère écarta son voile. Son fils ne put rester assis. Tous deux, avec une anxiété ardente, aspiraient en quelque sorte les discours de Pierre, qui poursuivit en ces termes :

— Oui ! je vois comme dans un miroir les dix ans qui viennent de s'écouler. Je comprends ce que je n'avais pas su comprendre. Je traduis en actions vivantes et radieuses les paroles obscures et mortes qui, le dernier jour, en ces mêmes lieux, échappèrent à notre ami généreux M. Georges Desnoires.

Il disait comment les erreurs et les fautes peuvent être rachetées par l'accomplissement de grands devoirs. Il peignait la gloire sainte des martyrs de la charité. Or, il venait alors de braver avec une abnégation sans égale, avec un zèle héroïque, tous les dangers d'une épouvantable épidémie. Je l'ignorais, je n'ai connu que plus tard ces pages splendides de sa vie, et jusqu'à cette heure, aveugle que j'étais, je n'ai pas vu qu'elles étaient le début de la carrière où il devait s'élancer !...

Eh quoi ! l'on nous écrivait : Il est parti à la recherche de la mort, et la vérité ne s'est point manifestée à nos cœurs avec l'éclat du soleil ! Et nous

n'avons pas su découvrir son champ de bataille ; nous n'avons pas su voir qu'il marchait à la conquête de sa couronne d'épines !... Où est-il allé ?... Là où l'on pouvait s'enrôler sous la bannière du dévouement !

Le choléra fauchait, Georges n'a cessé de se placer entre la faux et les victimes. L'égoïsme fuyait devant le fléau, Georges courait à sa recherche pour rendre à des enfants leurs mères, à des mères leurs enfants, pour secourir, pour soigner, pour guérir ceux qu'atteignait le mal !

Le choléra parcourait le monde en décimant villes et campagnes ;je vois, aussi clairement que la lumière, je vois Georges allant de pays en pays mettre au service des populations frappées son courage et son expérience. Car, vous le savez tous, à Paris, s'il fut signalé au premier rang parmi les soldats de la charité, il ne se distingua pas moins par une science d'intuition que la pratique développa en lui comme à miracle. Son intelligence dépassa son zèle même. Il n'avait pu sauver sa propre mère, il sauva plus de deux cents cholériques.

Les docteurs l'admirèrent à l'œuvre et suivirent ses conseils ; ils virent en lui un ignorant inspiré par l'amour du bien, pénétrant les secrets de la nature, devinant les remèdes, pressentant les traitements, les appliquant avec un succès invraisemblable ; et, en lui rendant hommage, ils multiplièrent les résultats heureux. Des milliers de cures inespérées ont été dues ainsi à M. Georges Desnoires.

Rendant le bien pour le mal, et pour la persécution un

dévouement sans bornes, on le vit au chevet de ses ennemis et de ses calomniateurs, comme un ange de consolations. Modeste infirmier volontaire, il fut souvent, vous disais-je, le guide de la science qui a soin du corps; plus souvent encore, il fut l'aide de la religion qui veille sur les âmes.

Cette conduite sublime finit par désarmer ses adversaires les plus prévenus; ils s'enthousiasmèrent, ils proclamèrent hautement ses vertus cachées, et, réparant leurs torts autant qu'il était en eux, ils firent inscrire son nom sur le grand-livre de l'honneur !

L'homme aux haillons, jusqu'à ces mots, avait tout compris; une joie sereine illuminait ses traits décharnés; dans ses yeux rougis roulaient des larmes rafraîchissantes ; mais l'étonnement et la curiosité l'emportèrent alors en lui sur les émotions vivifiantes qui le transfiguraient.

L'étrangère et son fils applaudirent les premiers. L'assemblée entière suivit leur exemple. Pierre avait pris sa croix d'honnenr et, levant le bras, il la montrait en s'écriant :

— O Georges ! mon frère, que n'es-tu parmi nous ! et j'attacherais sur ta poitrine ce signe de gloire que, depuis dix ans, tu as le droit d'y voir briller ! Je t'apprendrais que tous les gens de cœur applaudirent à la juste récompense qui te fut décernée ; je te répèterais ce que nous disions tous, ce que tu n'as sans doute jamais su ! Continuant ton œuvre, tu volais à de nouveaux dangers.

Tu t'en allais, semant la vie dans le dessein de récolter la mort. Mais non ! non ! mes amis ! sa moisson n'est point faite ! Il vit, je le sens ! Dieu n'a pas voulu que le sauveteur ne fût point sauvé ! Le fléau a disparu ; France, Allemagne, Angleterre, Italie, en sont délivrées ; des confins de la Russie aux extrémités de l'Espagne, il n'est plus un seul foyer d'infection où l'ennemi du choléra puisse encore trouver à combattre.

Épargné toujours, épargné partout, il s'inclinera devant la volonté du Dieu de miséricorde, et il se souviendra enfin de ses amis, et il reviendra mettre le comble à nos joies en les partageant, en consentant à redevenir le premier d'entre nous ! A M. Georges Desnoires ! A Georges vivant et victorieux ! Au retour de notre bienfaiteur et de notre ami !

Les verres avaient été remplis pour la dernière fois. De toutes parts, on répétait le toast d'espérance. La dame étrangère avait rabaissé son voile ; son fils se cachait dans la foule des cultivateurs, des carriers, des métayers, des valets et des servantes, foule de plus en plus compacte.

L'homme en haillons, d'une main ferme, cette fois, avait repris son verre. Peut-être allait-il réclamer la parole. — Mais le facteur rural entra portant une lettre qui, depuis la veille, dit-il, aurait dû être remise, à M. le maire.

Dès les premiers mots, Pierre jeta un grand cri :

— Mon cheval sur-le-champ! Georges se meurt à l'hôpital de Castelyves!

Deux cris plus déchirants que tous les autres furent entendus. La dame voilée et son fils s'avançaient.

Mais le mendiant saisit Pierre par le bras et dit d'une voix retentissante:

— N'y va pas!... c'est moi!

XXXVI

L'École de la vie.

La lettre en retard écrite par l'administrateur de l'hôpital de Castelyves était conçue en ces termes :

« Monsieur le maire,

« Un vagabond sans papiers, porté mourant à l'hospice, il y a dix jours, et qui n'a pu qu'hier matin répondre à nos questions, se réclame de vous personnellement. Il prétend être né natif de votre commune, s'appeler Georges Desnoires, être naufragé et avoir été attaqué, dépouillé et blessé sur la route par un forçat évadé nommé Michel, dont il nous a fourni un signalement très-détaillé. Nous vous prions de vouloir bien nous aider de vos lumières pour la vérification des faits et agréer, etc. »

Mais la lettre, oubliée par négligence, ne parvint à son adresse que trois jours après l'instante réclamation de Georges.

Sur Michel, repris la veille, on avait retrouvé ses papiers parfaitement en règle ; il fut laissé libre de partir, et, malgré sa faiblesse extrême, se mit immé-

diatement en chemin. Une aumône lui permit de prendre place dans la carriole des Messageries rurales. Appuyé sur un bâton, il arrivait, à grand'peine, du bourg, quand aux paroles de Jacques Tégot il fut introduit en sa qualité d'étranger et de mendiant pour venir boire le *vin des trépassés.*

Tout autre mendiant, selon les usages du pays, eût été accueilli comme il le fut. Et ensuite, assurément, on n'aurait pas souffert qu'il repartît sans avoir reçu d'abondants secours et tous les soins que réclamait son état de convalescent, mais quand il eut dit : « C'est moi ! » nul ne vit plus en lui un étranger, un vagabond, un mendiant, ni même un hôte.

C'était un frère, un fils, un maître.

Pierrette voulut aller à lui, Tégot la retint en lui montrant Zélie, qui n'était plus voilée, et Victorin mille fois plus reconnaissable que Georges lui-même.

A la rumeur générale succédait un religieux silence.

Après s'être regardés, attentifs, muets, Pierre et Georges se tenaient étroitement embrassés.

Georges put dire enfin :

— A Cadix, il y a un mois, un Français échappé au choléra, le dernier qu'eût frappé le fléau, m'a providentiellement appris que, depuis dix ans déjà, le capitaine Breteaux n'était plus et que Zélie n'avait point voulu se remarier. A ce signe, j'ai compris que mon devoir était de revenir.

Alors la bonne Pierrette se priva du bonheur de

lui tendre les bras pour lui présenter Zélie elle-même et son fils Victorin.

— Toutes les bénédictions du ciel, tous les bonheurs de la terre, m'attendaient donc ici ! s'écria Georges, qui trouva dans sa joie même assez de forces pour en supporter le poids.

Lorsqu'il eut témoigné sa tendresse ou sa gratitude à chacun de ceux qui l'entouraient en le comblant de félicitations, il se fit expliquer la présence de Zélie et de son fils :

— Mon père, répondit Victorin, avec votre propre fortune paternelle et maternelle, conservée par messieurs Duboscat, nous venions racheter vos terres et votre château pour vous les rendre quand nous vous aurions retrouvé. Ce matin même le marché s'est conclu, l'acte est dressé ; il pourra, grâce au ciel, recevoir votre signature.

Après avoir visité vos domaines, nous nous sommes rendus ici, où nous avons pénétré comme vous-même, mon père, en qualité d'étrangers. Nous ne voulions pas, pour parler de nos affaires, interrompre une si touchante fête de famille. Mais votre filleule, Mlle Georgine, a prononcé votre nom ; son aïeul a fait ouvrir toutes les portes ; nos cœurs nous avaient précédés.

Ce que M. Pierre Rouget a dit nous a profondément émus, non surpris : car, de notre côté, ma mère et moi nous avions la même conviction. MM. Duboscat, incessamment en quête de vous, ayant reçu de divers

points de l'Europe certains indices assez vagues, des rapprochements nombreux nous ont soudain éclairés. Nous savions que vous deviez être là où sévissait le choléra; dans peu de jours nous serions partis pour Cadix.

— Le choléra n'est plus à Cadix ! et ton père te presse sur son cœur ! répondit Georges Desnoires, que Pierre Rouget conduisit enfin à l'étage supérieur pour lui faire prendre un costume convenable.

Ouvriers carriers, terrassiers, cultivateurs, voisins et voisines, se dispersaient, allant répandre la grande nouvelle qui devait être accueillie par un enthousiasme général.

La nuit suivante, l'horloge du bourg sonna l'heure exacte du quarantième anniversaire de Rouget et de Noiraud. Quarante ans auparavant, l'enfant de Pierrette la mendiante naissait sous le toit des châtelains Desnoires, dans une pauvre grange ; — à cette heure, le châtelain Desnoires, rentré, en mendiant, au lieu de sa naissance, reposait paisiblement dans la plus belle chambre du logis hospitalier de l'enfant de la mendiante.

Et le sage Tégot méditait ces choses en admirant les voies mytérieuses de la Providence.

— L'un est revenu au bien par le bonheur, l'autre par le malheur ! se disait-il en les comparant à deux plantes sorties, l'une d'un sol aride, l'autre d'une terre trop succulente, celle-ci étouffée par l'excès des ali-

ments, celle-là desséchée, étiolée faute d'engrais, toutes deux, par des procédés inverses, rendues vivaces et fécondes.

Il se demandait laquelle des deux transformations était la plus admirable. Celle qu'opéra la prospérité lui semblait plus étonnante et plus rare, mais celle que fit l'adversité n'avait-elle pas été de beaucoup plus difficile ?

Celui dont l'enfance et la jeunesse furent misérables et chez qui la haine, l'envie, la violence , avaient, dès l'origine, anéanti jusqu'aux sentiments d'amour filial, le farouche Rouget, nature rebelle, ingrate, incorrigible en apparence , n'avait cessé d'empirer, tant qu'il fut soumis aux sévères traitements qu'il méritait.

Il se montra d'autant plus sensible aux premières paroles indulgentes, aux premières louanges, aux premiers encouragements. Sa destinée fut horrible ; poussé au crime par un scélérat qui connaissait la puissance de ses intincts vindicatifs, il se vit frapper par les lois avec une rigueur excessive.

Quoique une réaction favorable eût déjà commencé en lui, les traitements qui suivirent sa condamnation, les persécutions, les sévices de ses odieux compagnons, faillirent le rendre à jamais pervers. Mais à mesure que diminue le poids de son infortune, à mesure que les consolations et les espérances lui sont prodiguées par des cœurs généreux, il change, il se convertit au bien, et, dépassant les prévisions de ses protecteurs, il devient un modèle de dévouement.

Richesses, honneurs, amours heureuses, jouissances du bien-être le plus complet, rien ne le fait dévier ensuite ; loin de là, il continue à croître en vertu avec l'accroissement de ses prospérités, — exemple aussi rare que frappant de l'influence du bonheur.

Celui dont l'enfance et la jeunesse furent trop fortunées et chez qui la vanité, l'égoïsme, les penchants vicieux, se développèrent à la faveur d'un aveuglement déplorable, Georges Desnoires, nature faible, molle, énervée par l'abus des caresses, n'avait cessé d'empirer tant qu'il fut idolâtré par ses parents.

Incapable d'énergie en apparence, il se soumit avec une docilité voisine de la peur aux premières punitions que lui infligea son père. Sa destinée fut tristement heureuse. Corrompu par un valet, il s'était abaissé jusqu'à un acte ignominieux ; il échappa trop tôt aux salutaires rigueurs de l'autorité paternelle, et, oubliant des leçons qui auraient dû le corriger pour la vie, il se précipita dans tous les égarements.

Les voluptés mondaines faillirent le rendre à jamais pervers. Quelques éclairs de générosité sillonnèrent, il est vrai, les ténèbres de cette âme atrophiée, mais ce ne furent que des éclairs. Enfin, conséquences inévitables de ses fautes, les catastrophes fondent sur lui coup sur coup, il se voit soudainement plongé dans l'abîme, et peu s'en faut que le suicide, hideuse ressource des désespérés, ne soit son châtiment suprême.

Cependant l'unique religion qui lui reste, le respect

de sa mère, l'a retenu. Il se relève, il lutte, il subit la vie, en comprend les devoirs, les accepte avec résignation, déploie un courage inattendu, s'exalte jusqu'à l'héroïsme, et purifié par le sacrifice, il sera sauvé par le malheur.

Le contraste est complet dans les points de départ; les routes parcourues sont essentiellement divergentes; le point d'arrivée est le même.

Par des moyens complètement opposés, Pierre et Georges ont recueilli les mêmes enseignements à la grande ECOLE DE LA VIE.

EPILOGUE.

Expier, racheter le mal par le bien, vaincre ses passions et ses haines, courber humblement le front, subir l'injure sans dessein de se venger, si ce n'est par des bienfaits et par des grâces, se dévouer, s'offrir en victime pour le soulagement de l'humanité, est-ce là ce que les âmes vulgaires apprennent à l'école douloureuse de la vie? Hélas! pourquoi faut-il dire que, trop souvent, la prospérité conduit à ce crime, froidement perpétré à toute heure, qui s'appelle égoïsme, tandis que l'adversité mène à cet autre crime, non moins impitoyable, qui s'appelle dépravation et bassesse!

Heureux ceux qui, comme Pierre et Georges, entrent résolument dans la voie de l'*expiation!* Quelles qu'aient été leurs fautes, ils sont seuls dignes d'estime, de respect et d'amour.

Arrière les impeccables qui croient n'avoir rien à expier! arrière l'opulence sans sollicitude pour l'infortune, sans indulgence, sans charité, sans courage! Arrière la pauvreté sans résignation, envieuse, irritée, malveillante, bien qu'irréprrochable devant les lois humaines! Arrière ces consciences faciles, dignes du mépris de tous les gens de cœur!

Animés d'une pieuse émulation, Pierre et Georges ne devaient jamais cesser de rivaliser en élans généreux. Ce qu'ils accomplirent de grand et d'utile, ce qu'ils répandirent de lumières et de consolations dans le pays qui les avait vus naître, est le plus beau de tous les exemples.

Ils vivent encore, honorés comme ils méritent de l'être, et c'est pourquoi des noms imaginaires ont dû être substitués aux noms réels des localités où ils ensemencent et moissonnent.

Autour d'eux règne une paix profonde, devant eux se déroulent les horizons d'un avenir serein.

L'époux de Zélie voit avec joie que son fils est noblement pénétré de ce principe : — « La richesse n'est qu'un dépôt dont l'administration est confiée à quelques-uns pour le plus grand avantage de tous. » Et certes, Georgine saura comme il faut seconder Victorin dans cette administration libérale !

Pourquoi surtout avait-elle charmé le fils de la dame voilée ? — par la grâce affable avec laquelle il la vit, dès l'abord, servant ses serviteurs et ses servantes et prenant par la main le mendiant en haillons qu'elle conduisit à la place d'honneur.

L'impression de Victorin fut déjà très-vive : combien ne devait-elle pas l'être davantage quand il eut reconnu son propre père dans le malheureux qu'elle accueillait ainsi !

Comment le fils de la dame voilée avait-il provoqué la sympathie de Georgine ? par son attitude modeste

jointe à l'admiration qui se manifesta en lui pour les usages hospitaliers du canton. Elle le vit ému jusqu'aux larmes ; elle sentit en quelque sorte les battements de son cœur, elle fut touchée de sa sollicitude attentive envers sa mère. Et ces impressions fugitives se transformèrent en impressions durables dès qu'il s'annonça comme fils de Georges.

L'amour, le plus souvent, naît sans autre cause qu'un indéfinissable attrait pour une certaine forme extérieure, beauté, grâce, harmonie, qui enchante et captive. On est frappé, on est séduit. Les âmes les plus fortes ont peine à résister à cet entraînement bizarre qui se soustrait à l'analyse.

Les âmes tendres s'y abandonnent aveuglément. Arrive-t-il, comme il arrive tous les jours, que cette certaine forme extérieure perde à vos yeux la beauté, la grâce, l'harmonie, qui vous avaient magnétisé, l'attrait cesse, l'amour n'est plus.

L'amour ainsi fait, même lorsqu'il est rigoureusement chaste, est le produit d'une perception physique. La vue, l'ouïe et ce sens complexe qui, par extension, se nomme le *goût*, y ont la plus grande part. On s'était épris d'une ligne, d'une couleur, d'une voix, d'un ensemble de charmes tout matériels ; par un phénomène fréquent, le goût se fatigue, et ces charmes deviennent inopinément sans puissance.

L'esprit seul peut encore engendrer l'amour. Les intelligences s'attirent et s'enchaînent, mais là encore le goût exerce une influence souveraine, et l'heure viendra

peut-être où vous vous lasserez de cet esprit séduisant, de cette intelligence qui vous avait ébloui.

Un troisième amour, enfin, prend sa source dans les similitudes morales. C'est celui par lequel les vertus se marient, et par lequel aussi, — aveu cruel ! — s'accouplent les vices : — amour céleste, amour infernal, amour par le bien, à jamais indestructible, amour par le mal, recélant en lui la discorde et la haine.

Ces amours de natures si diverses, loin de s'exclure, concourent assez fréquemment vers le même but. L'attrait magnétique, le charme exercé par l'intelligence, l'influence morale, forment alors un lien triple d'une irrésistible puissance.

L'esprit et la beauté unis par la vertu réalisent l'idéal.

Durant la nuit du quarantième anniversaire, tandis que le sage Tégot méditait sur les voies providentielles, que Pierre Rouget, et Miette sa femme, et leur vieille mère Pierrette, souriaient aux promesses de l'avenir, que Zélie transportée de joie se voyait au terme de ses vœux, et que Georges renaissait au bonheur en rendant à Dieu d'ineffables actions de grâces, l'image de Georgine apparaissait à Victorin comme celle de l'ange de la réconciliation et de l'amour.

Dans ses rêveries, cependant, Georgine, moins agitée, mais non moins pénétrée d'admiration, ne séparait point le père du fils, le vénérable mendiant couronné d'épines du jeune étranger portant l'auréole de l'amour filial.

Et les deux familles n'en faisaient qu'une déjà ; l'aïeule recevait de Georges le doux nom de mère,

Pierre et Georges étaient frères, Miette et Zélie voulaient être sœurs, et quand les portes furent closes, — avec toute la révérence due aux oreilles virginales, — le patriarche Tégot, devançant la bénédiction du prêtre, avait pris d'autorité le rôle de père pour placer la main de Zélie dans celle de Georges, légitimer et consacrer leur union.

Les effusions de l'amour inondaient tous les cœurs, Georgine et Victorin sentirent à la fois qu'ils venaient, eux aussi, d'être fiancés, et qu'il leur appartiendrait un jour de resserrer par un lien plus étroit tous les liens de la famille agrandie.

Après le mariage de Georges et de Zélie, un an s'écoula qui fondit en une seule rêverie, en une seule espérance, tous leurs espoirs, tous leurs rêves. Pour ces enfants bien-aimés, point d'entraves, point de mystères, pas même d'attente, car leur année, passant comme un rayon lumineux à travers les espaces du bonheur, ne dura que le temps d'un tendre aveu.

Il sembla dans le pays à tout le monde qu'en bénissant l'union de Zélie avec Georges, le prêtre vouait l'un à l'autre Victorin et Georgine, et que la seconde cérémonie devait être le complément de la première.

Dans le pays, tout le monde eut raison.

La première cérémonie fut touchante, mais grave, et, quoi qu'on pût faire, mélangée de pénibles souvenirs ; la seconde fut une fête complète rejetant dans les limbes du passé tous les regrets, toutes les douleurs.

En Georges, plus de traces des maux dont il avait souffert. Le naufragé, attaqué par un malfaiteur, blessé grièvement, laissé pour mort sur une route isolée, porté à l'hôpital où l'on dut tout d'abord raser sa chevelure, le convalescent qu'on avait vu apparaître semblable à un cadavre, avait eu le temps de recouvrer ses forces. Une année de bonheur le rajeunit.

De son côté, Zélie subit une métamorphose analogue, quoique moins sensible. Rendue à la plénitude des beautés de son âge, elle semblait maintenant, comme autrefois, être la sœur aînée de son fils Victorin.

Les fraîches amours des fiancés, faites si complètes par tous les attraits de la beauté, de la jeunesse, de l'esprit et du cœur, élargissaient dans l'avenir les horizons lumineux du présent.

Heureux enfants ! ils cueillaient des fleurs embaumées dans les sentiers arrosés des pleurs de leurs parents ; aux ronces où s'étaient déchirées les mains de leurs pères, ils cueillaient des fruits savoureux.

— Georgine, ma fille chérie, disait Miette, tu n'attendras pas sept mortelles années, comme j'ai attendu, moi, tremblante ici, pendant que Pierre s'exposait chaque jour en Afrique dans d'affreux combats.

— Victorin, mon cher fils, disait Zélie, tu as beaucoup étudié, beaucoup appris ; tu es un homme ; la compagne que le ciel te donne est bien la récompense que ta mère rêvait pour toi.

Pierre répétait à sa fille :

— En épousant Victorin, tu vas t'élever au-dessus de notre condition ; mais, grâce à Dieu ! vous connaissez tous les deux le prix du travail et vous n'oublierez jamais que, plus on est heureux, plus on doit faire du bien.

— Mes chers enfants, disait Georges, vos amours sont les seules dignes d'envie ; elles font notre joie à tous et nos plus doux espoirs.

Jacques Tégot, le patriarche, parlait du ciel, de la sainteté du mariage, de ses délices, de ses devoirs. Ses leçons, écoutées avec respect, édifiaient et ravissaient l'assemblée de famille.

Pierrette, moins grave, savait choisir dans les épisodes du passé ceux qui n'avaient aucune amertume. Elle semblait avoir oublié le mal pour ne se souvenir que du bien, ce qui donnait à ses réminiscences le charme le plus touchant.

Tendrement émus par de tels propos, les fiancés se rejoignaient pour se les redire tout bas, seul à seul dans les allées ombreuses, au bord des fontaines miroitantes, sous le ciel étoilé, parmi les senteurs suaves des prairies et des bois.

— Victorin, mon ami, disait Georgine, ma mère me parle souvent des jours où, comme nous à cette heure, elle venait ici avec son fiancé. Ce qu'ils se disaient alors était doux, mais triste. Il fallait que mon père allât en Algérie rejoindre son régiment, et se battre, se battre, exposer sa vie sans cesse !... Oh ! pourquoi la guerre !

Ne serait-il pas possible de vivre toujours en paix, par l'amour de Dieu et de ses semblables ?

— Hélas ! je crains bien que non ! La guerre est à la fois le plus douloureux et le plus grand enseignement de la vie. C'est le pire des fléaux, puisqu'il résulte de la volonté des hommes ; et pourtant, elle forme des vertus éclatantes, elle régénère les peuples, elle fait souvent progresser la civilisation : la conquête de l'Algérie en est un exemple ; et ce malheur immense devient ainsi un bien pour l'humanité. Pendant mon enfance, élevé par un vieux soldat, comme je l'étais, je ne rêvais que batailles.

— Vilain rêve ! qu'on ne fera plus, j'espère ! interrompit Georgine avec amour.

— Auprès de toi, puis-je songer à autre chose qu'à la paix ? Si je n'entrevois aucun moyen de la rendre perpétuelle, je vois au moins comment elle est faite, Georgine, car je me la représente sous tes traits. Elle embellit tout par sa vertu sereine, elle charme tous les cœurs, elle se fait aimer d'un amour sans réserve ; elle a ton sourire caressant, tes regards francs et doux ; elle porte la couronne de l'innocence ; tendre, bonne, indulgente, généreuse, elle est adorable et adorée. De toutes les divinités du paganisme, c'était la plus belle ; désormais elle habite le paradis des chrétiens et règne sur les familles comme les nôtres...

— Savez-vous bien, mon ami, que vous déraisonnez assez joliment ! dit Georgine.

— Oui et non, puisque je t'aime et que je te le dis! mon amour pour toi embrasse tout ce qui est aimable dans le monde, et tout ce qui est digne d'amour se résume en toi, ma Georgine. J'aime en toi ma mère, mon père, tes parents, tous ceux que notre amour rend plus heureux, et je les aime tous davantage depuis que nous nous aimons!

— C'est comme moi! dit Georgine.

Et après un moment de silence :

— Je voudrais être la Paix et régner sur tout l'univers.

Ambition naïve d'un cœur enivré d'amour, vœu enfantin dont l'audace a l'harmonie d'un accord céleste.

— Si tu avais entendu ma mère me disant que tu es la récompense de mes études, qu'aurais-tu pensé, Georgine ?

— J'aurais souri, Victorin, en songeant que c'est ton cou, non ta tête, que ceindra la couronne.

— Couronnez-moi donc, ma dame, comme vous l'entendez si bien.

Et les bras blancs de la jeune fille lui firent un collier triomphal.

Enfin, enfin, les cloches sonnèrent. Quels joyeux tintements, et quel cortége! Bonnes gens des Terres-Noires, vous en parlez encore avec admiration.

— Les beaux messieurs, les belles dames de Paris n'y *fautaient* point, que nenni! ni les jolies demoiselles, jarniguié!... mais la plus jolie était la mariée tout de

même, sans faire tort à personne, dà ! Et le plus beau garçon, M. Victorin, dans son habit brodé d'ingénieur, l'épée au côté comme un marquis du vieux temps. Fallait voir M. le maire avec sa croix, et M. Desnoires pareillement, le *Rouget* et le *Noiraud*, comme disent les anciens, une fameuse paire de braves amis, dà !...

— Et Mme Desnoires, Zélie la brune, et Mme Rouget Miette la blonde, deux petites paysannes du pays, vrai, en dames pour de bon, avec des robes de soie de la même couleur, à la même mode, comme deux sœurs qu'elles s'appellent maintenant.

— Et bravement elles font, aussi bien qu'elles ont fait de marier ensemble leurs enfants pour le contentement de tout le pays.

— Il y avait là MM. Duboscat, le colonel et le richard, avec leurs épouses, leurs demoiselles, leurs fils, leurs gendres, tout, du beau monde à s'écarquiller les yeux, ma chère !

— As-tu vu, toi, comme tous ces Parisiens faisaient honneur au bonhomme et à la bonne femme Tégot, dans leurs habits de paysans ? Ça plaisait à voir !

— Ceux de Castelyves, messieurs et dames, n'y manquaient pas non plus. Tégot est connu pour ce qu'il est, et si on l'honore, on ne fait que son dû. Personne ne dira non.

— N'oubliez pas le Martin et sa femme Jeanneton. Quels rubans de bonnet, ma bonne amie, du feu de forge, des rayons de soleil couchant !

— Parlez donc un peu de Mlle Cécile et de ses frères ; ça faisait encore un joli rang, ma fine ! Mlle Cécile, dans une couple d'années, donnera à penser à plus d'un gars à marier, j'en réponds ! un beau brin de blondine encore !

— M. Jacques Brunet sera un fameux, que je dis.

— Perrinet le Rougeaud sera tout son père !

— Oh ! qui n'a pas vu ce jour là n'a rien vu !

— Qui n'a pas vu la mariée ne sait pas combien ça peut être gentil, une belle dans son satin blanc ! On aurait juré, mon ami, la fée Vert-Mignonne !... rose, blonde, fraîche comme rosée, l'air heureux à vous faire danser le cœur dans l'âme.

— Pour l'air heureux, savoir qui ne l'avait pas, tant et si bien qu'ils l'en ont tous gardé du depuis.

— Ah ! bonnes gens, quelle bénédiction du bon Dieu que cette noce !

La fête fit époque aux Terres-Noires et l'on y dit encore : — C'était deux ans avant, c'était dix-huit mois après le mariage de M. Victorin Desnoires avec Mlle Georgine.

Quant à la tradition des années funestes, de la volonté de tous elle s'est perdue, et si parfois il y est fait allusion, ce n'est que dans le tête-à-tête fraternel de Pierre et de Georges. Les deux pères de famille n'y songent jamais sans un sentiment de pieuse commisération pour les faiblesses humaines.

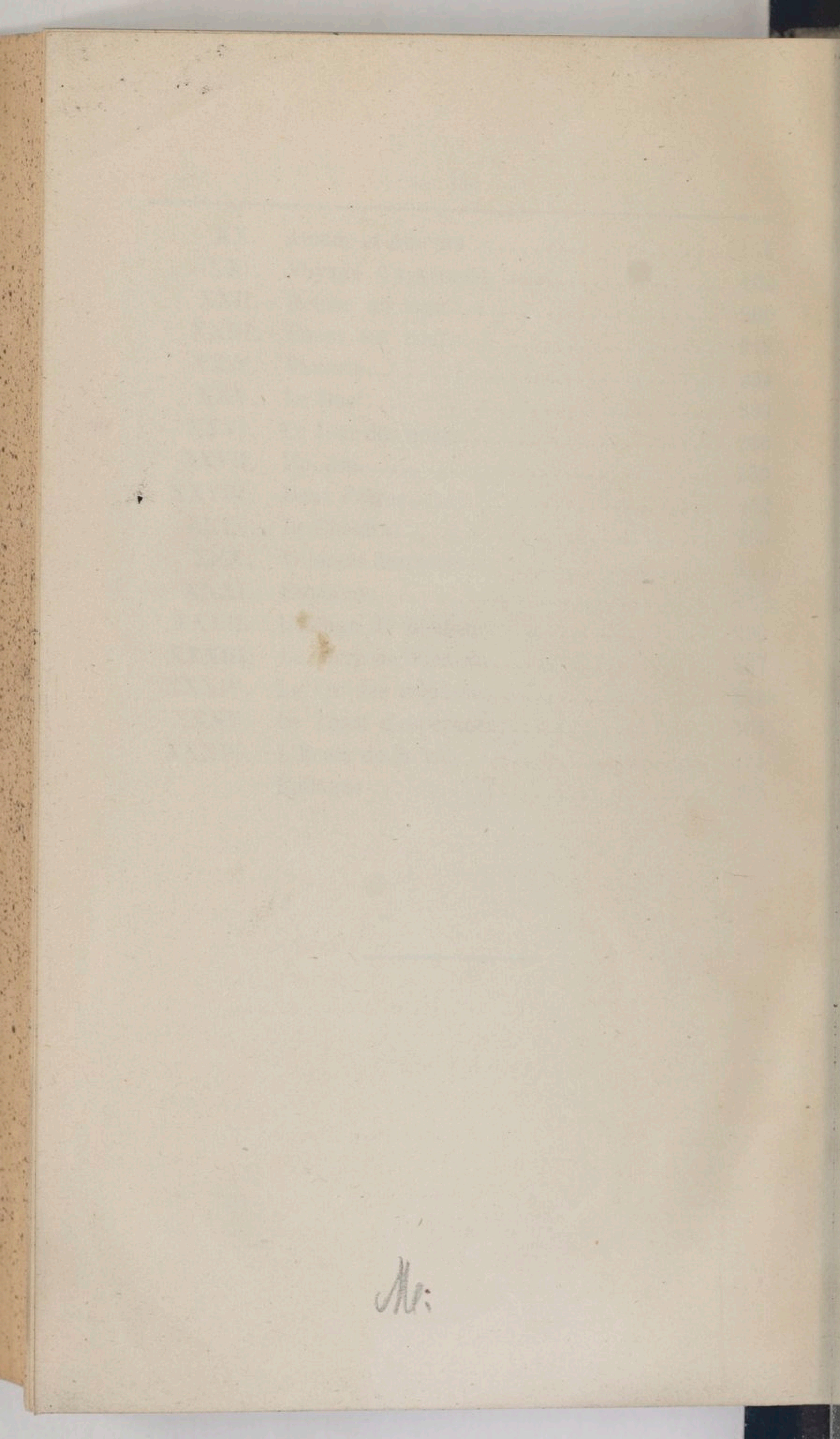
Sur leurs foyers bénis planent les anges de la cha-

rité. Dans leurs cœurs brûle le feu sacré du dévouement. Ils ont connu les plus grands malheurs, ils savent comment on pardonne. Coupables, ils ont racheté leurs fautes; ils savent comment on expie, par le sacrifice, par l'amour.

FIN.

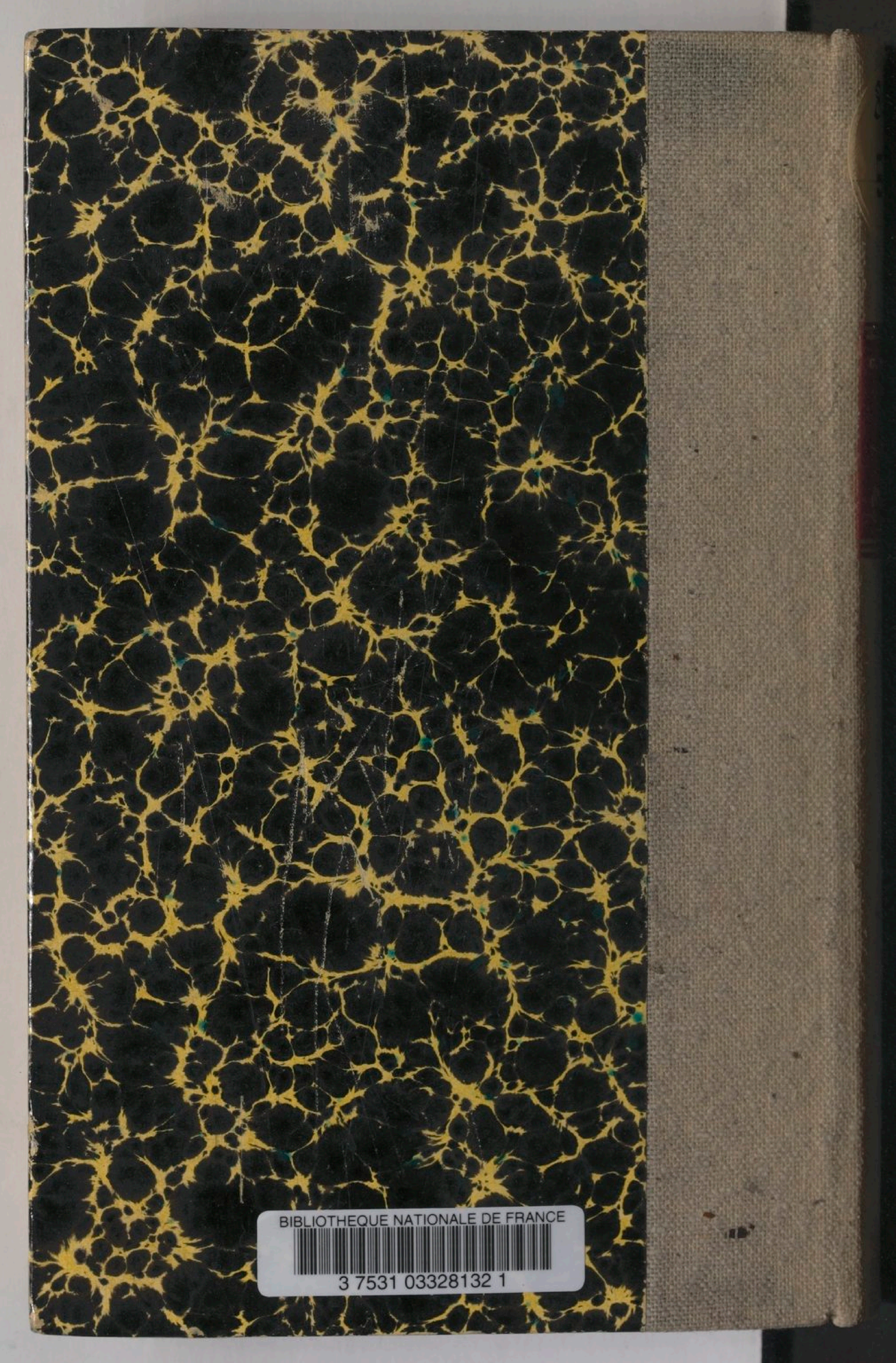
Périgueux, Impr. Dupont et Cie.

TABLE.








BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 03328132 1